ROUES Libres

www.roueslibres.net

Trajet 2009

TURQUIE - 69 jours - 2 157,600 km
SYRIE - 37 jours - 1 238,700 km
LIBAN - 14 jours - 458,600 km
JORDANIE - 20 jours - 795,600 km
GÉORGIE - 26 jours - 830,900 km
ARMÉNIE - 13 jours - 539,100 km
AZERBAÏDJAN - 21 jours - 495 km
OUZBÉKISTAN - 26 jours - 1 313,300 km
KAZAKHSTAN - 41 jours - 1 271,400 km
Total année 2009 : 9 100 km

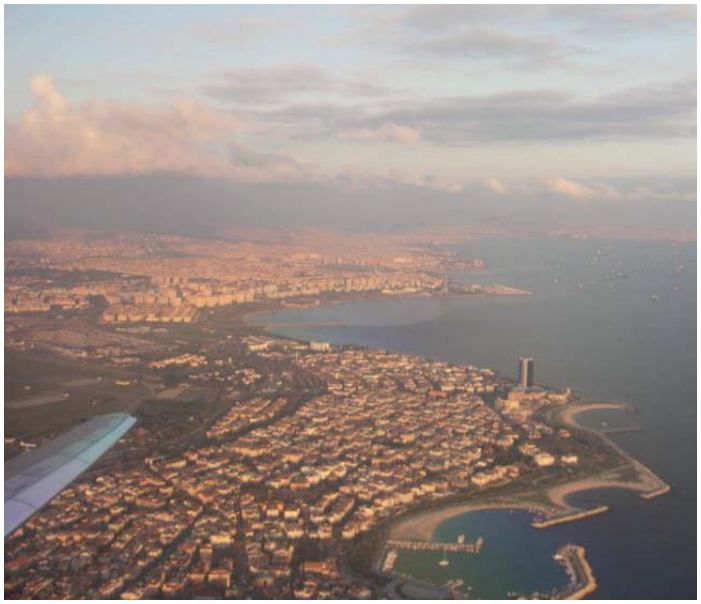
à vélo
en bus, voiture ou train
en bateau
en avion
à pied

Textes et photos : Isabelle et Bruno Frébourg

Turquie

Samedi 21 février 2009
Info N° 1

RETOUR EN TURQUIE



1 - descente sur Istanbul

Après être revenus en France pour régler le problème du visa syrien, nous voici dans l'avion qui nous ramène en Turquie où sont restés vélos et bagages.
Partis le 3 février de Paris, nous n'arriverons que le 4 au matin à Antalya. Notre billet à bas coût nous oblige à une escale d'une nuit dans l'aéroport d'Istanbul.
La descente sur Istanbul (photo 1) nous permet de survoler à basse altitude le pont qui relie l'Europe à l'Asie (photo 2).

2 - le pont qui relie l'Europe à l'Asie

Entre Istanbul et Antalya un ciel sans nuage nous permet d'admirer une Turquie bien enneigée (photo 3). Les températures toujours douces à Antalya, en bord de mer, ne permettent pas à la neige de s'y installer. Cette neige qui surplombe la ville dessine avec netteté les contours des sommets tout proches (photo 4). Entre l'aéroport d'Antalya et Kas, il nous reste 200 km que nous préférons faire en stop pour privilégier les rencontres.

3 - survol de la Turquie enneigée

4 - arrivée à Antalya sous le soleil

Nous allons nous installer, pour plusieurs jours, chez Yveline et Patrick (chez qui nous retrouvons nos vélos bien reposés) pendant qu'ils vont à leur tour faire un voyage en France. Notre rôle : garder la maison et nous occuper de 2 gros chiens : Aramis et Youki. Pour Aramis, il suffit de le nourrir et de lui ouvrir la porte de temps en temps pour qu'il gambade seul. C'est plus compliqué pour Youki. Pas question de laisser ce chien dominant issu du loup, seul, dans la nature. Il est bien trop rapide à "foutre le bazar" dans les poulaillers environnants, vouloir se mesurer aux chèvres ou sangliers sauvages ou à vouloir en découdre avec d'autres chiens. Il faut le sortir à la laisse, matin et soir, pendant environ 1 heure. La balade consiste à descendre jusqu'à la mer où on peut le laisser courir.

Pourtant armé d'un bâton (photo 5) pour repousser les chiens agressifs, il est arrivé qu'un autre chien attaque Youki. Les séparer relève de l'impossible. A l'occasion d'une grande balade sur des sentiers abrupts gravissant la montagne jusqu'au village de Çukurbag où, ce 11 février, nous avons trouvé les amandiers en fleurs (photo 6), Youki, alors en liberté, essaya de s'attaquer à un énorme bouc qui s'interposait entre ses petits et lui. Nous avons eu bien du mal à ce que Youki daigne nous rejoindre et c'est alors que le bouc nous fit face et commença à nous charger (photo 7).

5 - balade avec Youki armés d'un bâton

6 - 11 février, les amandiers sont en fleurs

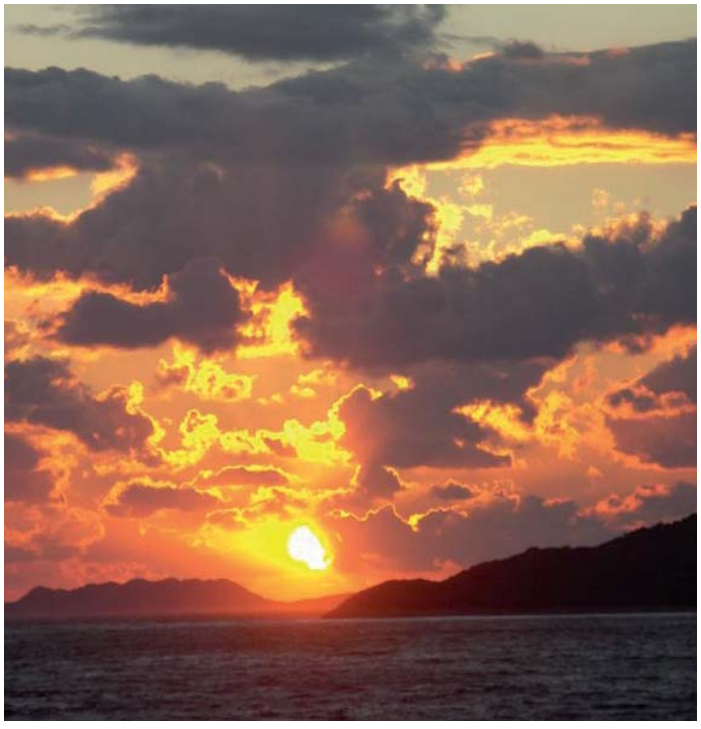
7 - vu comme ça, il a l'air bien sympathique ce bouc !

Ces balades à pied nous conduisent tantôt sur des petits sentiers rocailleux escaladant et désescaladant les falaises alentours, nous gratifiant de splendides points de vue (photo 8), tantôt sur des sentiers longeant plus ou moins la mer (photo 9). Nous suivons généralement des tronçons du circuit de grande randonnée de 500 kilomètres (circuit de la côte lycienne) qui relie Antalya à Fethiye. Au risque de nous répéter : un vrai régal pour les randonneurs avertis !

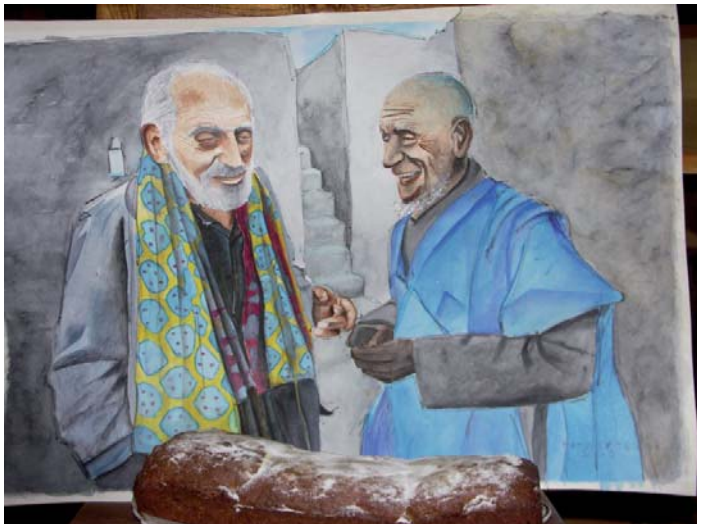
8 - randonnée sur les sommets...

9 - ... ou en bord de mer

La maison où nous nous reposons se trouve à environ 150 mètres au-dessus de la mer et de la ville de Kas. Les lumières sur la mer varient continuellement et nous avons le privilège d'assister à des couchers de soleil toujours différents (photo 10). Encore sous la couette, les levers de soleil ne nous sont pas accessibles !



10 - coucher de soleil sur Kas



11 - le cake d'Yveline devant une peinture de Patrick

Jeudi 5 mars 2009
Info N° 2

FIN DE SEJOUR A KAS

Entre les promenades du chien, matin et soir, nous redescendons en ville pour essayer d'y faire des rencontres. Le vendredi, jour de marché, nous permet de faire le plein en produits locaux (photo 1) ou de pouvoir partager le sourire communicatif de la jeune marchande de légumes (photo 2). Ces musiciens de la rue (photo 3) qui disputent la vedette au chant du muezzin provenant de la mosquée, se font remarquer pour pouvoir ensuite animer un mariage, une circoncision ou bien d'autres fêtes.

1 - on trouve l'indispensable sur le marché du vendredi

2 - le sourire de la marchande de légumes

CAKE D'YVELINE
(photo 11)

Recette du jour

Ingrédients :
250 g de farine - 125 g de beurre - 125 g de sucre - 3 œufs - 1 paquet de levure - 1 grande tasse de fruits confits macérés dans le rhum depuis la veille

Séparer les blancs des jaunes d'œufs
Mélanger les jaunes d'œufs avec le sucre, ajouter la farine et le beurre. Mélanger à nouveau.
Monter les blancs d'œufs en neige, mélanger délicatement à la préparation précédente. Couper les fruits confits en petits morceaux et les ajouter.
Verser dans un plat à cake préalablement beurré.
Mettre au four à 150° C pendant 50 mn.
Saupoudrer de sucre glace à la sortie du four.

Bon appétit !

Un cake délicieux, réalisé par Patrick à partir de la recette maison d'Yveline.
Pour retrouver le goût exquis de ce cake, l'idéal est d'acheter les œufs et les fruits confits de production artisanale, au détail, sur le marché de Kas en Turquie, le vendredi et d'acheter le rhum sur l'île grecque de Kastelorizo à 20 mn de bateau.

3 - ces musiciens font écho au chant du muezzin

4 - une femme aux fourneaux

De-ci de-là, nous flânons, nous marchons et faisons d'intéressantes rencontres (photo 4). De temps en temps, nous sommes invités à partager le thé (photo 5) ou à pénétrer dans une serre pour une visite approfondie sur les cultures de concombres, poivrons, aubergines et tomates (photo 6).

5 - séance thé

6 - visite fermière : la serre aux tomates

PROJECTION A L'ECOLE

Nous avons profité d'être plusieurs jours à Kas pour proposer notre diaporama à l'école primaire. Il faut une certaine dose de patience pour obtenir les autorisations. Il a fallu tout d'abord se rendre à l'office de tourisme, puis rencontrer le sous-préfet, un directeur académique et enfin le directeur de l'école concernée (photo 7). Après avoir fixé la date et l'heure, il nous a fallu procéder à plusieurs essais avec le matériel de l'école puis aller négocier à plusieurs reprises avec Mustapha de l'office de tourisme qui parle français pour qu'il accepte de nous servir d'interprète.

7 - plusieurs réunions ont été nécessaires pour organiser la projection

La presque totalité des élèves de l'école (photo 8) ont pu assister au diaporama qui retrace notre périple 2006 sur les routes du nord de l'Europe. Ces élèves s'émerveillèrent à la vue des images sur l'Islande, les phoques des Shetland ou les macareux des Orcades. Une explosion de rires envahit la salle quand apparurent sur l'écran les écossais en kilt ! A les voir ainsi, il semblerait que les télévisions turques ne diffusent jamais de reportages sur l'Ecosse !

8 - la presque totalité des élèves de l'école réunis dans cette salle

Malheureusement, la projection a pris un peu de retard et il ne resta que peu de temps avant la fin des cours, à 14h30, pour le débat. Les bus ou les parents d'élèves attendaient les enfants à l'extérieur, peu d'entre eux purent rester pour poser des questions. Dans les écoles turques, les cours, du lundi au vendredi, commencent à 8h pour se terminer à 14h30. Une pause d'une heure le midi permet aux élèves de sortir déjeuner en ville. On retrouve tous ces enfants, par petits groupes dans les nombreux petits "fast-foods" de la ville (photo 9). Il est assez surprenant de voir tous ces enfants, parfois très jeunes, déambuler seuls sans la surveillance des adultes dans les rues de la ville.

9 - les enfants des écoles déjeunent dans les fast-foods de la ville

Bahri TOKER, le directeur de l'école Kas Merker ilkogretim okulu où nous avons présenté notre diaporama cherche un partenariat avec une école française. Ses coordonnées : kasilkogretim@hotmail.com (envoyer un mail en anglais ou turc).

LA GASTRONOMIE TURQUE

Pendant ces 2 semaines passées à Kas, nous nous sommes régalés d'excellents plats préparés de main de maître par Yveline. Pas seulement des spécialités turques mais une nourriture internationale. Accompagnant Patrick en mission pour l'ONU au Canada, Géorgie, Bostwana, Rwanda, Zaïre, Ouganda... Yveline s'est inspirée des meilleures gastronomies du monde pour élaborer ses recettes.

Nous prenions le petit déjeuner et dînions avec Yveline. En général, le déjeuner était pris soit sur les chemins sous forme de

pique-nique, soit dans les petits restaurants ou fast-foods de Kas. Nous avons dégusté pour quelques livres turques une belle assiette d'anchois frits (photo 10). Autre spécialité que nous avons dégusté au petit déjeuner : le salep (photo 11), enivrant nectar de bulbes d'orchidées pulvérisés, de lait et de miel. On le trouve en Turquie, Iran, Géorgie et Arménie. En Turquie, on en fait aussi des glaces appelées salepi dondurma.

10 - une belle assiette d'anchois frits

11 - on se régale de salep

Peu après être repartis de Kas, une petite averse nous stoppe près d'un restaurant. Les 2 employés nous proposent de partager leur petit déjeuner. On aura en prime les infos du jour en guise de nappe (photo 12).

12 - le petit déjeuner et les infos du jour servis en même temps

100

Ça pourrait être le nombre de kilomètres journaliers ! Ça pourrait être la vitesse atteinte en descente ou le nombre de crevaisons depuis notre départ ! Rien de tout cela. Ce n'est pas non plus le nombre d'amis que l'on s'est fait à travers le monde depuis le 8 avril 2006. Ils sont bien plus nombreux que cela.

100, c'est le nombre de commentaires reçus dans le livre d'or de notre site www.roueslibres.net

Nous vous invitons à les lire ou les relire : ils sont tous très intéressants.

Nous avons fêté ça, hier soir, dans un bar au fond d'une cour de la vieille ville d'Antalya (photo 13).

13 - on fête le centième commentaire dans notre livre d'or

Mardi 17 mars 2009
Info N° 3

LA ROUTE TURQUE

A première vue, les turcs paraissent prudents au volant. Ils ne roulent pas excessivement vite, prennent le temps de nous faire des signes ou de nous envoyer des coups de klaxons amicaux. En observant un peu plus attentivement ces automobilistes, il faut revoir notre jugement surtout lorsqu'on les voit dépasser sans aucune visibilité ! Il nous faut rester prudents, les obstacles sont nombreux : trous ou bosses sur la chaussée, chiens errants, chèvres surgissant du fossé ou arbustes plantés sur la route plutôt que sur les bas côtés, de préférence en virage (photo 1).

1 - attention ! obstacles dans le virage

Dans les endroits vallonnés, les routes possèdent le plus souvent 3 voies : 2 voies pour la montée, 1 pour la descente. On connaît dès le début de la côte les kilomètres à gravir (photo 2), toujours en forte pente nous faisant transpirer tant et plus. Pour nous cyclistes, la route turque est difficile. On est prévenus dès le premier panneau "STOP" rencontré (photo 3) !

2 - 13,800 km de montée

3 - DUR, DUR les routes turques

COURS DE TURC

Nous avons appris quelques mots de turc et formules de politesse mais nous avons surtout dû apprendre à prononcer correctement pour pouvoir demander plus facilement notre route et notamment les noms des villes et villages. Il nous faut nous souvenir que le "u" se prononce "ou" sauf lorsque c'est un "ü" qui se prononce alors "u". Le "v" se prononce "we". De nombreux mots ressemblent au français mais s'orthographient différemment à l'exemple de "tuvalet" pour toilettes. Le "e" se prononce "é", le "ı" (i sans point) se prononce "eu" et le "i" (i avec point) se prononce "i". Le "ı" sans point a pris la place du "i" avec point sur le clavier de l'ordinateur. Notre "i" est relégué tout à droite du clavier. Neuf fois sur dix, on se trompe en tapant du texte. Le "ç" se prononce "tche" et le "c" se prononce "dje". Le "c" est souvent remplacé par un "k" ou un "s" à l'exemple de kuaför, dekorasyon, konser ou sinema. La langue turque ne s'embarrasse pas de lettres inutiles, ce qui donne : spor ou otel. Exception pour le "ğ" qui ne se prononce pas mais prolonge la voyelle qui le précède. Au premier abord, şoför ne semble pas être un mot connu mais quand on sait que le "ş" se prononce "che" et le "ö" se prononce comme le "œ" de cœur, ça nous donne "chauffeur". Avec ces quelques règles de base, il est facile de prononcer correctement le nom de ce petit village : ÜÇAĞIZ. Allez, essaye encore une fois ! Si tu as, sans hésiter, prononcé "UTCHAEUZ", tu peux t'inscrire pour une deuxième leçon de turc.

ON AVANCE

On avait prévu d'avancer rapidement au départ de Kas vers la Syrie : La route longe la côte, en direction de l'est et on pouvait espérer un vent d'ouest pour nous pousser mais voilà :

- c'était sans compter sur les sites naturels comme la cascade de Manavgat ou les flammes de Chimaera (photo 4) qui nous détournent de notre itinéraire. 4 km de pistes et 2 km de sentiers grimpant en sous bois pour arriver sur un plateau de pierres d'où sortent du sol des dizaines de flammes provenant d'émanations de méthane s'enflammant à l'air. La légende raconte que le dragon de la Chimère, enseveli dans les profondeurs de la terre par Bellerophon, fils de Poséïdon, tenterait toujours de s'évader en crachant le feu.

4 - le dragon crache le feu des profondeurs de la terre

- cétait sans compter sur de nouveaux sites archéologiques à quelques kilomètres de notre route qu'il aurait été dommage de ne pas visiter : Olympos, Side, Aspendos ou Phaselis. Ce dernier est surtout très intéressant pour sa situation sur une presqu'île dominée par les 2 365 m du mont Tahtali (photo 5).

5 - le mont Tahtali domine de ses 2 365 m la méditerranée

6 - le sable colle aux jantes et nous empêche d'avancer

- c'était sans compter sur les raccourcis qui nous ont obligés à pousser les vélos sur des pistes boueuses et pour finir sur la plage, recouvrant les jantes de sable (photo 6), bloquant les patins de freins et nous faisant perdre beaucoup de temps. Heureusement, une traversée de rivière (photo 7) va nettoyer tout cela. On pourra remettre, après un coup de chiffon, les patins en place.

7 - une traversée de rivière providentielle pour nettoyer les roues

- c'était sans compter sur les vendeurs de bananes (photo 8) qui peu à peu remplacent les vendeurs d'oranges sur les bords de routes, souhaitant passer un moment à discuter avec nous tout en dégustant leurs produits.
- c'était sans compter sur les paysages somptueux (photo 9) qui s'offrent à nous, nous imposant des arrêts photos réguliers.

8 - les marchands de bananes remplacent peu à peu les marchands d'oranges

9 - le village, les serres, la montagne enneigée : notre quotidien

10 - qu'elles sont longues ces fortes pentes !

- c'était sans compter sur les fortes pentes, les très fortes pentes (photo 10). Nous passons continuellement du niveau de la mer (photo 11) au sommet des montagnes (photo 12). Nous montons au ralenti entre 5 et 6 km/h. Il est même arrivé que l'on avance à peine à 4 km/h sans perdre l'équilibre : du grand art ! On ne peut pas rouler bien vite dans les descentes à cause du mauvais état de la chaussée et des nombreux pièges qui surgissent. Ça nous console un peu, les camions surchargés (photo 13) ne montent pas beaucoup plus vite que nous et descendent beaucoup plus lentement. Ils doivent économiser les freins pas toujours à la hauteur des longues descentes. Il arrive quelquefois que le "şoför" (chauffeur) égratigne quelque peu la carrosserie (photo 14).

11 - du bord de mer...

12 - ... au sommet des montagnes

13 - souvent en surcharge, les camions

14 - les chauffeurs les égratignent quelquefois

- c'était sans compter sur le vent violent, très violent, de ce samedi 7 mars qui nous obligea à lutter face à lui à armes inégales pendant 35 km puis nous contraignit à jeter l'éponge en milieu d'après-midi, n'en pouvant plus.
- c'était sans compter sur le grand beau temps qui s'invite. Avec le soleil revenu, les familles sont dehors, le déjeuner est pris devant la maison, les hommes sont aux terrasses des bars à refaire le monde, un verre à la main ou à jouer au backgammon. Tous ces gens qui nous aperçoivent de loin (on arrive si doucement !), nous appellent au passage : "çay, çay" (thé, prononcez tchaï). Ils veulent tous en savoir plus sur ces drôles de martiens en shorts et tee-shirts juchés sur des bicyclettes lourdement chargées. Ils trouvent étonnant que l'on n'ait pas froid, vêtus comme en été. Eux portent toujours le pull et la veste. Il ne fait que 23, 24° C. Il fera plus de 40° C dans quelques mois. Ils sont curieux de tout : d'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Quel est leur âge ? Ont-ils des enfants ? Où dorment-ils ? Pourquoi voyagent-ils à bicyclette ? Ce serait tellement plus facile avec une voiture ou un camping-car ! Mais avec tout cela on avance peu ! Ce mercredi 11 mars, 2 heures après le départ matinal, on a déjà avalé 8 thés chacun ! C'est décidé, maintenant, on regarde droit devant. Ne surtout pas tourner la tête ni à droite, ni à gauche. Ne pas saluer tous ces gens sur les bords de routes. Il faut quand même avancer un peu ! Et ça continue le soir, après s'être posés, lors de la petite balade à pied de fin de journée. Ça sera thé ou café face au coucher de soleil sur la mer (photo 15).

15 - pause-café en soirée

Depuis 3 jours, un vent froid tournoyant fait sensiblement chuter les températures mais le soleil brille toujours. Seule une étroite bande côtière, le long de la méditerranée est ensoleillée. Tout le reste de la Turquie subit pluie, neige et températures extrêmement basses pour la saison.

DERNIERE MINUTE
Les bananiers ont disparu du paysage, remplacés par les orangers. Nous avons à nouveau plus d'oranges sur les porte-bagages que nous ne pouvons en avaler !

Mercredi 25 mars 2009
Info N° 4

DOUCES NUITS
Nous avons rarement monté la tente de camping lors de la traversée de la Turquie. Une seule fois sur la plage d'Olympos et encore à l'abri de la pluie. Nous avons dormi dans des endroits des plus variés : dans un voilier à Finike (photo 1), dans une cabane appelée pompeusement "tree house" à côté du site de Phasellis, cabane certes perchée mais pas vraiment dans l'arbre (photo 2) ! Dans la très grande ville d'Antalya, Mani, contacté par Hospitality Club ne pouvant pas nous héberger, nous a confié à Ezgi, charmante étudiante en médecine qui nous a accueillis 2 nuits. Mani nous invita à dîner un soir dans sa famille d'origine iranienne qui nous servit un repas aussi succulent que copieux (photo 3).

1 - une nuit dans un voilier : une première !

2 - tree house ou cabane perchée ?

3 - dîner avec une famille iranienne

Quand nous arrivons suffisamment tôt dans une ville, on se rend à la mairie qui le plus souvent nous trouve un hébergement. Un coup l'hôtel, un coup un bungalow en bord de mer dans un centre de vacances, d'autres fois dans des salles plus ou moins propres, dans le bureau du shérif ou encore dans la caserne des pompiers (photo 4).

4 - une nuit avec les pompiers

Nous avons également passé 2 nuits en compagnie des pompistes des stations essence. Une nuit dans une salle de prière et une autre dans une petite chambre bien équipée (photo 5) avec cabinet de toilettes. Toutes les stations essence sont ouvertes 24h/24 et possèdent parfois des pièces aménagées au-dessus du bureau et du "market". C'est, par contre, assez bruyant du fait de la proximité de la route.

5 - une petite chambre bien confortable au-dessus du market de la station essence

Plus nous avancions vers l'est, plus il a été facile de dormir chez l'habitant. Il est arrivé à plusieurs reprises que ces gens, pour la plupart, bien modestes, nous invitent à dormir chez eux sans que l'on aborde le sujet. Ce fut le cas à Silifke, où Turcan, patron d'un petit fast-food (photo 6) nous installa dans son appartement, nous laissa les clés et s'en retourna travailler.

6 - on passe devant le fast-food. Turcan nous appelle et nous installe dans son appartement

Campagne électorale, ce mois de mars 2009 en Turquie. Il y a vote obligatoire pour les municipales le 29 mars. C'est le grand déballage, la grande foire ! Tous les Partis dans toutes les villes et villages ont décoré voitures, camions, bus... à leurs couleurs et les ont équipés d'énormes boîtes à bruit sur le toit qui crachent une musique à travers les rues de la ville qu'ils sillonnent de long en large (photo 7). C'est à celui qui en fera le plus, qui fera circuler le plus de véhicules, qui fera le plus de bruit ! Certains Partis organisent des concerts, distribuent des machines à laver et des cuisinières, dans les villages les plus pauvres... Ils ont tous un ou plusieurs locaux de réunions dans la ville et cela fait notre affaire. On y trouve tous les jours, y compris le week end, du "beau monde". Du monde qui a des relations. Des relations qui vont nous trouver un hébergement (photo 8).

7 - les bus intégralement décorés, aux couleurs du Parti, surmontés de boîtes à bruit

8 - arrêt au siège du Parti pour trouver un hébergement en compagnie du probable futur maire de la ville

9 - dîner chez l'habitant

A Antakya, nous avons passé une nuit dans une communauté catholique dirigée par sœur Barbara qui a rejoint, il y a plus de 30 ans, Jérusalem à vélo depuis l'Allemagne.
Les nuits chez l'habitant nous donnent l'occasion de dîner avec ces gens formidables et de goûter à la cuisine traditionnelle turque, servie sur un plateau posé au sol (photo 9). Si la pièce principale qui sert à tout : recevoir, prendre le thé, manger, dormir... est équipée aujourd'hui de canapés, ces derniers servent pour dormir ou discuter mais pas pour prendre les repas qui sont toujours pris assis par terre dans une position qui nous est bien inconfortable par manque d'habitude. Dernière nuit en Turquie dans "l'université de campagne" de Yayladagi réservée aux filles (photo 10). En Turquie, les meilleurs élèves peuvent étudier dans les plus prestigieuses universités situées en ville. Les autres sont envoyés dans les universités de campagne. Vu le niveau d'anglais (à peine 3 mots) des charmantes jeunes filles de l'université de Yayladagi, on comprend mieux pourquoi elles étudient dans ce trou perdu.

10 - en compagnie de charmantes jeunes filles pour une nuit à l'université de Yayladagi

LES STATIONS ESSENCE

Les stations essence font partie de la route. Elles font partie de notre route (photo 11). On s'y arrête bien plus souvent que si nous étions en voiture. On s'y arrête pour aller aux toilettes. Là, on nous offre le thé et il faudra s'arrêter à nouveau à la suivante ! On s'y abrite lorsqu'il pleut, on y mange quelquefois à la table commune avec les employés, on nous offre boisson et nourriture à emporter (en général bouteille d'eau et paquets de biscuits). C'est dans une station essence italienne que l'on nous a offert l'année dernière une grosse bonbonne de chocolats. On y dort, que ce soit à l'intérieur, comme ici en Turquie, sur le toit ou dans la cabine de lavage comme au Maroc et on y fait le plein de rencontres.

11 - les stations essence font partie de notre voyage

PLONGEE EN AFGHANISTAN

Surprise en arrivant près du petit village d'Okavent, 25 km au nord d'Antakya d'apercevoir des enfants aux yeux bridés (photo 12). Plus nous approchons du village et plus il y en a. Les adultes nous paraissent également bien différents des hommes turcs que nous côtoyons depuis plusieurs semaines maintenant. Nous entrons dans un village peuplé uniquement d'afghans. Cette population extrêmement pauvre vit ici depuis 1992 lorsqu'elle a fui son pays d'origine. Nous sommes plongés, tout d'un coup, dans un autre monde, d'autres boutiques, d'autres mœurs. Un monde d'hommes très typés portant la traditionnelle barbe (photo 13). On ne verra pas les femmes, elles sont à l'intérieur à s'occuper d'une flopée de marmaille.

12 - à Okavent, les enfants ont les yeux bridés

13 - les hommes dans la rue, les femmes aux fourneaux

SEANCE THE

Les turcs font une consommation incroyable de thé. On en boit des quantités déraisonnables. On est invités à prendre un thé pour toute occasion. Il suffit d'un arrêt quelconque : photo, repos, mettre un pull, enlever le blouson... pour que les habitants de la maison voisine ou du petit magasin nous convient à boire le thé. Nous y avons également droit lors des pauses pipi dans les stations essence ainsi qu'après chaque repas du petit déjeuner au dîner.

Le thé est préparé dans le çaydanlık (prononcez tchaïdanleuk), une théière à deux étages (photo 14). L'étage inférieur, le plus grand, contient l'eau bouillante. Le second, le danlik, contient une grande quantité de thé et très peu d'eau. Le thé est ainsi maintenu à température par la vapeur du grand récipient. On dose ensuite comme on l'aime. On le boit à toute heure. La théière ne quitte pas le feu du matin au soir.

14 - la théière à double étage utilisée par toutes les familles turques

NOS RENCONTRES

Nous avons croisé à plusieurs reprises des cyclistes voyageurs sur les routes turques : deux américains rencontrés à Kas qui terminaient 3 semaines de vacances en Turquie, un allemand qui revenait d'Iran et avait dû prendre le bus pour franchir les hauts plateaux trop enneigés et enfin un couple de français : Aurélie et Florent rencontrés sur le parcours pédestre de la côte lycienne avec Yves, le père d'Aurélie, qui les avait rejoints pour l'occasion (photo 15). Aurélie et Florent devaient ensuite reprendre leurs bicyclettes, se rendre à Ankara et essayer d'obtenir les visas pour l'Azerbaïdjan, le Kazakhstan... avant de continuer vers la Russie puis tenter de passer, par bateau, en Alaska. Ils sont partis pour 3 ans, vont nous précéder et leur expérience nous sera utile lorsque nous aborderons ces pays.

15 - Aurélie et Florent ont posé leurs vélos pour parcourir la côte lycienne à pied

Nous avons effectué un peu plus de 1 000 kilomètres, en Turquie, depuis que nous sommes partis de Kas. Nos compteurs affichent actuellement un peu plus de 34 000 km.

Lundi 30 mars 2009
Info N° 5

BIENVENUE EN SYRIE

Tut, tut... Tut, tuuut... Bienvenue en Syrie (photo 1). Les klaxons fusent de toutes parts. Tut, tuuut, impossible de savoir d'où ça vient. Il en sort de partout. Qui klaxonne ? Pour qui ? Pourquoi ? Un capharnaüm indescriptible. Bus et taxis montrent l'exemple (photo 2).

1 - nous y sommes

2 - les taxis jaunes

Il nous faut changer nos habitudes, ne plus s'arrêter dans les stations essence, même pour soulager une envie pressante. Il nous faudrait des bottes pour pénétrer dans les toilettes. Les stations essence en Syrie, sauf exception, ne sont pas très reluisantes (photo 3). Nous n'avons pas de carte routière de Syrie. Il semble que l'on ne puisse pas en trouver avant d'arriver à Lattaquié. Une fois passée la frontière, on avance comme on le sent. On grimpe la montagne jusqu'à Kassab pour redescendre au bord de mer. Une femme cuit des pizzas sur les parois d'un antique four (photo 4). Elle nous en offre. On reste un moment avec elle, on va être hébergés dans une famille voisine qui n'a pas vraiment envie de nous voir repartir de si tôt. On y passera 2 nuits. De toute façon la météo, médiocre, n'incitait pas à reprendre trop vite la route. La maison syrienne, même si elle paraît délabrée, au premier coup d'œil (photo 5) est très propre à l'intérieur (photo 6).

3 - les stations essence ne nous attirent plus

4 - cuisson des pizzas dans le four antique

5 - la maison syrienne

6 - intérieur coquet

On longe plus ou moins la côte pour arriver dans la grande ville de Lattaquié. Martine, une de nos partenaires en France, nous met en relation avec la famille d'un de ses amis syriens. On sera hébergés dans un appartement inoccupé. On nous communique les coordonnées de Fatima, française, de parents algériens, mariée à un syrien. Elle va nous accompagner, le jour suivant, pour nous faire découvrir la ville et la région. Malgré nos recherches, nous ne trouverons pas de carte routière de la Syrie à Lattaquié. Juste un dépliant de la côte à l'office du tourisme : ça fera l'affaire.
Même s'il n'y a pas de souks à Lattaquié, nous découvrons tout de même, des petites boutiques surprenantes en déambulant dans les rues. Ce quincaillier a rangé méticuleusement toutes ses babioles pour tout avoir sous la main (photo 7). Plus loin, le boulanger a livré le pain, mais l'épicier dort encore (photo 8).

7 - tout sous la main

8 - l'épicier dort encore

Ça se corse sérieux en partant de Lattaquié. Les événements nous empêchent d'avancer. Après 25 km seulement, Mouhamed, professeur de français, nous interpelle après nous avoir dépassés. Il a deviné que nous sommes français. Il nous invite à le suivre chez lui. Il est 13h, on est reçus avec un copieux petit déjeuner. On est invités à rester au moins une nuit. Mouhamed donne des cours le matin et s'occupe de sa plantation de citronniers, orangers et pamplemoussiers l'après-midi. La récolte des oranges doit être terminée au plus vite, les fleurs sont déjà sur les arbres (photo 9). La bande côtière syrienne, bien arrosée, est propice à la culture des agrumes et olives (photo 10). Nous retrouvons l'après-midi, Samira, la sœur de Mouhamed, également professeur de français. Elle nous sert le déjeuner à 17h. Le dîner est pris, en général, vers 22h.

9 - fruits et fleurs sur le même arbre

10 - les oliviers adorent le climat méditerranéen

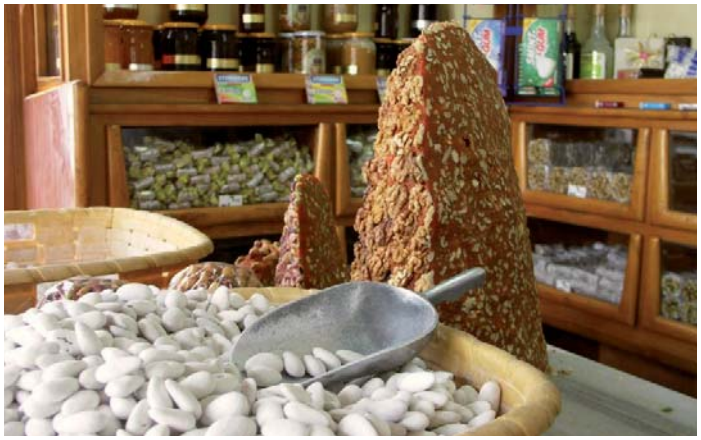
L'histoire se répète le jour suivant. 200 m après être partis, en fin de matinée, une famille nous stoppe pour une pause-café. Ils aimeraient que l'on reste déjeuner avec eux vers 15 ou 16h ! La jeune fille qui parle français, appelée à la rescousse, aimerait aussi que l'on se rende chez elle. Comment peut-on satisfaire tous les villageois et passer une nuit dans chaque famille ? On réussit quand même à reprendre la route. 7 km plus loin, Khaled, qui circule à vélo va nous guider pour traverser la petite ville de Jableh. Bien entendu, il n'y a aucun panneau de directions aux intersections. Il continue 10 km en notre compagnie jusqu'à chez lui où il nous invite à dormir : un coin paumé en bord de mer, une bâtisse lugubre, pas bien propre. On serait presque tentés de repartir mais le ciel menaçant nous incite à rester. L'après-midi, l'orage et le vent tempétueux ne nous font pas regretter notre décision.

De mémoire de syrien, il n'a jamais autant plu et les températures n'ont jamais été aussi basses qu'en ce mois de mars 2009. Tout le monde ici s'en réjouit, tant l'eau est rare et précieuse. Quant à nous, tant pis pour nous !
Le soleil revenu, nous avons fait un détour et grimpé jusqu'à la citadelle de Marqab d'où l'on jouit d'une magnifique vue sur Banyas (photo 11). A l'occasion d'un arrêt pour manger quelques oranges, Aled sort de sa petite pharmacie du jardinier pour nous inviter à boire le café. Il téléphone à sa femme qui, dans un bon français, nous propose, sans hésitation, de venir chez eux à Tartus. Deux journées de repos à Tartus nous permettront d'aller faire un tour sur l'île d'Arouad, seule île de Syrie. On nous avait souvent dit que les syriens étaient accueillants mais on était loin d'imaginer une telle gentillesse et une telle hospitalité. Ces gens sont vraiment extraordinaires.

11 - point de vue sur Banyas

Nous avons commencé, gourmandise oblige, à goûter quelques spécialités. Les amandes fraîchement cueillies se mangent tel quel (photo 12) ainsi que le jazarié, une pâte de carottes incrustée de pistaches, noix ou noisettes, présenté dans les pâtisseries sous forme de pyramide (photo 13).

12 - les amandes fraîches se mangent tel quel



13 - une pyramide de jazarié : succulente

L'EDUCATION SCOLAIRE EN SYRIE

L'école gratuite est obligatoire de 6 à 15 ans (photo 14). Neuf années de classes préparatoires appelées éducation de base mènent au brevet (examen national, à questionnaire unique). Les élèves qui obtiennent les meilleures notes au brevet pourront continuer des études secondaires scientifiques ou littéraires. Les autres poursuivront dans le technique, le commerce, l'informatique, l'industrie... Ces études mènent au BAC en trois ans.

14 - un groupe d'élèves en récréation

Ceux qui obtiennent les meilleures notes seront dirigés vers les Facs de médecine ou de pharmacie. Viendront ensuite les Facs de génie civil, ingénieurs... Encore de moins bonnes notes et les élèves seront dirigés vers les Facs de commerce. Enfin, les moins bons iront dans l'éducation ou la loi. Les cours ont lieu du dimanche au jeudi (week end : vendredi et samedi) de 8h à 13h30. Mais par manque de locaux, il y a alternance et certains ont cours l'après-midi. Le Ministère de l'Education multiplie les nouvelles écoles pour que dans un avenir proche tous aient cours uniquement le matin. Il y a aussi fort à faire pour rénover les bâtiments existants dans un triste état (photo 15). Les élèves apprennent l'anglais dès la première classe à 6 ans et le français à partir de la septième classe. L'apprentissage de ces 2 langues est obligatoire.

15 - un besoin urgent de rénovation

Les enfants sont en vacances du 20 mai au 10 septembre (très longues vacances du fait de la chaleur estivale insupportable). Ils ont également 10 jours de congés en milieu d'année scolaire. A cela s'ajoute de nombreux jours fériés à l'occasion de : la fête des mères, des professeurs, de la guerre d'octobre, de l'indépendance, de la révolution du 8 mars, de la fin de l'année islamique, du jour de la naissance du Prophète, du jour de la naissance de Jésus-

Christ, du 1er janvier, de la fête du pèlerinage... Vingt deux fêtes au total dont l'Aïd-el-Fitr (fête de 3 jours qui marque la fin du ramadan) ainsi que l'Aïd-el-Kebir (fête du sacrifice qui dure 4 jours).
Il faut cinq années d'études après le BAC pour devenir professeur. Il n'y a pas d'instituteurs, chaque professeur n'enseigne qu'une seule matière dès la première classe.

Le jeune qui arrête ses études à 15 ans sera envoyé tout de suite pour 2 ans de service militaire obligatoire. Pour les autres ce sera après les études.

Nous nous dirigeons maintenant vers le Liban. Nous allons repasser en Syrie avant de nous rendre en Jordanie.

Liban

Vendredi 17 avril 2009
Info N° 6

BIENVENUE AU LIBAN
Il a été plus difficile et plus long de sortir de Syrie que d'y entrer. Nous avions attesté pour obtenir les visas syriens, et une seconde fois à la frontière, que nous dormirions à l'hôtel. Or, nous n'avons jamais dormi à l'hôtel en Syrie. Pour sortir, il nous a été demandé la liste des hôtels où nous nous étions arrêtés ! Une fois ces tracasseries terminées, il a fallu payer une taxe de sortie ! 22 euros, tout de même ! C'est nouveau et c'est à payer à chaque fois que l'on sort du pays.
Pour entrer au Liban, il nous a fallu un visa. Il est délivré sans problème aux postes frontières. Il est gratuit pour les français mais seulement à l'aéroport de Beyrouth. En arrivant par la route, on aurait dû payer mais le caractère exceptionnel de notre voyage nous a permis de l'obtenir gratuitement.
Nous sommes accueillis par le cèdre. C'est l'emblème national du Liban. Il prône au centre du drapeau libanais. il est présent à tous les coins de rues (photo 1). Le cèdre, malheureusement en voie de disparition peut atteindre 40m de hauteur et son tronc plus de 15m de circonférence. Il peut vivre jusqu'à 3 000 ans. Il en subsiste aujourd'hui à peine 800 hectares.

1 - le cèdre, emblème national du Liban

Le Liban est bien gardé. Des barrages militaires partout (photo 2) : à l'entrée et à la sortie des villes et villages, aux carrefours, en pleine nature... Ça n'a pas empêché Israël de bombarder le Liban pendant 33 jours durant l'été 2006. Le 12 juillet 2006, le Hezbollah (Parti extrémiste de résistance contre Israël armé par l'Iran) attaque à la frontière israélo-libanaise une patrouille israélienne tuant 8 soldats. La réponse d'Israël est immédiate avec le bombardement des infrastructures du Liban dont l'aéroport de Beyrouth, une centaine de ponts, des routes, des usines, des écoles... des quartiers de certains villages du sud Liban sont rayés de la carte. L'économie du Liban qui se remettait difficilement des nombreuses guerres précédentes est mise à mal par ce nouveau coup dur.

2 - on croise des barrages militaires plusieurs fois par jour

LA ROUTE LIBANAISE
On croyait avoir vécu le pire après la traversée de la Turquie et de la Syrie. Pas du tout : les libanais sont encore plus indisciplinés au volant. Ils ne respectent aucune règle du code de la route. Ils semblent ne pas voir ni les stop, ni les feux rouges, ni les sens interdits. Ils doublent à droite ou à gauche pour prendre aussitôt une route sur la droite. Ils empruntent les routes à 2x2 voies avec terre-plein central à contresens pour tourner à gauche 1 km plus loin, ne tournent pas toujours dans le bon sens autour des ronds-points, ne regardent pas leurs rétroviseurs, ne mettent jamais la ceinture de sécurité et roulent trop vite, beaucoup trop vite. Ils font ronfler le moteur et patiner les roues de leurs grosses berlines et de leurs gros 4x4. Plus le moteur est gros, plus ça engloutit de carburant et plus ils aiment ça ! D'autres roulent plus doucement avec ce qu'il reste d'une voiture : 4 roues, 1 moteur et 1 volant (photo 3), le reste est accessoire. Le contrôle technique est pourtant obligatoire ! Une mention spéciale pour les taxis, les rois de la route, reconnaissables à leurs plaques d'immatriculation rouge (photo 4). Ils essaient de monter le plus de passagers possible dans le véhicule. Pour ce faire, ils klaxonnent et s'arrêtent tous les 100m au beau milieu de la route et repartent sans prévenir et sans contrôler les rétroviseurs. Tout ce beau monde ne fait aucun cas des piétons et des cyclistes. Ils n'ont qu'à bien se tenir et faire attention !!! De toute façon, ce sera toujours le piéton ou le cycliste qui aura tort s'il n'a pas laissé passer une voiture qui grille stop ou feu rouge.

3 - un volant, 4 roues et 1 moteur (ici à l'arrière) suffisent pour circuler

4 - les taxis reconnaissables à leur immatriculation rouge

Nous nous sommes retrouvés sans le vouloir sur "l'autoroute" avant d'arriver à Beyrouth. La bande d'arrêt d'urgence est occupée par les charrettes, les piétons, les cyclistes (c'est nous !) et les voitures qui remontent à contresens pour se rendre dans les magasins qui bordent l'autoroute.
Ils semblerait que le permis de conduire soit plus souvent acheté que délivré par un examinateur. Un scandale a récemment éclaté quand des aveugles ont obtenu le permis de conduire.

DE LA MER A LA MONTAGNE

5 - on déambule dans les souks de Tripoli

La ville de Tripoli, en bord de mer est vite atteinte. Nous y sommes dès le premier soir au Liban. On y reste une journée, le temps de se perdre dans les souks (photo 5) et de découvrir une multitude de petits commerçants, artisans et fabriques de savon artisanal. En sortant du brouhaha des souks, on peut admirer la vieille ville de l'extérieur : c'est assez surprenant (photo 6). On termine la journée dans les ruelles de la vieille ville d'El Mina à 5 km de Tripoli, à l'heure où des grappes de gamins jouent, crient, dansent et chantent à tous les coins de rues. Nous sommes hébergés à El Mina, chez Vidar, un architecte norvégien, en mission pour l'ONU. Il travaille à la construction de villages pour les refugiés palestiniens.

6 - vue extérieure de la vieille ville de Tripoli

En voiture, on peut, dit-on, skier le matin et se baigner l'après-midi. En effet, il ne faut que quelques heures pour aller de Tripoli à Becharré, de la mer à la montagne. Pour nous, avec les bicyclettes lourdement chargées, il nous faudra 2 jours pour monter jusqu'à Becharré (photo 7) puis rejoindre les stations de ski un peu plus haut (photo 8).

7 - Becharré au cœur d'un site de toute beauté

8 - au Liban, on skie le matin, on se baigne l'après-midi

Si nous sommes montés à Becharré, ce n'est pas seulement pour admirer, de la place de l'église, le coucher de soleil sur les montagnes enneigées qui encerclent Becharré (photo 9) mais aussi pour rendre visite aux cèdres, aux vrais cèdres (photo 10) pas ceux dessinés un peu partout mais ceux qui ont 3 000 ans dans la forêt de cèdres (ce qu'il en reste !) perchée à 1 800m d'altitude, les troncs encore dans la neige.

9 - superbe point de vue depuis la place de l'église de Becharré

10 - un vieux cèdre en chair et en os

On accède à Becharré en longeant la superbe vallée de la Kadisha puis on s'en retourne en longeant cette même vallée sur l'autre versant. Là, ça descend et on prend un plaisir fou à admirer le paysage (photo 11).

11 - en descendant sur l'autre versant de la vallée de la Kadisha

Les gorges profondes creusées par la vallée de la Kadisha sont truffées de grottes et de monastères ou couvents bâtis à même la roche (photo 12). Cette vallée est surnommée la vallée aux 1 000 couvents. Chaque grotte ayant abrité une communauté religieuse ou un ermitage.

12 - la vallée de la Kadisha, la vallée aux mille couvents

De nombreuses randonnées pédestres peuvent être envisagées au départ de Becharré, tant au fond des gorges que vers les montagnes environnantes. La région est dominée par le Qornet Es-Saouda culminant à 3 088 m dont l'ascension est possible en été.

NOS RENCONTRES EXTRAORDINAIRES

13 - le père Dario vit isolé du monde depuis 9 ans

Nous avons eu le privilège de passer un moment avec le Père Dario (photo 13). Cet homme de 73 ans, d'origine colombienne, vit depuis 9 ans, seul, coupé du monde dans l'ermitage St Anoubine, au fond de la vallée de la Kadisha. La famille Tawk, qui nous hébergea à Becharré, se rend de temps en temps pour la messe du dimanche matin dans cet ermitage. Il y sont d'ailleurs les seuls. Nous sommes allés avec eux le dimanche 5 avril pour la bénédiction des rameaux. Nous avons dû nous lever à 5h30, partir à 6h, en voiture, jusqu'au village de Blaouza puis descendre des centaines de marches creusées dans le roc jusqu'à l'ermitage (photo 14). C'est grâce à cette famille qui connaît bien cet homme que nous avons pu discuter avec lui. Il est indiqué, en grosses lettres, sur la porte de sa chambre qu'il ne souhaite pas parler avec le visiteur et qu'il n'est pas la peine de frapper. Il sort de sa grotte 3 fois par an à l'occasion des fêtes de Noël, Pâques et à la St Antoine pour se rendre au couvent Hawka après une longue marche sur un étroit sentier cousu à la montagne.

14 - la grotte de l'ermite Dario

Il est entièrement autonome. Il prélève l'eau d'une source voisine et se nourrit des produits de son jardin. Il doit néanmoins séparer ses pommes de terre avec les cochons sauvages qui lui en prélèvent une grosse partie sans son accord. Il ne se fait pas d'indigestion avec les abricots, les nombreux écureuils s'en chargent à sa place. Il avait 2 poules que les chacals ont mangées. Le porc-épic, trop peureux, ne lui fait pas peur, il craint beaucoup plus les serpents et les hyènes qui, explique-t-il, sont menaçantes quand elles sont en groupe.
Bien entendu, il ne possède ni ordinateur, ni téléviseur, ni téléphone.

Jeudi 23 avril 2009
Info N° 7

BEYROUTH ET LE SUD LIBAN
En redescendant des montagnes libanaises nous sommes revenus sur la côte méditerranéenne pour rejoindre Beyrouth. Notre route est passée par la célèbre ville de Byblos connue pour son site archéologique. C'est le petit port qui nous a séduit, bordé d'un côté par la mer, de l'autre par la montagne (photo 1).

1 - balade agréable sur le petit port de Byblos

Très rapidement, en longeant la méditerranée, on arrive à Beyrouth, capitale du Liban. Beyrouth, de nombreuses fois détruite et reconstruite, ressemble aujourd'hui à une ville moderne avec ses quartiers chics et commerçants, ses vieux quartiers truffés d'escaliers et de ruelles sombres, ses quartiers résidentiels où s'est établie la bourgeoisie, ses quartiers d'affaires où des immeubles de styles différents se télescopent (photo 2) et l'esplanade du bord de mer où les jeunes filles en hidjad déambulent bras dessus, bras dessous avec les jeunes femmes en mini-jupes. C'est une ville agréable, une ville de contraste. Les vitrines des grandes enseignes côtoient les petites échoppes de bric à brac, la mosquée jouxte la terrasse d'un café où la bière coule à flot. Les traces des guerres successives n'ont pas totalement disparu. Les quartiers entiers exposent encore leurs immeubles percés de trous d'obus (photo 3). Les églises catholiques et orthodoxes font face aux mosquées (photo 4). Au cœur du Moyen-Orient, les libanais sont à 60% musulmans chiites, sunnites ou druzes et à 40% chrétiens maronites, orthodoxes ou arméniens. A priori, toutes ces communautés religieuses différentes vivent en parfaite harmonie.

2 - le nouveau Beyrouth

3 - il reste de nombreuses traces des guerres successives

4 - dans le Beyrouth moderne, les immeubles encerclent les mosquées

La route est pleine de vie, partout des marchands ambulants y compris sur le bord des grandes routes (photo 5). On continue le long de la côte jusqu'au sud de Saïda. Les rencontres dictent notre itinéraire. C'est à Tripoli que nous avons rencontré Jawad qui nous invite chez lui à Kfar Roumana au sud du Liban. C'est pour cette raison que de Beyrouth on ne va pas prendre la route directe vers la Syrie mais plutôt faire une grande boucle vers le sud. Nous allons ensuite nous rendre à Anna dans la ferme de Monsieur et Madame Eddé. Nous avons rencontré Madame Eddé (épouse de Carlos Eddé, homme politique très connu) à Beyrouth, par hasard, en cherchant au mauvais endroit Michel Eddé (d'une autre famille) que nous avions connu dans le cadre de notre activité 10 ans plus tôt. Monsieur et Madame Eddé nous invitèrent à passer dans leur ferme qui se trouve dans la vallée de la Bekaa. Un havre de tranquillité nécessitant pour y arriver un aller-retour de 8 km sur une piste (photo 6).

5 - marchands ambulants le long des grandes routes

6 - 8 kilomètres de piste aller-retour pour une nuit de tranquillité

Ce que l'on n'avait pas prévu c'est que pour rejoindre la vallée de la Bekaa à partir de Kfar Roumana, au sud Liban, il faut approcher les frontières israéliennes et pénétrer dans une zone sensible où les casques bleus des Nations Unies patrouillent encore pour surveiller que les accords de paix soient respectés (photo 7). Pénétrer dans cette zone nécessite une autorisation spéciale délivrée au Ministère des Armées de Saïda.

Le Liban est traversé du nord au sud par 2 chaînes de montagne parallèles qu'il faut franchir l'une après l'autre pour en sortir. Les postes frontières sud avec Israël étant fermés, il faut donc se diriger à l'est vers la Syrie pour sortir du Liban. Partis du bord de mer au sud de Saïda, nous venons de franchir, non sans mal, une première chaîne de montagne et c'est au fond de la vallée qui sépare cette chaîne de la suivante que nous sommes arrivés sur ce barrage militaire infranchissable sans laisser-passer.

Nous n'avons pas envie, mais pas envie du tout, de remonter tout là-haut pour descendre à Saïda, quittée 2 jours plus tôt, chercher ce papier et tout recommencer une deuxième fois dans l'autre sens. Il nous faut trouver une solution. D'abord trouver un téléphone pour appeler des relations que nous avons rencontrées deci de-là. Nous commençons par appeler les hommes politiques qui ne peuvent pas faire grand chose face à la puissance militaire. C'est Talal Ali Ahmad, le patron des ambulances Alkayan, rencontré 2 jours plus tôt (photo 8) qui va nous sortir de là. Il nous envoie tout d'abord un fourgon (photo 9) pour nous ramener dans ses locaux où il nous installe confortablement pour la nuit, nous achète à manger en attendant le lendemain matin. Grâce à ses relations, il va réussir, après nous avoir reconduit dans le fourgon ambulance jusqu'au check-point à nous faire passer sans le laisser-passer officiel. Quelques coups de fil auront suffi à nous éviter un retour à Saïda.

7 - les casques bleus sont encore présents au sud Liban

8 - les relations deTalal Ali Ahmad vont bien nous aider

9 - on charge les vélos dans l'ambulance

ON NOUS GAVE

Matin et soir, en général, nous avons droit à des mezze. Les libanais en mangent en toutes circonstances. C'est une multitude de petites assiettes disposées sur un grand plateau posé à même le sol. On mange, le plus souvent, assis par terre, jambes croisées, dans une position qui nous est très inconfortable. Dans les petites assiettes, on y trouve beaucoup de choses : des olives, des œufs, des tomates et concombres, de l'hommos (purée de pois chiches à l'huile d'olive) et plein d'autres choses au gré des familles qui nous hébergent. Il y a toujours beaucoup de pain en forme de grandes crêpes épaisses. On découpe ce pain en petits morceaux, on le prend entre le pouce et l'index de la main droite pour attraper les aliments en les pinçant. C'est la fourchette arabe. Bruno a bien du mal à s'habituer à ne pas utiliser les couverts. La viande, plus chère que la volaille est rare. Il faut néanmoins prendre en compte l'économie de gaz pour la faire cuire, elle est pré-cuite par l'énergie solaire quand on l'achète (photo 10). Il arrive que l'on mange à table, notamment le midi. Là aussi, on nous gave que ce soit de la part des familles ou des restaurants qui nous offrent à manger de temps en temps. Il y a toujours trop sur la table. Quand le plateau arrive, il semble y en avoir pour toute une tablée mais le plus souvent ce n'est que pour nous deux (photo 11) !

10 - l'énergie solaire cuit doucement la viande avant l'achat

11 - on nous gave ! Tout ça pour nous deux

Un autre plat que l'on mange souvent : les falafels. Ce sont des croquettes de pois chiches légèrement épicées puis frites, servies en salade ou en sandwich.

Nos amis les ambulanciers nous ont servi des brochettes de poulet, mouton et saucisses. Ces saucisses grillées, délicieuses, provenaient certainement d'un de ces marchands du souk (photo 12).

12 - les saucisses sont aussi belles à regarder qu'à déguster

QUEL ACCUEIL !

Les libanais sont des gens merveilleux. Ils nous ont accueillis à bras ouverts. Nous allons leur attribuer la palme de l'hospitalité à égalité avec les syriens. Impossible de s'arrêter, pour quelque raison que ce soit, sans être invités dans la maison pour un café, un thé, un repas... Il est bien difficile d'en repartir. Ils veulent nous garder avec eux pour la nuit même si la journée ne fait que commencer.

Il est arrivé qu'ils nous installent dans leur chambre et aillent dormir dans une autre pièce.

Il y a aussi ceux qui, en nous dépassant sur la route, s'arrêtent pour être certains que l'on a besoin de rien.

Il y a eu Camille, près de Marjayoun, qui nous aperçoit, passant devant son petit atelier de cordonnerie, monte dans sa voiture, nous rattrape pour nous inviter à déjeuner chez lui. Une halte bien venue après une difficile montée.

Cerise sur le gâteau : de très nombreux libanais parlent le français, ce qui facilite grandement la discussion.

Il suffit de notre part, d'un regard ou d'un signe amical, pour que systématiquement ces gens des bords de route nous appellent pour partager un moment avec eux. Le temps d'un café, d'un thé et d'une séance photos : Isabelle en compagnie des hommes (photo 13), Bruno en compagnie des femmes (photo 14).

13 - séance photos : Isabelle avec les hommes...

Nous n'avons pas été longtemps au Liban, nous n'avons fait que 460 km, mais que de moments merveilleux nous avons vécu. Quelle bonne idée, nous avons eu, de faire un crochet par le Proche-Orient.

14 - ... Bruno avec les femmes

15 - taboulé libanais

Recette du jour

TABOULÉ LIBANAIS (photo 15)

Préparation : 25 mn

Ingrédients (pour 5 personnes) :
- 4 grosses tomates fermes - 1 botte d'oignons verts - 2 bottes de persil plat - 1 botte de menthe fraîche - 1 petite poignée de boulghour brun moyen (blé concassé) - 1 citron - 3 cuillerées d'huile d'olive - 2 pincées de sel

Mettre une poignée de boulghour dans un bol d'eau pendant 15 mn et laisser ramollir.
Laver et équeuter le persil, puis le couper au couteau (ou aux ciseaux si l'on préfère).
Répéter l'opération avec la menthe, vous devez obtenir des feuilles d'1 cm environ.
Mettre le persil et la menthe dans un saladier.
Couper les oignons verts très fins, les tomates en petits dés, et mettre le tout dans le saladier.
Lorsque le boulghour ne croque plus, le sortir de l'eau, et le presser entre les mains pour l'essorer. Le mettre dans le saladier avec le reste.
Assaisonnement : presser 1 citron entier et arroser le contenu du saladier. Ajouter le sel et les 3 cuillères à soupe d'huile d'olive.
L'aspect du taboulé doit être brillant, pour indiquer qu'il y a suffisamment d'huile d'olive.

Bon appétit !

Jordanie

Mardi 12 mai 2009
Info N° 8

JORDANIE

BIENVENUE DANS LE DESERT

La Jordanie n'est que désert, des étendues immenses de sable ou de cailloux. Seul 5% du territoire jordanien est cultivable, essentiellement dans la vallée du Jourdain qui fait frontière avec Israël. Qui dit désert, dit peu de villages en dehors de la capitale au nord du pays. Par conséquent, peu de rencontres et peu de possibilités de se faire recevoir chez l'habitant. Nous avons dû ressortir la tente de camping de son sac pour la monter tantôt sur les cailloux (photo 1), tantôt dans les jardins derrière les stations essence ou encore dans des pièces inoccupées de ces stations essence. Là, par contre, il faut passer un bon coup de balai avant de s'installer (photo 2). Dans ce cas, la tente ne sert pas à nous protéger de la pluie ou du froid mais des bestioles et en premier lieu des moustiques.

1 - on ressort la tente de camping de son sac

2 - dans une station essence en compagnie d'un cycliste hollandais. Un bon coup de balai a été nécessaire avant de s'installer

Qui dit désert, dit également sable, cailloux et vent. Quand sable et vent se rencontrent, ça ne fait pas bon ménage, surtout pour nous cyclistes non protégés du nuage de poussière provoqué par le vent de sable (photo 3).

3 - le vent dans le désert : un ennemi de plus pour le cycliste

AMMAN

A 2 jours de route de la frontière, après avoir monté et descendu de nombreuses bosses sous un soleil de plomb et de fortes chaleurs et après avoir fait quelques détours dans la montagne vers le château d'Ajlun et la réserve de Dibbin, nous arrivons à Amman, capitale de la Jordanie (photo 4).

4 - Amman construite à l'origine sur 7 collines

On a beaucoup de mal à imaginer aujourd'hui que cette ville est l'une des plus vieilles villes du monde (l'ancienne Philadelphie). A l'exception du centre historique, le quartier le plus animé, le reste de la ville ressemble à une capitale moderne. Ce qui n'était qu'un village dans les années 1920, est désormais une capitale immense qui a dû faire face à de brusques croissances de sa population : une première fois en 1991 avec les rapatriés de la guerre du Golfe puis à partir de 2003 avec les réfugiés irakiens.
Pas facile de s'y repérer, la capitale des Ammonites fut construite sur 7 collines et déborde aujourd'hui bien au-delà sur d'autres collines.
Visiter Amman à pied nécessite d'aimer la marche sportive. Ça monte ou ça descend tout le temps : escaliers et ruelles en fortes pentes. Pas facile non plus de se repérer : soit les rues ne portent pas de nom, soit elles en portent plusieurs. On a vite fait le tour des curiosités de la ville et du centre historique. Une journée nous a été suffisante.

LA MER MORTE

D'Amman, nous prenons la direction de la mer Morte. Après une descente dans un profond ravin, pour remonter sur la colline en face, à peu près à la même altitude qu'à Amman, à environ 1 000m, c'est une vertigineuse descente jusqu'à la vallée du Jourdain (frontière avec Israël) qui alimente la mer Morte à 420m en dessous du niveau de la mer. La température est passée de 30° C à Amman à plus de 40° C. Heureusement, dès le jour suivant, le vent passe au nord faisant chuter les températures de 10 degrés.
On n'a pas beaucoup pédalé sur cette étape ! On a surtout usé les patins de freins. La pente était tellement forte par endroits, que l'on n'arrivait pas à arrêter nos vélos de 60 kilos ! Douleurs dans les bras et les mains à l'arrivée (ça change des genoux !). Après avoir franchi la borne indiquant l'altitude 0, il reste encore 18 kilomètres de descente avant d'arriver dans les profondeurs de la terre.
L'endroit bat plusieurs records mondiaux : celui de la dépression terrestre la plus profonde à moins 420m et celui du taux de salinité dix fois plus élevé que dans n'importe quel autre océan (photo 5). Un poisson n'y vivrait pas plus d'une minute ! Aucune vie n'est possible dans cette mer, d'où son nom.

5 - la mer Morte

Cette mer intérieure ne sera bientôt plus. Seulement 10% des eaux du Jourdain l'alimentent aujourd'hui. Les 90% restants sont pompés pour les besoins de l'agriculture. C'est quasiment le seul endroit de Jordanie, le long du Jourdain, où les cultures sont possibles. Le niveau baisse de façon dramatique, 1m d'eau sur toute la surface de la mer Morte part en fumée chaque année.
S'y baigner n'est pas chose facile. Il est impossible d'y nager, le

postérieur remontant toujours à la surface. On peut juste s'y allonger sur le dos, prenant soin de ne pas s'éclabousser les yeux. Il ne faut pas rester dans l'eau trop longtemps, le sel brûle énormément et il faut se doucher obligatoirement à l'eau claire aussitôt sorti de l'eau. C'est là que le bât blesse : il n'existe qu'une seule plage publique aménagée à 8,50 euros l'entrée. Nous y sommes arrivés le soir, il aurait fallu ajouter à nouveau 8,50 euros pour pouvoir y passer la nuit soit 34 euros pour nous 2 ! On a vite oublié l'idée de se tremper dans ce grand lac salé. Quant à l'accès aux plages des hôtels, tous regroupés au nord de la mer Morte, il en coûte entre 20 et 30 euros par personne.

LA MER ROUGE

Que du désert, très peu de villages entre la mer Morte et la mer Rouge. La route va passer de moins 420m à plus de 800m pour redescendre à l'altitude 0 à Aqaba, au bord de la mer Rouge. Le vent, maintenant au nord, nous pousse vers le sud. Comme il a décidé de rester obstinément au nord, il nous fera face lorsque nous remonterons vers Amman. Un bon point pour les températures agréables, pas pour les mollets.
Il faut partager la route avec les énormes camions (photo 6) tractant 2 remorques de potasse, extraite de la mer Morte, en direction du port d'Aqaba sur la mer Rouge.

6 - il faut partager la route avec ces énormes camions de potasse

La mer Rouge vaut surtout pour sa barrière de corail et les poissons multicolores qui l'habitent. Nous avons campé à 15 km au sud d'Aqaba, à 5 km de la frontière avec l'Arabie Saoudite (photo 7).

7 - campement au bord de la mer rouge

Isabelle s'est adonnée aux joies du snorkelling avec masque et tuba accompagnée d'un moniteur pour observer les majestueux poissons-clowns, lions, napoléons, perroquets... un enchantement ! Pendant ce temps, Bruno observait plus près du bord les murènes sortant la tête des trous de roches ainsi que les énormes oursins.

LE DESERT DU WADI RUM

Notre remontée, plein nord, commence. Nous allons faire un petit crochet vers l'est pour nous rendre dans le désert du Wadi Rum. Au fur et à mesure de notre avancée, les paysages deviennent extraordinaires (photo 8).

8 - un décor de rêve pour pédaler

Le Wadi Rum est constitué de larges vallées de sable bordées de montagnes aux à-pics impressionnants présentant une gamme de couleurs extraordinaire : du noir au jaune clair avec une prédominance de rouge (dû à la présence d'oxydes de fer) (photo 9). Naturellement, le sable varie aussi du jaune au rouge (photo 10). Les teintes changent au soleil couchant pour un dernier émerveillement avant l'extinction des feux (photo 11).

9 - une variété étonnante de couleurs

10 - escalade d'une dune de sable rouge

11 - soleil couchant au Wadi Rum

Ici furent tournées certaines des plus belles scènes du film "Lawrence d'Arabie". Une montagne plissée porte le nom des "7 piliers de la sagesse", titre de son ouvrage autobiographique.

PETRA

Sans conteste, le plus beau site du Proche-Orient : une double merveille.

Une merveille naturelle avec ses longs canyons, ses falaises, ses belvédères et ses grès roses, rouges, jaunes ou bleus formant de sublimes dessins dans la roche.

Une merveille architecturale avec ses vastes tombeaux creusés et sculptés à même la roche (photo 12 et 13) par une civilisation encore peu connue, celle des nomades nabatéens, peuple de commerçants installés ici entre le VIII^{ème} siècle et IV^{ème} siècle avant Jésus-Christ.

12 - superbe tombeau creusé dans la roche : le Khazneh

13 - bien plus haut, le monastère

Petra ne se limite pas à ces monuments, c'est aussi une cité étonnante, truffée d'habitations troglodytiques, certaines habitées en cachette. Les bédouins apportent la vie à ce lieu et n'hésitent pas à offrir le thé aux touristes qui sortent des sentiers battus pour explorer plus à fond le site (photo 14).

14 - séance thé avec les bédouins de Petra

Nous avons passé 2 jours pleins, du lever au coucher du soleil sur ce site extraordinaire. On aurait pu y rester plusieurs jours supplémentaires tant il y a à découvrir.

DES GENS EXTRAORDINAIRES

Nous avons fait moins de rencontres que dans les autres pays du Moyen-Orient. Le désert en est en grande partie responsable mais les quelques rencontres que nous avons faites ont été d'une grande richesse.

Alors que nous sommes arrêtés pour photographier un iris noir à 40 km de Petra, Abdelazeez s'arrête pour nous demander si nous avons besoin de quelque chose. Nous avons besoin d'une salle pour passer plusieurs nuits à Petra. "Chez moi", nous répond-t-il aussitôt. Pas de chance, il habite tout en haut de Wadi Musa (la ville qui jouxte le site de Petra) et il nous faudra pousser à 2 les vélos l'un après l'autre, tant la pente est forte, pendant 1 bonne heure jusqu'à sa maison. Abdelazeez va nous héberger 3 nuits avec sa famille, nous offrir petits déjeuners et dîners (nous faisant goûter aux plats locaux), va nous préparer les pique-nique, va nous emmener sur le site en voiture le matin et venir nous rechercher le soir.

C'est en arrivant à Petra que la jante avant du vélo de Bruno s'est fendue. Abdelazeez va passer moult coups de fil pour essayer de nous en trouver une dans le sud, en vain. Par chance, il doit se rendre pour affaires à Amman, 350 km plus au nord. On a réussi à caser vélos et bagages dans son 4x4. Il ne nous laissera que lorsque nous aurons trouver à faire réparer.

C'est au volant de son camion citerne que nous rencontrons Khaled, dans une station essence où nous allons passer la nuit entre Aqaba et le Wadi Rum. Khaled nous achète à manger pour le dîner et nous prépare le thé. Il nous fera découvrir la crème de lait additionnée de miel : un délice !

Khaled nous invite chez lui à Amman. Lorsque nous l'appelons d'Amman, il est à Aqaba, à l'autre bout du pays. Il laisse son camion citerne sur place et prend un bus pour remonter à Amman de manière à pouvoir nous recevoir chez lui le jour suivant. Son maigre salaire lui permet tout juste de payer son loyer, ses 3 paquets quotidiens de cigarettes et de nourrir ses 12 enfants (photos 15). Malgré cela, il se fait un plaisir de nous héberger, nous offre le dîner et le petit déjeuner puis nous achète gant, savon et shampoing pour la toilette ! Des gens formidables.

15 - des gens extraordinaires : Khaled avec quelques-uns de ses enfants

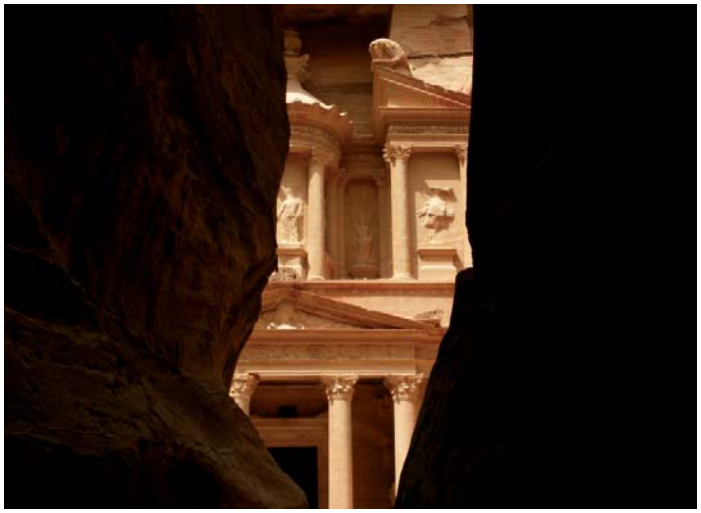
Il n'est pas rare de rencontrer au Moyen-Orient des hommes, parfois très âgés, qui ont 2 ou 3 femmes, de 12 à 16 ou 17 enfants et une tripotée de petits-enfants : plus de 100 pour certains. Bien entendu, il leur est difficile de se souvenir de tous les prénoms.

800 kilomètres de bonheur sur les routes jordaniennes. Un seul bémol : le nombre de touristes explose et les prix avec. L'entrée du site de Petra coûte tout de même près de 25 euros la première journée par personne, 30 euros pour 2 jours.

Une adresse pour organiser votre séjour en Jordanie :
ARTIST TOURS
Abdelazeez I. Hasanat
info@jordanartisttours.com
www.jordanartisttours.com <http://www.jordanartisttours.com/>
Tel. + 962 3 215 4 561
Mobile 962 777 764 781
Que vous souhaitiez découvrir la Jordanie à pied, à cheval, à dos de chameau, en jeep... Abdelazeez peut vous organiser tout cela : hébergement, repas, transport jusqu'au site, prise en charge à l'aéroport...
A comparer toutefois avec ce que proposent les agences françaises.

Samedi 16 mai 2009
Info N° 9

Pour terminer sur la Jordanie, une galerie de photos prises sur l'extraordinaire site de Petra



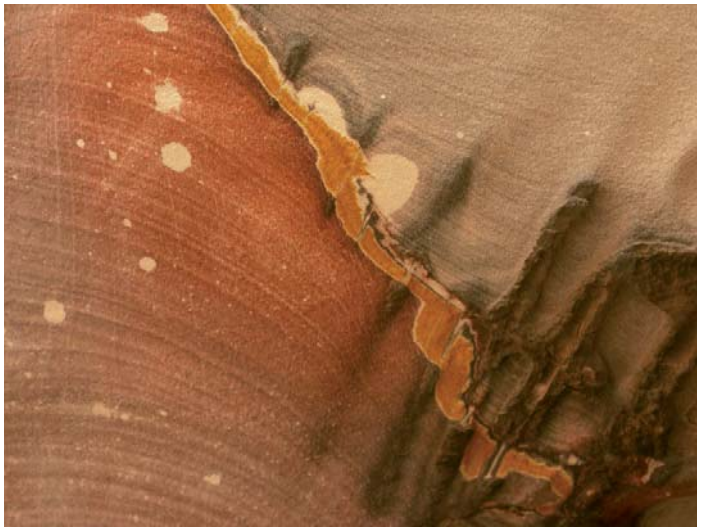
1 - Après 1,2 km dans de profondes gorges (le Siq) d'à peine 3 m de large, on débouche sur la merveille de Petra

2 - La merveille de Petra : le Kkazneh creusé dans la roche

3 et 4 - au moindre détour de chemin, des tombeaux creusés dans la roche ...

5 - ... ainsi que des sculptures

6 - point de vue privilégié sur les tombes royales



7 à 11 - une multitude de formes et couleurs

Syrie

Mardi 26 mai 2009
Info N° 10

RETOUR EN SYRIE
La Syrie, le pays où notre président est apprécié !!! C'est bien le seul pays où nous sommes allés jusqu'ici, depuis le début de notre aventure où Nicolas Sarkozy est apprécié de tous ! Partout ailleurs, Jacques Chirac avait bien meilleure côte. Mais, lorsque Rafic Hariri, ex-premier ministre libanais, grand ami de Jacques Chirac a été assassiné en février 2005, le président Chirac a accusé la Syrie d'avoir commandité le meurtre. Les relations franco-syriennes en ont sévèrement pâti. C'est Nicolas Sarkozy, dès le début de son mandat, qui, en se rendant en Syrie, a rétabli les relations chaleureuses du passé.

LE HAURAN
En revenant de Jordanie, nous sommes allés à Shaykh Miskin chez Hassan, patron d'un cyber-café où nous avions déjà dormi à l'aller vers la Jordanie. Nous y sommes restés 2 nuits et avons pu rattraper le retard que nous avions pris en Jordanie sur nos travaux internet.

1 - des ruines encore habitées

2 - le magnifique théâtre de Bosra

Avant de remonter vers Damas, cap vers l'est dans la région du Hauran, notamment pour visiter le fameux site de Bosra, classé par l'Unesco. Un site de l'époque romaine, encore habité. Les habitants de Bosra ont utilisé les matériaux des monuments romains pour édifier leurs maisons au milieu des monuments (photo 1). Drôle d'impression, que ces ruines habitées ! Bosra est également pourvue d'un théâtre romain parmi les mieux préservés au monde (photo 2), construit vers 150 après J.-C. Avant d'être aujourd'hui dégagé, ce théâtre était enseveli jusqu'en haut par le sable apporté au long des siècles par le vent du désert.
Au fur et à mesure que nous nous enfonçons dans le Hauran, on est surpris de constater que les jeunes femmes ne portent pas le foulard et la traditionnelle longue robe noire. Nous sommes au pays des druzes. Peu nombreux, ils sont regroupés dans les villages du Hauran. Il s'agit d'une communauté musulmane plus libre que les autres. Nous sommes tellement surpris de voir toutes ces jeunes femmes vêtues à l'occidentale, portant des tee-shirts largement décoltés que nous ne pouvons nous passer de les regarder, de les admirer. Toutefois, hommes et femmes, plus âgés, portent encore l'habit traditionnel : de longues robes noires et un foulard blanc pour les femmes, un pantalon noir très ample, une veste noire et un chapeau cylindrique ou un keffieh blanc pour les hommes (photo 3).

3 - la tenue traditionnelle des hommes druzes

En Syrie, chrétiens et juifs représentent 13 % de la population. 87 % sont musulmans, majoritairement sunnites ou alaouites. Les chiites sont moins de 5 % divisés en 3 groupes : ismaéliens, yazidis et druzes. Les druzes sont très minoritaires dans le pays.

DAMAS
Peut-être la plus ancienne cité habitée de façon ininterrompue depuis 6 000 ans. Aux portes du désert, la capitale syrienne reste une ville mystérieuse dont le nom est entré dans l'usage : "chemin de Damas", "rose de Damas"...
Nous avons consacré l'essentiel de notre visite à la vieille ville ainsi qu'au centre ville.
C'est à la mosquée des Omeyyades (photo 4) que tous les touristes se rendent. Il nous a fallu nous y reprendre à plusieurs fois pour pénétrer à l'intérieur, le président turc n'ayant trouvé mieux que de s'y rendre le même jour que nous. L'accès en a été interdit une bonne partie de la journée. C'est l'une des mosquées les plus vénérées de l'islam.

4 - mosquée des Omeyyades

Nous avons passé la majeure partie de notre temps à déambuler dans les nombreux souks de la vieille ville de Damas (photo 5). Comme dans tous les souks, on y découvre des boutiques très pittoresques comme ce magasin de foulards à la mode du moment (photo 6). C'est le souk des épices qui bénéficia de nos faveurs, notamment pour le parfum qui se dégage de ces nombreuses échoppes d'épices et de bonbons (photo 7). On est restés ébahis face aux couleurs qui illuminent les étals (photo 8) jusqu'aux poussins multicolores (photo 9) qui très certainement se vendent bien mieux en bleu ou en vert plutôt qu'en jaune !

5 - on déambule dans les nombreux souks de Damas

6 - à la mode de Damas

7 - senteurs des épices mêlées à celles des bonbons

8 - des couleurs qui se dégustent

9 - nouvelle race de poussins multicolores

10 - le cimetière chiites de Damas

Nous avons terminé la visite de Damas par le cimetière Bab es-Saghir (photo 10) renfermant de nombreux tombeaux chiites et par conséquent, important lieu de pèlerinage.

NOS BICYCLETTES

Quelques petits problèmes qui se succèdent sur nos bicyclettes. Tout allait bien jusqu'à Petra où la jante de la roue avant du vélo de Bruno s'est fendue. Elle n'était pas cassée mais menaçait et les freins avant devenaient impossible à utiliser, donnant des à-coups à chaque tour de roue. Le problème, c'est qu'il n'y a pas de bicyclettes en Jordanie et par conséquent pas de pièces. Il a fallu se rendre en voiture avec vélos et bagages jusqu'à Amman, la capitale pour trouver difficilement une jante.

Peu après la frontière syrienne, à Suwayda, c'est le pneu arrière du vélo de Bruno qui pose souci. Il s'est déformé et fait sautiller le vélo sur la route. Après démontage, on s'aperçoit que la structure intérieure se déchire. Avec nos pneus qui ont aujourd'hui presque 28 000 km, on pensait pouvoir continuer encore un bon moment car il reste encore un peu de gomme, mais la carcasse intérieure s'est usée à notre insu !

En attendant les 4 pneus que Schwalbe nous a offert, en stock chez Patrick Mitchell qui va nous les faire parvenir à Alep, il faut en changer un. On en trouve facilement, il y a plus de vélos en Syrie qu'en Jordanie. A 3 euros, le pneu, c'est pas la ruine et même si la gomme n'est pas bonne, ça tiendra bien jusqu'à Alep, 400 km plus au nord.

A Damas, c'est au tour du pneu avant du vélo d'Isabelle de rendre l'âme. C'est sur le trottoir que sont installés les ateliers de mécanique (photo 11) où l'on soigne nos bicyclettes. Puis dans la foulée, c'est le support de la sacoche de guidon de Bruno qui lâche. Impossible de réparer sans trouver exactement une pièce similaire. Les boutiques de vélos ne trouvent pas la solution pour nous dépanner. C'est un ferronnier qui va nous remettre tout ça en place avec 2 gros boulons, 2 écrous et un coup de perceuse dans le guidon.

11 - nos bicyclettes ont besoin d'un petit "pneu" d'entretien

A chaque arrêt, dans une boutique de vélos pour réparation, on a essayé de faire dévoiler la jante avant du vélo de Bruno, mal rayonnée à Amman. A chaque fois, les quelques coups de clés sur les rayons n'ont pas réussi à améliorer le problème. La jante, légèrement voilée, provoque des à-coups au freinage. On ne désespère pas de trouver un jour l'homme qui aura l'outillage adéquat ainsi que le savoir pour faire tourner la jante plus rond.

L'ACCUEIL TOUJOURS

A Suwayda, on demande à Bayan de nous indiquer un marchand de vélos. Il ne nous lâchera plus ! Il nous emmène d'abord dans un cyber-café (on avait également demandé où l'on pourrait trouver internet) qu'il paie à notre place. Il nous emmène ensuite changer le pneu et la chambre à air qu'il va également payer malgré nos protestations. Il nous apporte biscuits et coca pour patienter, nous emmène ensuite boire une bière (nous sommes chez les druzes qui ne refusent pas un petit peu d'alcool), nous commande 4 gros sandwichs (photo 12) puis nous emmène pour la nuit chez ses parents. La salle de bains étant d'un meilleur standing chez son frère, à 5 km, il appelle un taxi pour nous y emmener. N'ayant plus faim après les sandwichs, on refuse que ses parents nous fassent à manger mais on aura tout de même café, thé, petits gâteaux ainsi qu'une grosse assiette de bananes, oranges et kiwis joliment coupés et présentés.

12 - en compagnie de Bayan autour d'un sandwich et d'une bière

Après une bonne nuit et un copieux petit déjeuner, départ vers 10 h. Bayan va nous suivre en taxi pour nous payer un dernier verre dans un restaurant et enfin nous emmener dans le magasin de son père pour un ultime thé. Il va insister à plusieurs reprises pour que l'on reste la journée et une nuit de plus, ce que l'on va énergiquement refuser quitte à le décevoir, sachant pertinemment que si l'on reste il va passer la journée à nous gaver de boissons et nourriture sans que l'on puisse payer quoi que ce soit.

Ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, ces gens sont si accueillants que s'en est gênant.

LA CHINE ATTAQUE

Sur les routes syriennes, on croise encore d'antiques Peugeot 404, 504 ou 505, souvenir d'une époque où les voitures européennes étaient prisées. Puis vint le règne des japonaises avec Toyota en tête. Aujourd'hui, si les voitures coréennes : Kia et Hyundai sont majoritaires sur les routes, on constate une percée étonnante d'une kyrielle de marques chinoises. Les voitures chinoises sont en train d'envahir le Proche-Orient et petit à petit la Turquie. A quand l'Europe ? SMA, BYD, Brillance, Shana, Chang He, Geely, Chery... sont de plus en plus nombreuses. Des dizaines de marques qui se ressemblent toutes. Il y en a une qui ferait un malheur sur le marché français : la Chery QQ (photo 13). Le cadeau de Noël idéal pour Monsieur ou Madame, c'est selon ! Il en faudrait même 2 dans certaines familles pour éviter les disputes !

13 - la Chery QQ

Mercredi 3 juin 2009
Info N° 11

CAP AU NORD

Ça monte dès la sortie de Damas, ça monte longtemps. On va d'abord atteindre l'altitude de 1 500 m, passer un col à 1 800 m puis redescendre autour des 1 500 m. On prendrait presque plaisir à monter ! On va enfin avoir de l'air un peu plus frais qu'à Damas où l'on étouffait même la nuit. Tout de même, quand ça monte trop fort (photo 1), Isabelle râle après les ponts et chaussées qui n'ont pas pensé aux cyclistes quand ils ont tracé la route ! Les températures deviennent supportables grâce au vent. Il y a du vent tous les jours. On se met maintenant à apprécier le vent, pourtant notre pire ennemi.

1 - quand ça monte trop, Isabelle râle !

2 - Malula accrochée aux falaises

Cette petite route de montagne que l'on emprunte va nous emmener à Malula (photo 2). Ce village est célèbre pour être l'un des seuls endroits où l'on parle encore l'araméen, la langue du Christ. Grotte, églises et monastères (photo 3) dans ce pays musulman contribuent à l'originalité du site. Même si on peut dormir dans les couvents, on ne dormira pas dans celui de Malula. On avait dormi la veille dans le couvent de Saydnaya. Les Sœurs n'étant pas plus aimables que cela avec le voyageur, nous préférons retourner chez l'habitant à Yabrud où un énorme vase, sur fond de falaise, marque l'entrée du village (photo 4).

3 - monastère Ste Thècle de Malula

4 - l'entrée du village de Yabrud

PALMYRE

Auparavant appelée Tadmor, Palmyre est une cité incontournable lors d'un voyage en Syrie. Mais voilà, la saison est bien avancée, la chaleur estivale bel et bien installée et la route bien longue à travers le désert pour atteindre Palmyre à vélo. On va laisser bicyclettes et bagages dans le petit village de Maskaneh à proximité de Homs, dans une famille adorable, puis nous allons nous rendre à Palmyre en auto-stop. Fermiers, commerciaux, chauffeurs de poids lourds... , une fois de plus, avec tous, nous allons passer des moments inoubliables. Plusieurs d'entre eux s'arrêteront pour nous acheter boissons, biscuits ou fruits.

Inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco, le site de Palmyre, en plein désert est gigantesque (photo 5). Plus de 500 colonnes ont été restaurées. Vieille de plus de 4 000 ans, comme un mirage au milieu du désert, Tadmor est devenue Palmyre à l'époque des dieux grecs. Après 22 siècles de commerce et de prospérité, la cité s'éteint et disparaît en 1401.

5 - en plein désert : Palmyre

LA DEPRESSION DU GHAB

Après Palmyre, nous allons laisser les hauts plateaux et la route d'Alep, trop droite et monotone, pour nous diriger vers la dépression du Ghab. Étroite vallée coincée entre la chaîne de montagne qui borde la mer et les hauts plateaux qui s'étalent jusqu'au désert. On est au niveau de la mer, il y fait très chaud d'autant que les vents marins sont stoppés par le djebel alaouite. Arrosée par l'Oronte, cette vallée est l'une des plus riches zones agricoles du pays. Paradoxalement, c'est certainement la région où les habitants sont les plus pauvres. Père, mère et de nombreux enfants sont le plus souvent entassés dans l'unique pièce de la petite maison (photo 6). Pièce équipée de fins matelas posés côte à côte à même le sol ainsi que d'un gaz dans un coin de la pièce pour chauffer l'eau. Pas de salle de bains, ni WC. Ces derniers, quand il y en a, se trouvent dans le jardin et un lavabo extérieur fait l'affaire pour la toilette. Nous avons été reçus, dans cette vallée, par une famille bien pauvre. L'homme était pourtant vétérinaire.
Nous avons peut-être roulé 60 km dans cette vallée. On aurait pu y rester plusieurs mois. Si on avait répondu à tous les signes nous invitant à nous arrêter, il aurait fallu s'arrêter dans toutes les maisons, rester à manger et y dormir à chaque fois ! Encore aurait-il fallu refuser de rester plusieurs nuits pour ne pas y passer l'année entière.

6 - petite maison de la dépression du Ghab

ALEP

La deuxième ville de Syrie, une des cités les plus mythiques du monde, en bagarre avec Damas pour le titre de "la plus ancienne ville n'ayant jamais cessé d'être habitée".

7 - un enchantement que de marcher dans les rues d'Alep

Marcher dans les rues d'Alep (photo 7) est un enchantement. Les quartiers chrétiens et arméniens, très commerçants, sont bondés de monde dès le soir venu. La balade nous amène dans l'immense cour à la blancheur éclatante de la grande mosquée (photo 8). En plus de venir y prier, les musulmans viennent aussi s'y reposer pendant que les enfants jouent dans la cour. A deux pas de la mosquée, la citadelle qui surmonte une colline de 50 m de haut (photo 9) n'a jamais été prise par la force tant elle était protégée par de multiples remparts.

8 - la grande mosquée d'Alep

9 - l'imprenable citadelle domine la ville

C'est dans le souk que nous avons passé le plus de temps et fait le plus de rencontres. Les souks d'Alep sont considérés comme les plus authentiques du Proche et Moyen-Orient. Les ruelles des souks sont la plupart du temps couvertes (photo 10). Il y aurait 16 km de ruelles entourées d'épais remparts. Les couleurs des produits "made in China" (photo 11) font concurrence aux couleurs des boutiques de fruits et légumes (photo 12).

10 - les rues couvertes des souks d'Alep

11 - le souk des produits "made in China"

12 - et le souk des fruits et légumes

Les très réputés savons d'Alep sont fabriqués dans ces souks. Nous avons visité la plus importante des savonneries. L'ancêtre du savon de Marseille, utilisé depuis des siècles est composé exclusivement d'huile d'olive et d'essence de laurier. Après cuisson, sur des feux de bois, dans de gros chaudrons en cuivre, durant 5 mois d'hiver, la pâte est étendue à même le sol au premier étage. Une fois refroidie, elle est découpée en forme de petits cubes. Ces derniers sèchent pendant 9 mois avant d'être mis en rayons. De couleurs verdâtres, les savons prennent une teinte jaune-marron avec le temps (photo 13).

13 - les savons sèchent pendant les mois d'été

LES CHAISES EN PLASTIQUE (photo 14)

Les chaises en plastique font partie du paysage syrien. On les trouve partout : devant les boutiques pour prendre le thé en regardant passer les passants, dans les boutiques pour recevoir le client autour d'un verre de thé. Bien souvent le commerçant ou le chef d'entreprise est également assis sur sa chaise en plastique derrière son bureau. On les trouve aussi à la maison, ou plutôt dans la cour, toujours pour prendre le thé en laissant filer le temps. A l'intérieur des maisons, on mange assis par terre sur d'épais tapis dans une position bien inconfortable pour nous.

14 - en Syrie, on s'assoit sur des chaises en plastique

On mange autour d'une table dans les restaurants assis sur des chaises en plastique et pas seulement dans les petits fast-food. On a vu d'immenses restaurants plutôt chics aligner les chaises en plastique prêtes à recevoir le contenu des cars de touristes. On a vu aussi, malheureusement, des familles qui aimeraient avoir quelques chaises en plastique pour le thé dans la cour de la maison mais qui ne peuvent pas se permettre de dépenser 4 euros par chaise. En attendant des jours meilleurs, ces gens s'assoient sur ce qu'ils ont sous la main : pierres, parpaings, seau renversé...

L'ISLAM

La Syrie est un pays à grande majorité musulmane.
Mahomet, né vers 571 dans une famille de La Mecque est le fondateur de la religion islamique. La doctrine prêchée par Mahomet s'appelle l'Islam, c'est-à-dire "résignation à la volonté de Dieu". Elle est consignée dans le Coran. Rédigé en arabe en 634, le Coran est la transcription des paroles de Dieu à Mahomet.
Les obligations fondamentales de l'Islam appelées "les 5 piliers de l'Islam", sont : la profession de foi, la prière, l'aumône légale, le jeûne du ramadan, et le pèlerinage à la Mecque une fois dans sa vie.
La prière a lieu 5 fois par jour. L'heure de la prière est annoncée par l'appel du muezzin (le premier appel à l'aurore réveille tout le monde y compris les touristes). Pour la prière, le fidèle doit se tourner vers La Mecque. A force de poser le front contre le sol, lors des 5 prières quotidiennes, il arrive qu'une callosité se forme (le zebid). C'est une marque très respectée car elle désigne un homme pieu (photo 15).

15 - cet homme est fier de son front martelé !

Le moins que l'on puisse dire, c'est que dans cette religion, on est loin de l'égalité des sexes. La femme est souvent vêtue d'une longue robe noire ne laissant rien apparaître de son corps, parfois gantée et toujours avec le foulard cachant les cheveux. Certaines se cachent tout ou partie de leur visage (photo 16). Nous avons observé ces dernières, telles des fantômes dans les rues de la ville, elles sont parfois obligées de relever discrètement leur voile pour monter ou descendre un trottoir.

16 - égalité des sexes !

Et les hommes, n'ont-ils pas honte de se promener en tee-shirts avec leur femme entièrement voilée. On en a même vu, à Aqaba en Jordanie, en short, main dans la main avec leur femme entièrement cachées. N'ont-ils pas honte de pouvoir se baigner en maillots de bain pendant que leur femme reste assise sur la plage ou au mieux se baigne avec la tenue de camouflage . Trouvent-ils normal de pouvoir avoir 2, 3 ou 4 femmes (c'est le maximun autorisé) d'essayer à la première occasion de tripoter les touristes ou de leur faire des avances (heureusement pas tous) alors que, en Syrie comme en Jordanie, les "crimes d'honneur", même s'ils sont peu courants existent toujours (assassinat d'une femme pour mauvaise conduite).

LES FILATURES

Nous avons été surveillés à plusieurs reprises. Il n'était pas rare qu'un inspecteur ou un détective nous demande nos passeports, notamment lorsque nous étions en train de travailler dans un cyber-café. A plusieurs reprises, il a été demandé au patron du cyber-café de relever nos noms.

A Shaykh Meskin, un détective, qui travaille pour la police, nous demande nos passeports et les emmène pour les photocopier. Il nous pose plusieurs questions (heureusement Hassan, le patron du cyber-café parle anglais pour traduire) puis nous demande si nous partons bientôt. On lui confirme que nous avons terminé, que nous partons dans une dizaine de minutes. Hassan nous prévient qu'il va nous attendre à la sortie de la ville pour nous demander de l'argent, nous menaçant de problèmes si nous ne payons pas. Le temps passe, Hassan nous invite à rester chez lui pour la nuit. On rentre les vélos pendant que le détective va attendre pour rien ! Revenant à la charge un peu plus tard pour nous importuner, Hassan appellera la police pour leur signaler les agissements de leur détective vis-à-vis des touristes. Fin de l'épisode. Une autre fois, le patron d'un cyber-café a ordre de prendre nos coordonnées. Dès la sortie de la ville, 3 hommes dans un break Peugeot 504 nous dépassent en nous dévisageant. On reverra cette voiture stationner à différentes reprises, notamment à chaque fois qu'il y a une bifurcation (au fond d'un chemin, sur un pont...) puis nous redépassera à chaque fois et ceci sur plus de 40 km. Pas très discrets ces inspecteurs au volant de cette vieille voiture française qui ne court plus les rues. On a tout de suite repéré le manège. Au volant d'une voiture chinoise (elles se ressemblent toutes) c'aurait été bien plus discret ! On a subitement viré à gauche dans une ruelle d'un petit village sans qu'ils nous voient pour demander l'hospitalité à la première maison pour la nuit. Contents de notre coup, on les a bien eus !

Jeudi 10 juin 2009
Info N° 12

Galerie de photos d'enfants, de femmes et d'hommes rencontrés lors de notre passage en Syrie.

1 - de retour de l'école

2 - cette fillette de 10 ans n'a pas arrêté le va-et-vient entre le rez-de-chaussée où étaient réunies les femmes et l'étage où bavardaient les hommes pour servir les uns et les autres

3 - les gamins adorent poser devant l'objectif

4 - dans peu d'années, cette jolie chevelure sera cachée sous un foulard !

5 - le sourire des filles, l'arrogance des garçons

6 - il n'y a pas que les femmes qui portent le foulard

7 - le maire du village, père de 14 enfants

8 - les bergers et la coiffe palestinienne

9 - le vieil homme au repos

10 - cérémonie de mariage : une bien jolie coiffe pour l'amie de la mariée

11 - clin d'œil au photographe

12 - tout sous la main pour ce conducteur de bus

13 - cet artiste ose braver les interdits

14 - délicieux moments avec ces jeunes filles chrétiennes

15 - séance dégustation chez Assad à Maskaneh

16 - Isabelle toujours très entourée

Dimanche 14 juin 2009
Info N° 13

Pour terminer sur la Syrie, une série de photos de moyens de transport bien différents de ce qui roule sur les routes européennes.
Que du bonheur sur les routes syriennes tant la population nous a admirablement reçus. Nous y serions bien restés plusieurs mois de plus !

1 - à tout seigneur tout honneur : le vendeur de "barbe à papa" à bicyclette

2 - les petites motos chinoises 125 cc transportent toute la famille. On a compté jusqu'à 4 enfants et 2 adultes sur ces engins

3 - la mythique Renault 5 encore utilisée par les taxis. Celle-ci était fabriquée en Iran

4 - de nombreuses vieilles américaines parcourent fièrement les rues des villes

5 - 1957, année de naissance de ce vieux bus toujours vaillant

6 - les camions rivalisent de vieillesse avec les bus

7 - qu'ils sont beaux ces Mercedes d'un autre âge !

8 - rangez-vous, c'est plus large que prévu !

9 - on charge, sans complexe, humains et matériels dans la même benne

10 - ces voitures japonaises en général construites par Mazda sont surtout utilisées pour transporter fruits et légumes dans les régions agricoles

11 - ces petits 3 roues, de fabrication syrienne, utilisent des moteurs japonais fonctionnant avec une grosse bouteille de gaz. Ils servent à tout, y compris aux enfants, pour s'amuser avec, dans les rues du village

12 - même les remorques agricoles sont joliment décorées

Turquie

Lundi 22 juin 2009
Info N° 14

TURQUIE DE L'EST

De retour en Turquie, nous retrouvons ces grandes stations essence qui jalonnent notre route. Ces stations nous rendent bien des services (voir INFO 04/2009). On leur trouve aujourd'hui, alors que les températures oscillent autour de 35 degrés à l'ombre, de nouveaux atouts. Elles sont toutes équipées de distributeurs d'eau fraîche (photo 1) pour le plus grand plaisir de nos gourdes. C'est aussi le seul endroit où l'on trouve un coin d'ombre dans ces grandes étendues plantées de pistachiers (photo 2) et cultivées d'orge ou de blé à l'infini. Entre le ruban de goudron et les cultures, le bleu des chardons géants donne un peu de piquant à la monotonie des jaunes (photo 3).

1 - distributeur d'eau fraîche bien venu dans les stations services

2 - spécialité de Gaziantep : les pistaches, fruits du pistachier

3 - le bleu des chardons donne un peu de piquant à l'uniformité jaune des blés

LE KURDISTAN

Quand on lit l'excellent livre d'aventures de Bernard Ollivier : Longue marche - tome 1, on y regarde à 2 fois avant de s'engager sur les routes du Kurdistan. La région entre Diyarbakir et Erzurum est classée rouge (très dangereuse et fortement déconseillée aux touristes) par l'ambassade de France à Ankara.

Entre 1984 et 1998, le sud-est de la Turquie, peuplé majoritairement par des kurdes a connu des conflits armés entre le PKK (mouvement indépendantiste kurde) et les forces gouvernementales. Cela s'est transformé, au début des années 1990 en une guerre sanglante faisant plus de 30 000 morts et dévastant de nombreux villages.

La capture en 1999, d'Abdullah Ocalan, chef du PKK, d'abord condamné à mort puis à la prison à vie, apaisa la situation jusqu'en 2004. Depuis, les violences ont repris entre le PKK d'un côté, l'armée et la police de l'autre. Si la grande majorité des kurdes approuve le PKK qui réclame l'indépendance du Kurdistan, ils dénoncent dans le même temps les agissements terroristes de ce Parti.

La route la plus directe entre la Syrie et la Géorgie passe par le cœur du Kurdistan. Contourner cette zone nous obligerait à un grand détour vers l'ouest sur des routes de montagne difficiles et des cols encore plus élevés. Renseignements pris auprès de la police, le danger est surtout présent la nuit. La police nous déconseille de rouler après 18h (ça tombe bien, à cette heure-là on est fatigués) et de ne pas faire de camping sauvage. En effet, les combats s'intensifient la nuit. Un attentat à la bombe a eu lieu, à Diyarbakir, 10 jours avant notre passage tuant 6 policiers. Demain, d'autres attentats auront lieu ailleurs.

Bernard Ollivier, lors de sa traversée du Kurdistan, a été ennuyé par la police et par les hommes du PKK et s'est fait agressé à plusieurs reprises. Il empruntait des sentiers loin de tout alors que nous allons suivre les routes fréquentées et passer les nuits dans les villes et villages de ces bords de route.

Après avoir retourné la question maintes fois dans tous les sens et avoir déplié la carte routière à moult reprises, après avoir changé d'avis plusieurs fois, nous décidons de passer par Diyarbakir soit en plein dans la région déconseillée.

Un après-midi, transpirants à grosses gouttes, à bout de souffle dans une forte montée, une fourgonnette nous dépasse et stoppe brutalement devant nous. Nous n'espérons pas en voir descendre 2 hommes avec des glaces à notre attention comme il y a 2 jours en arrière (photo 4), cette fourgonnette n'est pas frigorifique ! Il en descend toute une armée d'hommes, tous très jeunes, en tenue de camouflage (ça ressemble à des militaires), non pas avec des cônes glacés mais avec des mitraillettes à la main. L'un des hommes s'approche de nous et nous demande si on parle anglais. Même si nous avons fait de gros progrès en anglais depuis 3 ans, dans ce cas précis, on fait ceux qui ne comprennent pas grand chose et qui ne parlent que quelques mots ! "Que faites-vous ici ?" nous demande t-il. "Du vélo" répond Bruno. "Où allez-vous ?". "Par ici" dit Bruno en montrant la route droit devant. Ç'en est terminé : ni contrôle des papiers, ni contrôle des bagages. Qu'espéraient-ils ? Qu'on leur avoue que l'on transporte des bombes dans les sacoches ! ou qu'on leur avoue que l'on est des agents de renseignements pour le PKK !

Alors que nous pique-niquons en bord de route, une voiture s'arrête à notre hauteur. Un homme en descend avec 2 bières 50 cl. Ce serait l'offenser que de refuser ce présent ! Nous acceptons avec plaisir tout ce que l'on nous offre à l'exception des cigarettes. On pourrait en fumer toute la journée si on voulait. Un bonheur que ces bières, si rares dans ces pays musulmans et de plus, bien fraîches. Isabelle ne peut en boire plus de la moitié, Bruno est donc contraint et forcé, en plus de la sienne, de terminer la bière d'Isabelle. Ça va se sentir dans les jambes pour la côte qui s'annonce !

4 - 2 cônes glacés providentiels en bord de route

Fatigués par une journée très pénible sur des routes de montagne en mauvais état, avec un goudron en gros gravillons (comme souvent en Turquie) et de nombreux dénivelés à fort pourcentage, on arrive à 18h dans le petit village de Yayla situé juste après un col à environ 1 800 m dont le sommet est occupé par un immense camp militaire. Le village de Yayla est également très militarisé. Les militaires sont partout avec des voitures mitrailleuses, des chars... On s'arrête au bar du village, on n'a pas encore posé les vélos sur la béquille qu'on est déjà invités à s'asseoir pour une séance thé. Ce soir-là, ce sera thé à l'orange plus ressemblant à du Fanta chaud qu'à du thé ! Un homme se propose de nous héberger pour la nuit dans sa famille. On y va de ce pas mais les militaires ne l'entendent pas de cette oreille ! Après un contrôle de nos passeports, ils nous annoncent que l'on ne peut pas dormir dans ce village. Trop dangereux disent-ils, les terroristes du PKK sont en embuscade tout autour dans la montagne. N'importe qu'elle maison de ce village peut sauter à tout moment. Apparemment pas grave pour les familles qui vivent ici avec de nombreux enfants mais inacceptable pour les 2 cyclistes que nous sommes. Il faut partir mais pas à vélo. Il va bientôt faire nuit (il fait nuit à 19h30) et le prochain village est à 20 km. On a ordre de charger vélos et bagages dans un minibus qui nous emmène à Genç, 20 km plus loin. Arrivés au poste de police de Genç où l'on nous débarque, on pose problème. Les policiers ne savent pas trop quoi faire de nous. En attendant ils nous paient une grosse assiette de "pide" (genre de pizza à la turque, bien épicée) dans un petit fast-food. En fin de compte, il faut recharger vélos et bagages dans un autre minibus pour aller jusqu'à Bingol, 20 km plus loin. On sera hébergés à Bingol dans une chambre (appelée pompeusement guest house) d'un bâtiment de la police de la route, 6 km au nord de la ville.

D'après les policiers, fort sympathiques, qui nous ont permis d'utiliser internet et nous ont offert le petit déjeuner, toutes les polices des grandes villes posséderaient des guest houses pour le voyageur fauché.

DE LA SYRIE A LA GEORGIE

Peu après la frontière entre la Syrie et la Turquie, nous arrivons à Kilis. Nous reprenons les bonnes habitudes pour trouver un abri en Turquie : nous nous rendons à la mairie. Une fois n'est pas coutume, on se fait jeter. C'est dans une station essence, à la sortie de la ville, que nous passerons la nuit. Nous arrivons le jour suivant dans la grande ville de Gaziantep. La mairie nous héberge chez les pompiers. Nous avons une chambre luxueuse, dans un centre tout neuf, et passons une agréable soirée avec les pompiers. Nous suivons pour l'instant la frontière syrienne en direction de l'est. Notre route passe par Nizip où nous dormons à

l'étage d'un restaurant, dans des chambres d'hôtel en ruines. Il ne reste que des murs très sales, les jours se suivent et ne se ressemblent pas ! Nous arrivons ensuite à Suruç où la mairie nous offre une suite à l'hôtel des professeurs (le grand luxe !). Demi-pension, accès internet, bar... On a tout ce que l'on désire !
A plusieurs reprises, nous passerons la nuit dans les hôtels des professeurs qui accueillent les touristes dans les petites villes dépourvues d'hôtels.
Nous faisons un petit détour par Harran pour nous balader dans les ruelles de ce village où les maisons sont édifiées en forme de termitières. La chaleur y étant insupportable, les habitants passent la nuit sur des lits à l'extérieur (photo 5). Puis nous remontons vers la grande ville de Sanli Urfa pour découvrir le jardin de Golbafli et ses nombreux bassins peuplés d'énormes carpes sacrées (photo 6). La légende raconte qu'Abraham fut jeté au bûcher du haut de la citadelle par le roi païen Nemrod. A cet endroit, le feu devint un bassin et les bûches des carpes. Voyant cela, le roi s'est converti à la religion d'Abraham.

5 - les "termitières" habitées du village d'Harran

6 - le magnifique jardin de Sanli Urfa

Quatre étapes seront nécessaires pour rejoindre Diyabarkir à travers les grandes plaines céréalières de l'est de la Turquie. Faute de trouver un hébergement dans cette ville, nous n'y restons pas. C'est dans une station service, 10 km plus loin, que nous passerons la nuit après une petite pause dans la piscine bien venue d'un parc aquatique.
A partir de Diyarbakir, on monte progressivement sur les hauts plateaux d'Anatolie centrale (photo 7). On ne passe pas loin du mont Ararat qui culmine à 5 137 m, qui restera invisible, caché par les 3 000 m d'une chaîne de montagne (photo 8). Si la Turquie intègre un jour l'Europe, le mont Ararat deviendra le plus haut sommet de la Communauté Européenne.

7 - on monte progressivement sur les hauts plateaux d'Anatolie Centrale.

8 - une chaîne de montagne à 3000 m nous cache le mont Ararat

Au fur et à mesure de notre avancée en montagne, nous retrouvons des températures plus supportables ainsi que des orages en soirée ou l'après-midi (photo 9).

9 - les orages de l'après-midi, souvent violents

Traversant le Kurdistan turc de part en part, nous en ressortons pour monter jusqu'à Erzurum : une ville importante, perchée à 1 890 m. Les panneaux d'entrées d'agglomérations indiquent le nombre d'habitants (nüfus) et l'altitude (rakım) (photo10). Au

lieu de monter, on va plutôt descendre vers Erzurum puisque nous avons passé un col juste avant à 2330 m et dormi la veille dans le village de Çat à 2 000 m. Si les températures estivales y sont agréables, le thermomètre descend ici l'hiver entre - 40 et - 50° C.

10 - nombre d'habitants et altitudes sur les panneaux d'entrées d'agglomérations

C'est une longue descente, dans des gorges splendides (photo 11) que l'on va suivre sur près de 200 km en direction de la mer Noire. Nous dormons face à la cascade de Tortum (photo 12) ,la plus importante de Turquie. Nous continuons sur une route (photo13) qui va disparaître dans quelques années sous les eaux d'un barrage, en construction, noyant également les vieux villages qui s'y trouvent.

11 - près de 200 km dans les gorges le long du Tortum

12 - nuit face à la cascade de Tortum, la plus importante de Turquie

13 - une route qui va disparaître sous les eaux d'un barrage

Pour rejoindre la mer Noire, il nous faut franchir plusieurs chaînes de montagne qui la borde. Favorisée par des températures élevées et des pluies fréquentes, une végétation très dense s'y est installée. La culture du thé y occupe une grande place (photo 14).

14 - le thé occupe une grande place sur les montagnes qui bordent la mer Noire

Après avoir longé, en début d'année, sur des centaines de kilomètres, la mer Méditerranée, après avoir longé la mer Morte, après s'être baignés en compagnie des poissons dans la mer Rouge, nous voici arrivés à l'extrême Est de la mer Noire.

Vendredi 26 juin 2009
Info N° 15

LE MURIER

Le mûrier est originaire de Mongolie et d'Inde. Il est arrivé dans le midi de la France au XVI^{ème} siècle pour l'élevage des vers à soie. S'il y en a de moins en moins aujourd'hui en France, ils sont très nombreux en Turquie. L'arbre peut être très gros et procurer beaucoup d'ombre. Ses fruits, de forme allongée, appelés "toutes" sont de couleur blanche, rose ou rouge. Ils peuvent se manger tels quels, vendus sur les bords des routes par les gamins (photo 1). Ils sont juteux et sucrés. Ils servent aussi à élaborer une "pâte à toutes". Pour ce faire, les fruits sont additionnés de sucre et mis à cuire dans de gros chaudrons (photo 2). La pâte obtenue sera ensuite étalée en une fine couche sur un linge et mise à sécher au soleil. Cette pâte sera découpée en morceaux (photo 3) pour être dégustée, en dessert ou en en-cas, avec des noix. Elle nous a éga-

lement été servie au petit déjeuner frite dans du beurre et mélangée avec des œufs.

1 - les "toutes" sont vendues en bord de routes par les gamins

2 - la cuisson des "toutes" dans de gros chaudrons

3 - la pâte obtenue est découpée en petits morceaux

Pour terminer sur la Turquie, quelques photos de nos rencontres (photo 4 à 9).

Nous avons pédalé pendant 4 650 km depuis le début de l'année 2009.
2 157 km en Turquie, 1 239 km en Syrie, 458 km au Liban et 796 km en Jordanie
soit 37 672 km depuis le 8 avril 2006.
Notre parcours en Turquie, Syrie, Liban et Jordanie (photo 10).

4 - rencontres au fin fond de la Turquie profonde

5 - au sud-est de la Turquie, hommes et femmes portent le foulard violet

6 - les petits vendeurs de couronnes au sésame dans le souk de Diyarbakir

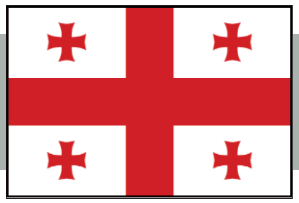
7 - le cow-boy, de retour de fenaison

9 - déjeuner avec les ouvriers d'une fromagerie artisanale près d'Erzurum

8 - les bouses de vaches sont mises à sécher. Elles serviront de combustible pour l'hiver

10 - notre parcours depuis le début 2009

Géorgie



Arménie

Lundi 13 juillet 2009
Info N° 16

DECOUVERTE DE LA GEORGIE

Nous arrivons en Transcaucasie ou Caucasie du sud formée par 3 états : la Géorgie, L'Arménie et l'Azerbaïdjan. Le plus haut sommet caucasien, le mont Elbrouz (5 642 m), se trouve en Russie, de l'autre côté de la frontière. La Géorgie se contente des 5 068 m du mont Chkhara.

Petit pays, la Géorgie s'est trouvée amputée de la région de l'Abkhazie en bordure de la mer Noire en juillet 1992, après une guerre où l'Abkhazie est sortie vainqueur grâce à l'aide de la Russie. Il y a tout juste un an, en août 2008, les russes envahissent à nouveau la Géorgie avec leurs chars. Conséquence de cette guerre : la Géorgie perd l'Ossétie du sud qui, comme l'Abkhazie quelques années plus tôt, devient indépendante mais sous le contrôle de la Russie. Les géorgiens s'attendent à tout moment à un nouveau conflit avec les russes qui grignotent du terrain petit à petit pour reprendre pied dans cette partie du Caucase.

Après avoir pédalé depuis le début de cette année essentiellement en pays musulmans (Turquie et Proche-Orient), ce qui frappe dès la frontière franchie, ce sont les tenues beaucoup plus décontractées (photo 1). Nous ne sommes plus en pays musulman, la Géorgie est en majorité orthodoxe. Les statues et les sculptures monumentales (photo 2) qui trônent sur les ronds-points des villes et villages ou en pleine campagne ne passent pas inaperçues. Les petites villes que nous traversons avec leurs horribles immeubles hérités de l'époque soviétique (photo 3) ne nous enthousiasment guère. Le pays est pauvre et manque cruellement d'argent pour rénover ces immeubles insalubres. C'en est de

même pour le réseau routier. Si la route principale, qui relie la mer Noire à l'ouest, à l'Azerbaïdjan à l'est, est maintenant en bon état, ce n'est pas le cas des autres routes non goudronnées et truffées d'énormes nids de poules.

1 - tenues décontractées en Géorgie

2 - statues monumentales autant en ville que dans les campagnes

3 - les horribles immeubles hérités de l'époque soviétique

La plage de Sparti (photo 4), juste après le poste frontière avec les miradors en toile de fond, ne nous donne pas envie de nous y attarder. C'est un peu plus loin, après la station balnéaire de Batumi, à Chakvi, que nous pouvons profiter de la plage (photo 5) toute une journée et virer du rose au rouge grâce au thermomètre qui dépasse les 40° C à l'ombre ce jour-là. La famille, qui nous a accueillis à Chakvi, a tout fait pour que l'on reste un jour supplémentaire ce qui nous a permis cette journée détente.

4 - la mer Noire juste après la frontière

5 - une journée à rougir sur la plage de Chakvi

C'est dans cette famille, 2 soirs de suite, que nous avons été initiés aux coutumes locales : la beuverie !
Tous les géorgiens fabriquent leur vin blanc et rouge. Tous les géorgiens adorent le vin ainsi que la vodka qu'ils fabriquent également. Le vin est servi à tous les repas. Un invité est une occasion unique pour en boire encore plus qu'à l'accoutumée. Il serait très mal vu de ne pas festoyer avec nos hôtes. Seulement voilà, leur vin domestique a bien du mal à séduire notre palais. Nous ne sommes pourtant pas difficiles et loin de nous l'idée de penser que les vins français sont les meilleurs. Nous avons apprécié les vins espagnols, italiens, danois... et même les vins verts portugais. Mais là, c'est quasiment imbuvable. Les vins géorgiens que nous avons goûtés bien après, souvent sucrés, sont par ailleurs excellents, mais les vins domestiques sont de la vraie "piquette". Nous avons rarement bu de bons vins "maison".
Quand il y a des invités, dans une maison ou à maintes occasions diverses, un "tamada" est nommé. Le tamada, souvent le chef de famille, dirige et accompagne chaque toast d'un petit discours. Tout est bon pour remplir un nouveau verre et le boire cul sec. Les toasts sont portés à la famille, aux enfants, à ceux des autres, aux parents, aux grand-parents, aux français, à l'église, à la paix, à la vigne, à Dieu, aux anges... Les verres s'entrechoquent et sont bus cul sec (photo 6). Ils seront aussitôt remplis. Un verre ne doit jamais rester vide sur la table et ce sera l'occasion d'un nouveau toast. Quand Bruno, qui a bien du mal à vider son verre cul sec, a essayé d'expliquer comment on boit le vin en France, on lui a répondu qu'ici il était en Géorgie ! Chef du banquet, le tamada décide de ce qu'il faut boire et met fin au festin. Après plusieurs verres et forte insistance, on arrive enfin à ce que le tamada accepte que notre verre plein ne soit pas vidé. Les mem-

bres de la famille continuent de boire, sans nous, souvent jusqu'à l'enivrement. Il y a pire que le verre : la corne. La tradition veut que chacun, à tour de rôle, vide le contenu de la corne d'une seule traite. Présentes dans toutes les familles, les cornes ont une contenance qui varie de 50 cl à 3 litres. A bout pointue, elle ne peut être posée sur la table et doit être impérativement vidée avant de la passer au voisin. Bien entendu, dès le deuxième soir en Géorgie, dans cette charmante famille de Chakvi, nous avons eu droit au supplice de la corne (photo 7). Arriver en retard à table n'arrangera pas les choses. Celui qui arrive en retard devra rattraper le retard et boire d'une traite les verres manqués !

6 - on lève le verre, on trinque puis on boit cul sec

7 - c'est au tour de Bruno de boire à la corne

8 - les familles géorgiennes nous accueillent à bras ouverts

Nous serons toujours très bien reçus dans les familles (photo 8). Les géorgiens sont d'une extrême gentillesse et partagent volontiers avec l'étranger le peu qu'ils ont. Les tables sont généralement bien garnies (photo 9) et notre présence est souvent l'occasion de cuisiner un peu de poulet, des katchapouri (galettes de pâte à pain fourrées de fromage doux) ou des khinkali (énormes raviolis fourrés d'une farce composée de poivre, fines herbes, oignons et viande hachée de mouton ou porc).

9 - les tables sont toujours bien garnies

C'est par le plus grand des hasards que l'on rencontre à Kutaisi les marins du Montcalm (photo 10), frégate arrimée dans le port de Batumi. Ils ont dîné la veille avec Eric Fournier, ambassadeur de France en Géorgie. Le commandant nous donne le numéro du portable de l'ambassadeur et l'appelle pour annoncer notre arrivée. Aussitôt arrivés à Tbilisi, capitale de la Géorgie, on appelle l'ambassadeur qui nous fixe un rendez-vous pour le lendemain soir à son domicile (photo 11). Nous profitons de cette rencontre pour lui demander s'il peut nous aider à obtenir les visas pour l'Azerbaïdjan, ces visas étant très difficiles à obtenir. Les conditions d'obtention ont été durcies depuis avril dernier, certainement la conséquence du durcissement des conditions d'obtention des visas européens pour les étrangers. Pour entrer en Azerbaïdjan, il faut une invitation qui doit être envoyée au ministère des affaires étrangères de Bakou, capitale de l'Azerbaïdjan. Ce ministère délivrera un numéro qui permettra d'obtenir le visa. Aurélie et Florent, 2 cyclistes français rencontrés en Turquie, qui nous précèdent ont essayé par le biais de connaissances en Azerbaïdjan d'avoir la lettre d'invitation et de la faire envoyer à Bakou. Ils n'ont jamais reçu le numéro de confirmation, ont dû finalement faire comme tout le monde, passer par une agence spécialisée dans ces démarches et attendre 5 semaines pour avoir leurs visas. En plus du prix exorbitant du visa (60 euros/personne), il faut ajouter officiellement 20 euros pour l'agence mais souvent beaucoup plus si on ne veut pas que les papiers se perdent !

10 - en compagnie des marins du Montcalm

11 - nous sommes reçus par l'ambassadeur de France dans sa résidence

L'ambassadeur de France nous invite à passer voir le consul, lundi matin, à qui il a donné des consignes pour qu'il fasse une lettre à l'ambassade d'Azerbaïdjan afin de nous éviter les tracasseries et les coûts de la lettre d'invitation.
Le lundi matin, le consul nous explique qu'il ne peut nous aider, que de toute façon il faudra passer par une agence... De plus, il nous incite à passer par l'Iran et le Pakistan plutôt que par l'Asie centrale où nous n'aurons d'après lui que des ennuis. Le visa iranien est tout aussi difficile à obtenir si ce n'est plus que les visas pour l'Asie centrale. Le Pakistan nous semble plutôt une destination risquée en ce moment. Toujours est-il qu'il n'aime pas les azéris et nous le fait savoir ouvertement.
Sur ce, on demande tout de même à revoir l'ambassadeur. Ce dernier, surpris par les propos du consul, demande à sa secrétaire de taper immédiatement une note verbale, à l'attention de l'ambassadeur d'Azerbaïdjan, qu'il fait traduire en russe aussitôt par une autre secrétaire. Il nous fait remplir les formulaires nécessaires à l'obtention des visas et fait emmener le tout à l'ambassade d'Azerbaïdjan. Le mardi matin, après un aller-retour à l'autre bout de la ville pour payer les 120 euros de visas à la banque de l'ambassade d'Azerbaïdjan, nous repartons avec nos passeports tamponnés. Merci au commandant du Montcalm qui nous a annoncé, merci à Eric Fournier, ambassadeur de France en Géorgie, pied de nez au consul !
Quelques jours d'arrêt à Tbilisi nous ont permis de sillonner la ville de long en large, du marché aux puces pittoresque où les marchandises sont étalées sur les capots des Lada (photo 12) à la vieille ville bordée de hautes maisons colorées à balcons.

12 - les puces étalées sur les capots des Lada

13 - les jolies maisons à balcons de Tbilisi

Samedi 25 juillet 2009
Info N° 17

ARMENIE, MON AMIE
Bruno continue, quand on passe à proximité, de se rendre dans les brasseries pour compléter sa collection d'étiquettes de bouteilles de bières. Nous fîmes donc un petit détour par Rustavi pour nous rendre à la brasserie Kasbeghi, peu avant la frontière arménienne. Cette fois-ci, on n'est pas repartis qu'avec des étiquettes (photo 1). On a maintenant de quoi se désaltérer. Il a tout de même fallu emballer tout ce chargement dans des sacs plastiques pour ne pas se faire repérer à la frontière !

1 - on a de quoi se désaltérer en sortant de la brasserie Kasbeghi

Nous constatons, dès les premiers tours de roues en Arménie, que le pays paraît plus pauvre encore que la Géorgie. Certains villages paraissent misérables et la pauvreté de la population saute aux yeux (photo 2). Il n'est pas rare que ces gens vivent à plusieurs entassés dans des cabanes de tôles rouillées (photo 3), en bord de route sans eau courante, ni électricité. On a pu constater cette misère au fil des jours chez les arméniens qui nous ont chaleureusement accueillis. La salle de bains et l'eau courante dans les maisons sont un luxe réservé à une minorité. Les maisons sont dans un état de délabrement difficilement imaginable. Aucune isolation, pas de double vitrage, pas d'enduits sur les murs, pas de volets, des maisons fissurées de partout. Des fissures tellement larges que l'on voit à l'extérieur, on pourrait aisément y passer le petit doigt ! On imagine les difficultés que doi-

vent avoir ces gens pour chauffer leur maison quand les températures hivernales oscillent entre – 30° et – 40° C. Pour beaucoup, la préoccupation première est de survivre. Certains n'ont même pas les quelques drams nécessaires à l'achat de la farine pour la fabrication du pain quotidien. Heureusement, ils sont nombreux à posséder un verger, un potager, des animaux et nous nous régalons tous les jours des nombreux fruits et légumes de saison, en particulier les abricots, symbole du pays et les cerises. A cause d'un hiver long et rigoureux, les cerisiers fleurissent tard et produisent leurs fruits au cœur de l'été.

2 - les villages arméniens semblent bien misérables

3 - ces habitations sont trop nombreuses dans le pays

Il ne nous faut pas compter sur les stations-essence pour ravitailler, être hébergés ou avoir accès à internet… Quelquefois, juste une cabane abritant une cuve et un tuyau font l'affaire. Aucun autre service que celui de faire le plein (photo 4).

4 - station-essence pour faire le plein, un point c'est tout !

Nichée au sud de la chaîne du Caucase entre la Turquie, l'Azerbaïdjan, l'Iran et la Géorgie, la plus petite des ex-Républiques soviétiques, de la taille de la Belgique (29 800 km²) est un pays de montagnes (photo 5). 90 % du territoire se situe à plus de 1 000 m. L'Aragatz à 4 090 m en est le point culminant. Si le mont Ararat est aujourd'hui sur le territoire turc, par les aléas de l'histoire, la ville d'Ararat ainsi que le cognac Ararat sont toujours propriétés de l'Arménie. La République actuelle d'Arménie ne représente qu'environ 10% de ce qu'était la grande Arménie au XI^{ème} siècle.

5 - 90% du territoire arménien à plus de 1 000 m d'altitude

La population arménienne est en constant recul. A peine plus de 3 millions d'habitants aujourd'hui, ce qui représente 40% des arméniens du monde. Ce recul s'explique par une émigration massive, une faible natalité, le grand tremblement de terre de 1988 qui fit entre 500 000 et 700 000 morts et la guerre du Karabagh entre 1991 et 1994 qui a fait des dizaines de milliers de victimes.

Dans ce pays de montagnes, nous n'avons pas fait la tournée des monastères. Ces derniers, fort nombreux, fort intéressants, sont toujours lovés dans des sites magnifiques mais aussi le plus souvent perchés sur des sommets. Nos bicyclettes lourdement chargées ne nous permettent pas des allers-retours vers les 4 000 monuments que recense l'Arménie. Il nous faudrait au moins 1 an pour visiter ce petit pays ! Toutefois, notre route empruntant la vallée du Debed, nous passons si près du monastère d'Haghbat (photo 6), à ce jour l'unique site d'Arménie inscrit par l'Unesco sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité, que le détour s'impose. La montée sur une route en très mauvais état, à fort pourcentage, s'avère bien pénible mais comme la plupart du temps, plus ça monte et plus c'est beau ! Nous sommes également allés jusqu'au monastère de Gueghard, à 35 km d'Erevan. Il s'élève à l'entrée de la vallée de l'Azat au pied d'un chaos de roches d'une beauté sauvage (photo 7). La montée à ce monastère n'a pas été tres difficile puisque nos bagages étaient restés à Erevan. C'est ici, que nous avons rencontré un groupe de jeunes filles scouts de France, venues pendant leurs vacances s'occuper d'un orphelinat de ce pays.

6 - difficile montée pour atteindre le monastère d'Haghbat

7 - il nous a été plus facile d'atteindre le monastère de Gueghard sans les bagages

La plupart des monuments arméniens sont construits en tuf, pierre volcanique locale, tendre et colorée. Elle permet d'obtenir tous les effets desirés dans les traitement des surfaces et sa riche palette chromatique est mise en valeur sur les façades par l'agencement de blocs de différentes tonalités : blanc, rose, jaune, orange, ocre, marron, gris ou noir (photo 8).

8 - le tuf permet de riches combinaisons de couleurs

Nous n'avons pas emprunté la route directe entre la vallée du Debed et la capitale, Erevan . Nous avons préféré franchir de nombreux cols pour passer par le lac Sevan (photo 9). Avec une superficie de 1 400 km² et un périmètre de 220 km, perché à 1 925 m d'altitude, c'est le deuxième plus grand lac de montagne après le lac Titicaca au Pérou : c'est la perle de l'Arménie. Privés de mer, c'est ici que les arméniens viennent se détendre et se baigner. Nous y avons fait trempette et avons été surpris de constater que l'eau n'y est pas trop froide (moins que l'Atlantique en Bretagne malgré l'altitude).

9 - le lac Sevan perché à 1 925 m d'altitude

A cette altitude, le soleil, la chaleur et les précipitations orageuses de la nuit favorisent une profusion de fleurs sur les bords de routes pour notre plus grand plaisir (photo 10).

10 - les bords de routes particulièrement fleuris aux abords du lac Sevan

YEREVAN (EREVAN)

Capitale de l'Arménie depuis 1918, l'une des plus vieilles villes du monde ne possède plus aucune trace du passé. Toute la vieille ville a été détruite et rebâtie petit à petit. Erevan est aujourd'hui une ville moderne d'un million d'habitants, composée de larges avenues boisées, de multiples parcs et de nombreuses places ornées de fontaines à l'image de la place de la République dominée par l'horloge du palais du gouvernement (photo 11). Les bâtiments, ici aussi, sont construits en tuf de différentes couleurs.

11 - Erevan, place de la République

Comme partout dans le pays, les fontaines d'eau fraîche, implantées à tous les coins de rues, font le bonheur des promeneurs (photo 12). Il faut souvent faire la queue pour s'y désaltérer. Avec les 40° C et plus qui nous assomment, ces fontaines sont les bienvenues.

12 - fontaines rafraîchissantes à tous les coins de rues de la capitale

Comme les fontaines, les glaciers sont nombreux dans les rues d'Erevan et contribuent eux aussi à notre bonheur (photo 13).

13 - les glaciers, eux-aussi, contribuent à notre bonheur

Il nous est impossible de visiter une grande ville sans nous rendre sur le marché central (photo 14). Comme tous les marchés, celui-ci regorge de couleurs et de senteurs, de fruits et légumes qui nous sont méconnus et plein d'autres choses surprenantes. L'ambiance y est toujours des plus sympathiques.

14 - ambiance au grand marché central couvert

Le marché de l'art nous a également beaucoup séduit. Marché en plein air, appelé "vernissage", il se tient tous les jours mais est beaucoup plus animé le week-end. Tout l'artisanat du pays est exposé ici. On y trouve de nombreux tableaux d'artistes arméniens, de la broderie, des instruments de musique, de vieux appareils photos ou fers à repasser et d'amusants personnages (photo 15).

15 - les amusants personnages du marché du "vernissage"

Nous avons terminé la visite de la ville d'Erevan par le mémorial du Génocide édifié en souvenir du massacre, par les turcs, de 1,5 millions d'arméniens en 1915 et 1916. C'est à cette époque qu'un grand nombre d'arméniens fuient vers la Syrie, le Liban et l'Europe notamment en France.

Jeudi 30 juillet 2009
Info N° 18

UNE JOURNEE EN ARMENIE

Debout vers 8h. Nous avons dormi dans le petit village de Mayisyan, peu après Gyumri, deuxième ville d'Arménie. Comme tous les soirs, nous choisissons la maison où nous aimerions passer la nuit. Nous dormons rarement à l'endroit choisi. Dès que l'on s'arrête, un attroupement se forme autour de nous, un homme plus rapide que les autres annonce : "c'est chez moi que vous allez dormir". Il n'y a plus qu'à le suivre et ce sera la surprise. On se retrouve souvent dans des petites maisons, chez des gens très pauvres mais c'est rarement très sale. Hier soir, on repère cette maison (photo 1) avec un grand jardin potager et un verger bien entretenus (c'est un signe), un garage avec une automobile russe de marque Volga, ancien modèle (un autre signe). Les gens les plus pauvres (plus de 50% de la population) n'ont pas de voiture, même ancienne. Là, pas d'attroupement, nous ne sommes pas au cœur du village. Sergué, le chef de famille accepte de suite de nous héberger. Il vit avec sa femme et les 2 enfants de son fils, en vacances chez les grand-parents. Le fils vit à Gyumri, ce qui est exceptionnel, en général les garçons mariés vivent avec femme et enfants chez leurs parents. La maison est propre. La grand-mère nous offre sa chambre. Le petit lit est un peu juste pour deux, Isabelle installe son matelas. Comme toujours, à la campagne, quatre planches de bois et un trou au fond du jardin font office de WC. Il n'y a pas d'eau dans la maison mais l'eau coule d'un robinet extérieur dans un lavabo posé au sol. C'est ici que l'on remplit son verre, qu'on lave la vaisselle et que l'on fait sa toilette.

1 - ce soir-là, on a choisi notre "hôtel"

On nous sert un café dès le réveil, puis le petit déjeuner une heure après avec tomates, poivrons, pain, fromage et fromage blanc. La composition du petit déjeuner est identique au dîner de la veille. Après une petite toilette et les remerciements d'usage on quitte cette famille et on enfourche nos bicyclettes vers 9h30 ce 21 juillet.

La route monte tout de suite, le ciel est gris, il a plu cette nuit comme presque toutes les nuits en montagne. On a fait à peine 3 km que l'averse nous surprend. Heureusement, il y a encore des habitations. On demande pour s'abriter. On est tout de suite invités à prendre un café à l'intérieur. On nous servira en même temps

une omelette. L'averse passée, on reprend la route à 10h45. Ça monte encore, très longtemps puis la route joue ensuite au yoyo. On repère un café près d'une fontaine pour le pique-nique. Pratique, il y a tables et chaises sur la terrasse et la fontaine pour refaire le plein d'eau après le pique-nique (photo 2). On est à peine arrêtés, que la patronne nous invite à nous asseoir à l'intérieur pour nous offrir un café. Elle nous apporte à chacun un sandwich à la viande, une limonade à l'estragon, un café et quelques carrés de chocolat. Notre pique-nique restera dans nos bagages. Plus haut dans la montagne, nouvel arrêt pour remplir les gourdes et nouvelle séance café offert par le bar voisin.

2 - les fontaines d'eau bien fraîche font notre bonheur

Arrive la bifurcation pour Tashir. Il faut maintenant laisser la route principale pour prendre une route secondaire. Ce qui fut autrefois une route est aujourd'hui une piste que l'on devra emprunter sur 46 km jusqu'à Tashir. Seuls 2 villages d'ici Tashir : Musayelyan au km 6 et Blagodamoye au km 36 avec un col à 2 274 m entre les 2 villages. On slalome entre les flaques d'eau, reste de l'orage de la nuit dernière (photo 3).

3 - slalom entre les flaques d'eau, reste de l'orage de la nuit précédente

On s'arrête dans le premier village près d'une ferme pour refaire le plein des gourdes. On remplit des bouteilles d'eau en supplément. Les gens de la ferme sortent et nous proposent un café à l'intérieur. Il est 15 h, ils viennent juste de terminer leur déjeuner. Ils nous servent une petite vodka, puis une assiette de morceaux de foie. A peine terminée notre assiette qu'ils en rajoutent encore et encore (photo 4). On termine par quelques parts de pastèque, des abricots et de la limonade ainsi qu'une petite crotte en chocolat avant de reprendre la piste.

4 - on nous sert à manger à toutes occasions

On monte doucement sur la piste. L'orage gronde dans notre dos, d'autres sur les sommets, de chaque côté, sont en embuscade (photo 5). Par chance, on n'aura que quelques gouttes, il n'y a aucun abri dans ces montagnes, que des pentes herbues tapissées de fleurs (photo 6). La piste devient franchement mauvaise à l'amorce de la descente. C'est maintenant un chemin de gros cailloux (photo 7), on devra mettre pied à terre à plusieurs reprises, on craint pour nos pneus. Ça s'arrange à mi-pente, il reste quelques plaques d'un ancien goudron. On slalome maintenant entre les trous, les cailloux et les bouses de vaches.

5 - orages en embuscade autour de nous

6 - pas d'abri, que des pentes herbues tapissées de fleurs

7 - pas facile le vélo de randonnée sur les pistes caillouteuses

On arrive exténués à 18h30 dans le village de Blagodamoye (photo 8). On s'arrête devant une des premières maisons pour demander l'hospitalité. On sera comme d'habitude fort bien reçus, nourris et logés. Cerise sur le gâteau : ce soir-là, il y a douche et eau chaude. Il y a longtemps que l'on n'a pas eu le plaisir de la douche.

8 - arrivée en vue du village de Blagodamoye

La pluie se met à tomber quand arrive la nuit, rien de grave, on est à l'abri. Il fera peut-être beau demain.
Mais le lendemain matin, une fois n'est pas coutume, il pleut jusqu'à midi. On reste avec la famille jusqu'à midi (photo 9). 10 km de piste pour arriver à Tashir, ville de 15 000 âmes. Il y a un internet club, on en profite pour y passer 1h30 (les accès internet sont rares en Arménie). On s'arrête ensuite sur un banc dans la ville pour pique-niquer. Le temps de sortir nos provisions, Sveta, qui passe par là nous prie de la suivre jusqu'à son appartement pour nous offrir un café. Ces immeubles (photo 10), en périphérie des villes, ont été construits par la Géorgie après le grand tremblement de terre de 1988. Sveta nous prépare à manger puis appelle son amie, Marina, qui parle français (professeur de français jadis quand on l'enseignait dans les écoles de la ville). Aujourd'hui Marina travaille pour la télévision locale. Elle téléphone au cameraman qui vient aussitôt filmer le grand événement : 2 français à vélo en Arménie ! Nous sommes les héros du jour aux infos du soir (photo 11).

9 - c'est l'heure du départ après la pluie

10 - la Lada de la TV stationnée devant les immeubles construits par les géorgiens après le grand tremblement de terre

11 - nous sommes les vedettes du jour à la TV

Bien entendu, Sveta ne veut pas nous laisser repartir. La frontière géorgienne n'était pourtant plus qu'à 15 km. Ce sera pour un autre jour.
L'aventure continue.

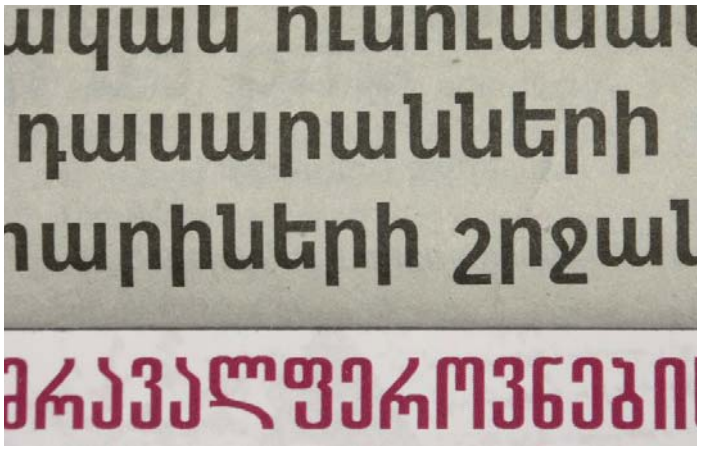
Dernière minute : la piste arménienne a eu raison de la jante arrière du vélo de Bruno. Nous avons dû faire les derniers kilomètres jusqu'à Tbilisi, en Géorgie, dans un fourgon.

Mardi 4 août 2009
Info N° 19

GEORGIE, ARMENIE : les langues

Bien difficile de parler ces 2 langues et encore plus à lire ou à écrire. De plus, elles sont totalement différentes (photo 1). Si, en général, on essaie d'apprendre quelques mots d'usage quand on arrive dans un pays, ici, on a bien du mal. Et nous ne sommes pas les seuls. Tous ceux qui s'y essaient rencontrent de grosses difficultés à apprendre ces langues. Etonnantes ces langues avec chacune leur alphabet spécifique pour de si petits pays et si peu d'habitants. Elles ne sont parlées nulle part ailleurs. Il y a de quoi y perdre son latin; en effet, en arménien grand-mère se dit tati. En géorgien maman se dit dadé et papa se dit mama. A bien y regarder, on préfère encore la grand-mère russe qui se dit babouchka. Là, au moins, il n'y a pas de confusion possible.

La prononciation est tout aussi difficile même quand les phrases sont transcrites en caractères latins. Par exemple, en géorgien : j'habite à Paris = me vtskhorvrob parichi. En éternuant un grand coup, on y est presque !



1 - en haut l'alphabet arménien, en bas l'alphabet géorgien

UNE FAMILLE EXTRAORDINAIRE

Nous avons été reçus à Tbilisi dans une famille extraordinaire. Cette adresse nous avait été donnée par Yveline et Patrick de Kas en Turquie chez qui nous avons séjourné un bon moment en début d'année.

Ia et Otar nous ont tout de suite accueillis comme si nous étions leurs enfants. C'est une famille d'artistes : Ia, peint, Otar excelle dans l'art de la céramique (photo 2), Erekle, le fils cadet fabrique des bijoux en émail cloisonné, il est marié à Ana, critique d'art. Ils ont un fils de 6 mois : Aleksander (photo 3). Giorgi, le fils aîné, peintre, est marié à Gvanca, responsable en marketing.

2 - Otar au travail

3 - une famille extraordinaire

Artistes de grands talents, ils ont exposé un peu partout en Europe, en Russie et aux Etats-Unis. Otar a obtenu une médaille d'argent lors de la huitième biennale internationale en 1982 à Vallauris.

Ils ont construit leur maison de leur propres mains dans la banlieue de Tbilisi. Une grande maison très originale (photo 4) entourée d'un grand jardin potager et d'un verger. Ils ont planté plus d'une centaine d'arbres. Avec les fruits, ils fabriquent confiture, jus, alcool... Dans cette maison, on mange bio tous les jours. Nous dormions dans l'atelier des artistes entourés de tableaux et de céramiques prestigieuses. Nous y sommes restés 6 jours avant de partir vers l'Arménie puis nous y sommes revenus pour 4 jours encore avant de continuer notre route vers l'Asie.

4 - maison construite entièrement de leurs propres mains

Ils nous ont prié de rester plus longtemps, ils nous ont même proposé de nous installer ici pour nos vieux jours mais la route nous appelle et notre visa pour l'Azerbaïdjan est limité dans le temps. Il nous faut y aller.

SYSTEME D

C'est la base du système économique géorgien et arménien. Etant donné les conditions de vie actuelles, les salaires très bas, les retraites misérables, les petites combines fleurissent le long des routes pour compenser le manque d'argent : question de survie.

Nous terminons par une galerie de photos des petits commerçants des bords des routes (photos 5 à 12).

5 - ce petit garçon espère bien rapporter quelques drams arméniens à la maison grâce à la vente de quelques carottes

6 - comme si ce n'est déjà pas assez long de cueillir les cerises, en Géorgie, ces femmes ont la patience de les enfiler en brochettes

7 - pendant que cette femme vend des framboises, elle prépare les churchkhela

8 - le chapeau est très populaire en Géorgie

9 - de bien jolies échelles en bambou

10 - spécialiste en huiles pour automobiles

11 - cet homme n'a pas la chance d'habiter en bord de route. Il y a installé sa vieille carcasse rouillée qui lui sert d'habitation

12 - le client devra donner un bon coup de klaxon pour soustraire cet homme à ses rêveries

Recette du jour

Churchkhela

C'est une longue chaîne de noix et noisettes maintes fois plongée dans un concentré de jus de raisin frais

Ingrédients :
- 40 moitiés de noix et de noisettes - 1,5 litre de jus de raisin blanc - 3/4 d'une tasse de sucre - 1 tasse de farine

Prendre une aiguille avec une longueur d'environ 50 cm de fil suffisamment solide. Enfiler les noix et les noisettes. Couper le fil et terminer par un nœud. Dans un grand poêlon, mélanger la moitié du jus de raisin et le sucre. Porter à ébullition. En placer quatre dans un grand récipient et remuer très progressivement dans le jus chaud tout en fouettant. Ajouter l'autre moitié du jus de raisin à la farine et porter à ébullition en remuant énergiquement pour qu'il ne se forme pas de grumeaux. Laisser mijoter pendant 15 minutes, en remuant de temps en temps, jusqu'à ce que le mélange épaississe. Trouver un endroit pour les suspendre. Laisser sécher les churchkhela de 15 à 20 minutes. Répéter le procédé d'immersion. Laisser sécher à nouveau pendant 20 minutes. Répéter le procédé d'immersion, de 8 à 10 fois ou jusqu'à ce que les churchkhela soient entièrement revêtus. Laisser sécher pendant 3 à 4 jours, jusqu'à ce que la couche ne soit plus collante au toucher.

Bon appétit !

Samedi 8 août 2009
Info N° 20

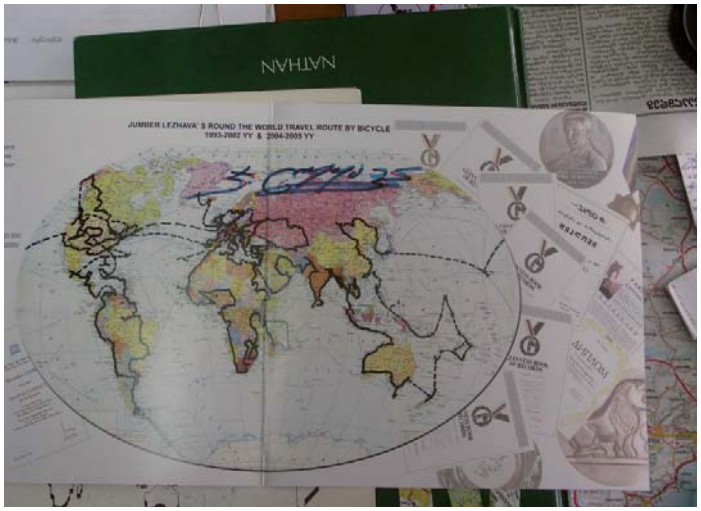
UNE RENCONTRE EXTRAORDINAIRE

Géorgien de Tbilisi, Jumber LEZHAVA, est vraiment un personnage extraordinaire. A 45 ans, il tombe gravement malade des intestins. Il s'en suit une gangrène et de multiples opérations. Les médecins le pensent perdu et tentent une dernière opération qui le fait sombrer 30 jours dans le coma. Il s'en remet doucement et décide alors de croquer la vie à pleines dents.

Il adore le sport depuis toujours mais il va s'acharner à en faire toujours plus jusqu'à battre plusieurs records notamment de "push up" (les pompes). Records établis par le Guiness book (photo 1) pour 135 pompes/minute, 5 011 pompes en une heure, 16 274 en 5 heures, 19 376 en 6 heures, 34 955 en 12 heures et 44 141 en 24 heures. Records toujours valables aujourd'hui, avis aux amateurs !

1 - Jumber nous présente ses diplômes du Guiness book

En 1993, il décide de partir, sans argent, pour un tour du monde à vélo. Il va rouler jusqu'en 2002, faire plus de 300 000 km, user 9 vélos et traverser 238 pays (photo 2). Il s'oblige à pédaler tous les jours dans des conditions les plus extrêmes : Islande, Groenland ou Norvège en hiver, Sahara en été ! Il traverse la France pendant l'hiver 1998/1999 et fera la Une de 33 journaux et 7 TV. Il fera des étapes de plus de 200 km/jour régulièrement et jusqu'à 270 km/jour en Australie. Il repartira voyager à vélo en 2004 et 2005 puis en 2008.



2 - son parcours à vélo autour du monde

Aujourd'hui à 70 ans, il est professeur d'informatique à l'Université de Tbilisi. Il consacre ses vacances à l'écriture d'un livre retraçant son histoire (photo 3). Il y passe une grande partie de son temps dans son bureau où il nous reçoit (photo 4).

Il passe ses week-ends à faire du rafting, son sport favori et tous les jours, toute l'année, il se lève à 5h du matin et s'impose 70 à 80 km de vélo de 6h à 8h30, quelle que soit la météo. Il continue en outre à faire 2 800 pompes/jour.

Pendant qu'il était en voyage, le gouvernement géorgien lui a vendu son appartement. Il s'est retrouvé, par 2 fois, à la rue. Il a été relogé par la mairie dans une minuscule pièce où il vit

aujourd'hui. Le maire lui a donné un appartement en ruine au 8ème étage d'un immeuble où tout est à refaire. C'était un grand trou béant sur l'extérieur. Il vient de poser les encadrements de fenêtres, bientôt les carreaux (photo 5). Il va enfin pouvoir recevoir des amis.

3 - il consacre une grande partie de son temps à la rédaction de son livre

4 - il nous reçoit dans son bureau

5 - il va bientôt pouvoir recevoir ses amis dans son nouvel appartement

Son projet : repartir aux pôles avec le "pingouin à pédales" (photo 6). Engin qui peut, soit rouler, soit glisser. Il attend de trouver le financement.

6 - le pingouin à pédales

Azerbaïdjan

Samedi 15 août 2009
Info N° 21

L'AZERBAIDJAN

Nos derniers tours de roues en Géorgie nous mènent des montagnes du Petit Caucase vers les montagnes du Grand Caucase que l'on va longer sur près de 500 km. Nous n'apercevrons que rarement les sommets qui dépassent les 4 000 m (photo 1), toujours masqués par une épaisse couche de nuages. Cette chaîne de montagnes sépare la Géorgie et l'Azerbaïdjan de la Tchétchénie et du Daguestan.

Troisième pays du Caucase, ancienne étape de la route de la soie, ex-pays de l'Union Soviétique, l'Azerbaïdjan offre une merveilleuse diversité de paysages. Indépendante depuis août 1991, en guerre avec l'Arménie en février 1992 (l'Arménie a envahi le Haut Karabakh, territoire azéri où vivent 90% d'arméniens), l'Azerbaïdjan garde les traces d'une longue et riche histoire.

1 - on longe les montagnes du Grand Caucase couvertes de nuages

Les habitants d'Azerbaïdjan se nomment eux-mêmes azerbaïdjanais en référence à l'Etat alors que le nom officiel est azéris en référence à l'ethnie. En effet, les azéris sont plus nombreux à l'extérieur des frontières et notamment dans le nord de l'Iran que dans leur pays. Les frontières actuelles de l'Azerbaïdjan, très récentes, ne correspondant pas à la répartition ethnique azérie.
Au passage de la frontière où les douaniers nous accueillent avec le sourire malgré les visas arméniens sur nos passeports, nous avançons encore d'une heure nos montres. Nous sommes maintenant à 3h de décalage avec la France. Il nous faut également changer nos laris géorgiens contre des manats azéris. On retrouve un alphabet proche du nôtre avec de nombreuses lettres, voyelles ou consonnes, avec des trémas ou cédilles ainsi que quelques lettres spécifiques à la langue azérie tel que le "ɕ" tête en bas. On peut maintenant lire les enseignes et comprendre quelques mots. On est tout de suite surpris dès la frontière franchie par ces murs noirs et blancs peints en fausses pierres qui entourent les propriétés, les édifices publics, les cimetières... (photo 2). Nous choisissons, pour rejoindre Bakou, d'emprunter la route la plus au Nord, celle qui longe au plus près le Grand Caucase. Il y fait moins chaud que dans la plaine plus au Sud et c'est très boisé. On a parfois l'impression de revivre des scènes campagnardes d'Europe de l'Est (photo 3). Petit à petit, en avançant vers l'Est, les montagnes boisées font place à des montagnes dénudées (photo 4). Plus aucun arbre à l'horizon, les verts pâturages cèdent la place aux plaines brûlées par le soleil et au désert de cailloux. Ces paysages nous annoncent l'Asie Centrale pour bientôt. Il nous faut faire attention où l'on met les pieds lorsque l'on quitte le goudron pour le pique-nique, la cueillette des fruits ou encore l'arrêt pipi : 54 espèces de reptiles ont élu domicile dans ce pays.

2 - murs peints de fausses pierres autour des propriétés

3 - impression de déjà vu en Europe de l'Est

4 - en faisant route vers l'Est, les arbres disparaissent : un avant goût de l'Asie Centrale

La saison de la pastèque bat son plein, les vendeurs se bousculent sur les bords de route et les vieilles voitures russes croulent sous le poids de leur chargement (photo 5). Nous sommes maintenant, depuis pas mal de temps, au régime pastèques et melons jaunes. Si on s'arrêtait à chaque fois qu'un vendeur de pastèques nous appelle, on serait arrêtés tous les 100 m ! Tous veulent nous faire goûter leur production et nous en offrir. Bruno s'est retrouvé avec 5 melons sur son porte-bagages. On va bientôt changer de régime : les premières poires pointent le bout de leur queue sur les bords de route (photo 6).

5 - c'est la saison des pastèques

6 - les premières poires pointent le bout de leur queue

Le pays est pauvre, la climatisation est encore une denrée rare. le système D semble le plus approprié pour refroidir l'ordinateur du bureau de Poste (photo 7).

7 - système D, pour éviter la surchauffe de l'ordi

Nous sommes à nouveau en pays musulman : un islam très modéré où l'alcool est autorisé (certains en abusent !), où les jeunes femmes de Bakou portent mini-jupes et larges décolletés, où les femmes ne portent ni voile ni foulard. Néanmoins, dans la campagne, les femmes sont encore rares dans la rue. La rue est le terrain de jeux des garçons et le domaine des hommes qui palabrent tant et plus. La foule qui entoure nos vélos dès que l'on s'arrête est essentiellement masculine (photo 8). Pour des rencontres féminines, plus intéressantes, il faut pénétrer dans les maisons (photo 9).

8 - la foule dans la rue, essentiellement masculine

9 - les rencontres les plus intéressantes ont lieu à la maison

SEANCE THE

Pays musulman, le rituel du thé fait partie intégrante de tous les instants de la vie sociale et quotidienne du pays. Le thé "tchaï" est servi aux invités dès que l'on franchit le seuil de la porte. Il nous est également servi dès que l'on s'arrête pour remplir nos gourdes près d'un bar. Ici, on ne nous sert pas un verre de thé, on nous amène toujours la théière pleine. Ce qui nous fait 2 à 3 verres par personne (photo 10). Le thé n'est jamais sucré. Le sucre est sur la table dans un sucrier avec des bonbons. Il n'y a pas de petites cuillères pour le mélanger (on peut toutefois les demander, ce que nous faisons). Le jeu consiste à poser un sucre ou un bonbon sur la langue puis à faire couler le thé dessus pour le sucrer au fur et à mesure de la dégustation.

10 - séance thé : c'est une théière qui nous est servie

SHEKI

Petite ville, de 65 000 habitants, située au Nord-Ouest du pays peu après la frontière avec la Géorgie, Sheki est bâtie sur une colline à 500 m d'altitude, au pied des montagnes du Grand Caucase de plus de 4 000 m. Auparavant, cette ville était construite plus bas mais 2 coulées de boue venues des montagnes en 1717 et 1772 l'ont détruite en grande partie.

Sheki est célèbre grâce au palais du Khan Hussein Aleyhan, une splendide bâtisse tout en bois construite au XVIII^{ème} siècle. Les fenêtres coulissantes en bois de noisetier et de pêcher sont l'un des éléments architecturaux les plus remarquables de l'édifice (photo 11). La technique appelée "shebeke" consiste à réaliser des motifs décoratifs avec des croisillons de bois encastrés sans clou ni colle (photo 12). Les fenêtres du palais comptent jusqu'à 14 000 éléments en bois au mètre carré !

11 - les fenêtres shebeke du palais de Sheki

12 - assemblage des croisillons de bois sans clou ni colle

UNE SOIREE MOUVEMENTEE

Mardi 4 août, 18h, il est temps de trouver un abri pour la nuit. Le village de Kobar Zayzit est annoncé à droite de la route principale à quelques kilomètres de piste. On fouille dans le village jusqu'à trouver une dame qui se rend au point d'eau. On lui présente, comme à notre habitude, notre petit mot, demandant l'hospitalité pour la nuit.

En Azerbaïdjan, il nous a fallu traduire 3 petits mots : un en russe pour les anciens qui ne parlent que cette langue, un autre en azéri, caractères cyrilliques, orthographe utilisée quand la langue azérie a de nouveau été autorisée et un troisième en azéri, orthographe latine, compris par les plus jeunes. Le pays a décidé 4 ans après l'indépendance de 1991 de passer à un alphabet latin.

Cette dame n'a pas de place pour nous héberger mais nous emmène dans une grande maison voisine (photo 13) et nous présente à 2 petites dames qui paraissent 2 sœurs sorties tout droit d'un couvent. Elles sont petites, maigres, habillées de longues jupes noires et l'air si tristes qu'elles doivent cumuler à elles seules toutes les peines du monde. Elles acceptent spontanément de nous héberger et nous servent le thé de leur air toujours aussi triste.

13 - une jolie maison où nous allons passer une soirée mouvementée

Un grand terrain planté d'arbres fruitiers, des poules, des dindons, des cochons, une vache et plusieurs bâtiments pour abriter tous ces animaux. Une grande maison en bois où l'on va dormir dans une des deux seules pièces aménagées et une autre maison plus petite où vit la famille. Il n'y a pas d'eau courante, il faut aller la chercher dans la rue. Salle de bains en plein air avec un petit réservoir qu'il faut remplir avec des seaux (photo 14).

14 - la petite salle de bains extérieure typique de l'habitation azérie

Ces 2 femmes semblent vivre seules lorsque peu avant que la nuit tombe arrive un grand énergumène en furie, Khaleb, le fils de Solmaz, l'une des 2 sœurs. Il a dû faire une grosse connerie étant donné le désespoir qui se lit sur les visages, déjà tristes, des 2 femmes. C'est ensuite, explications, lamentations et colères dont on ne comprend rien. Khaleb ne décolère pas. On commence à comprendre le drame qui se joue quand un autre énergumène pointe le bout de son nez dans la rue. Khaleb sort en trombe et se bat violemment avec cet autre individu. La sœur de Solmaz essaie de les départager bientôt aidée par toutes les femmes du village ainsi que par quelques hommes. Une fois départagés, il faut contenir la furie de Khaleb et tenir à l'écart les 2 jeunes hommes. Tout le monde est dans la rue quand Khaleb, qui semble calmé, rentre à la maison. Isabelle qui le surveille du coin de l'œil l'apercoit se munir d'un grand couteau de cuisine et partir en courant vers le fond du jardin à la poursuite de son ennemi. Elle prévient tout de suite la foule à l'exterieur qui va pouvoir le stopper avant que ne se produise le pire.

A t-elle reçu un coup ou est-elle choquée par les événements, toujours est-il que la sœur de Solmaz perd connaissance et est emmenée illico à l'hôpital.

La situation se calme mais pas Khaleb. Le jardin de la maison des 2 sœurs va devenir jusqu'à très tard dans la nuit le théâtre de discussions très animées entre Khaleb et une bonne partie des femmes du village qui essaient tour à tour de le raisonner.

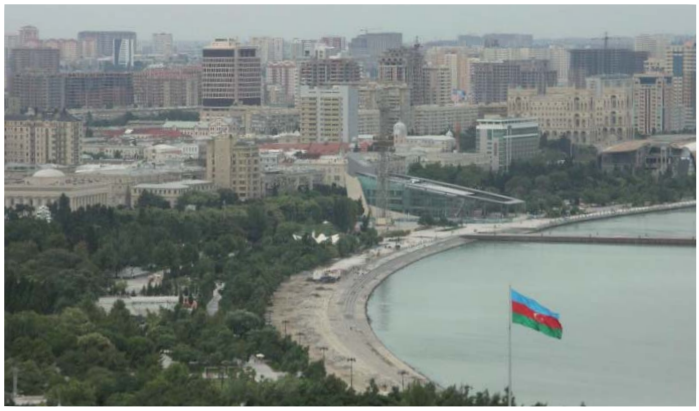
Au petit matin, le fils, au côté de sa mère toujours aussi triste, semble être calmé (photo 15).

15 - Khaleb et sa mère, Solmaz

Jeudi 20 août 2009
Info N° 22

BAKOU ET SA REGION

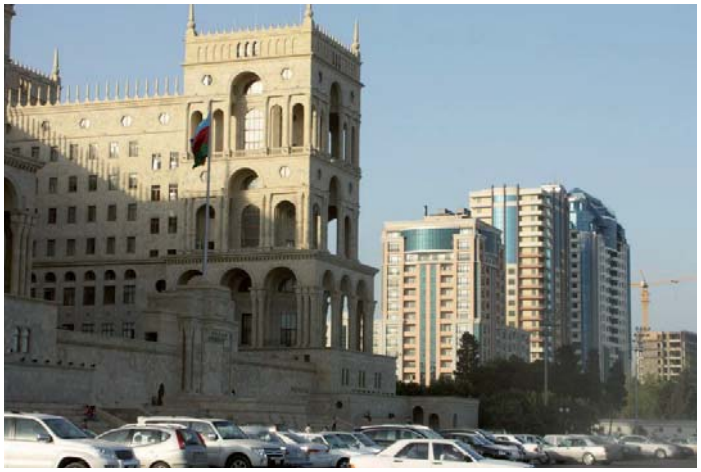
Capitale de l'Azerbaïdjan, Bakou est bâtie au bord de la mer Caspienne (photo1). Il y fait généralement autour de 40° C en été mais cette année exceptionnellement froide, les températures avoisinent, pour notre plus grand plaisir, les 30° C. Le nom de Bakou serait une dérivation de l'expression "bad kube" qui signifie "vent violent". De fait, les rafales qui s'abattent régulièrement sur la capitale sont d'une violence digne d'un ouragan.



1 - la mer Caspienne baigne Bakou, capitale de l'Azerbaïdjan

Entourée de remparts, sillonnée de ruelles étroites sur lesquelles s'avancent des balcons ouvragés (photo 2), la vieille ville est classée au patrimoine mondial de l'Unesco. Au fil de la balade, on découvre monuments, palais, caravansérails, maisons anciennes au détour des ruelles et petits jardins lovés contre les remparts.

2 - balcons et remparts de la vieille ville



3 - alternance de modernisme et de bâtiments d'époque

La ville, qui compte aujourd'hui 2 millions d'habitants, s'étend bien au-delà des remparts dans un style radicalement différent. Dès le XIX^{ème} siècle, les barons du pétrole se font construire des palais à la mode européenne, des théâtres, opéras et bibliothèques gigantesques. Petit à petit, quelques bâtiments en verre commencent à faire leur apparition aux côtés de bâtiments majestueux (photo 3).

Autant il nous est facile de trouver un toit pour la nuit dans les campagnes, autant c'est difficile dans les grandes villes. Obligés de rester plusieurs jours à Bakou en attente des visas pour la suite du voyage et du bateau pour Aktau, quelques semaines avant d'y arriver, on a envoyé plusieurs messages électroniques à des membres appartenant à des associations de rencontres de voyageurs. Aucune réponse. Peu avant d'arriver à Bakou, la situation semble se débloquer grâce à différentes rencontres que nous faisons sur la route. Nous rencontrons tout d'abord, Ikmet, qui revient de vacances avec femme et enfants dans sa Lada break et qui nous invite chez lui. Il habite 15 km avant le centre ville. Lorsqu'on l'appelle pour lui signaler notre arrivée, il ne peut plus nous recevoir : sa maman, nous dit-il vient de décéder. Toutefois, il nous rejoint sur la route et nous emmène pour une nuit dans un petit hôtel de banlieue qu'il va payer. Le même jour, nous avions rencontré Nazar, qui nous avait prié à maintes reprises de l'appeler lorsque nous serions à Bakou pour nous recevoir. Comme il ne parle pas anglais, nous nous rendons à l'Office du Tourisme (où nous avons été fort bien reçus) pour le faire appeler. Il nous assure venir de suite nous chercher. On va l'attendre de 15h à 18h ! Son téléphone ne répond plus ! Nous avons également rencontré Baxseis et sa famille mais ils nous ont croisé, ils partaient en vacances. Ils seront de retour à la fin de la semaine et nous ont assuré pouvoir nous recevoir. En attendant, il faut se débrouiller. Nous prenons alors la direction de l'ambassade de l'Ouzbékistan, sur les hauteurs de la ville où l'on doit se rendre le lendemain matin. On aperçoit un restaurant en contrebas de la route. On va aller voir s'il n'y aurait pas une salle où nous pourrions installer nos matelas. Le patron, emballé par notre aventure, ne peut pas nous héberger mais nous offre le dîner. Nous sommes dans un luxueux restaurant et nous avons droit à un délicieux repas arrosé de jus de fruit et de vin rouge azéri. Le patron du restaurant vient trinquer avec nous en compagnie de Rafael, un de ses clients, homme d'affaires. Ce dernier, également séduit par notre aventure, appelle ses 2 enfants : Farkhad, son fils de 17 ans et Narmina, sa fille de 19 ans. Ces jeunes gens, qui parlent couramment l'anglais, passionnés par notre aventure, nous proposent d'aller dormir dans leur appartement à la grande surprise d'Irida, la mère.

4 - une journée à Gobustan avec Narmina et sa mère

Irida, Narmina et Farkhad vont nous emmener en voiture le jour suivant aux ambassades d'Ouzbékistan et du Kazakhstan

aux 2 extrémités de la ville pour faire nos demandes de visas. Nous allons ensuite passer l'après-midi avec eux à se promener en ville. Ils nous paient le restaurant le soir et s'arrangent avec le patron du Caspian Guest House, hôtel 4 étoiles pour qu'il nous héberge gratuitement (on va y passer 3 nuits). Rendez-vous est pris le jour suivant avec Narmina et sa mère (photo 4) pour une virée, en voiture, jusqu'à Gobustan, à 90 km au sud de Bakou.
Nous venons de récupérer nos visas mais il nous faut maintenant attendre le prochain bateau pour Aktau au Kazakhstan dans 3, 4 ou 5 jours, personne ne sait ! C'est alors que par le plus grand des hasards, nous nous retrouvons à prendre le petit déjeuner à la table de Paula, fraîchement arrivée de Paris. Une étonnante petite femme française, de 58 printemps, qui voyage toujours seule. Elle nous invite spontanément à dîner avec elle le soir. Après être rentrés puis ressortis d'un restaurant pour cause de musique trop forte, on s'installe dans le suivant. Après avoir copieusement dîné et bu, prêts à repartir, Azer, qui nous entend parler français, nous invite à sa table et termine la soirée avec nous (photo 5). Cet homme de 30 ans, a vécu 4 ans à Carcassonne et se débrouille plutôt bien en français. C'est dans l'appartement où il a installé son bureau que nous allons être hébergés plusieurs nuits en attendant le bateau. Un appartement confortable avec un ordinateur à disposition et l'accès à internet.

5 - une soirée au restaurant avec Paula et Azer

Ça tombe à pic parce que Baxseis et sa famille, qui sont maintenant revenus de vacances, ne peuvent plus nous recevoir chez eux. Quant à Ikmet, qui nous avait proposé de nous recevoir en fin de semaine, il ne peut plus non plus.

GOBUSTAN

6 - un chaos de pierres surgit au milieu du désert

Un étonnant chaos de pierres surgit au milieu d'un désert plat à quelques kilomètres de la mer Caspienne (photo 6). Il y a 8 000 ans, un tremblement de terre effondre les montagnes alentours et oblige les tribus de pêcheurs et de chasseurs, qui y vivaient, à migrer vers ce lieu. Peuplé jusqu'à l'âge de bronze, le site de Gobustan a conservé de nombreuses peintures et gravures rupestres qui retracent la vie quotidienne de ces habitants aux différentes époques (photo 7).

7 - gravures rupestres du site de Gobustan

On se rend ensuite, à quelques kilomètres plus au sud vers les spectaculaires volcans de boue (photo 8). Les sources de méthane remontent progressivement à la surface, entraînant avec elles de l'eau et des alluvions d'argile. Des bulles de terre se forment alors avant d'éclater bruyamment (photos 9 et 10) et de venir renforcer les parois des cratères (photo 11). Sur les 800 volcans de boue identifiés dans le monde (terrestres ou maritimes), la moitié se trouve en Azerbaïdjan.

8 - spectaculaires volcans de boue

9 - des bulles de terre se forment...

10 - ... avant d'éclater bruyamment...

11 - ... venant renforcer les parois des cratères

Ces curiosités naturelles nous ont bien plus emballés que les plages qui bordent la mer Caspienne. Petites, souvent sales et payantes avec vue sur les plate-formes pétrolières (photo 12), on trouve mieux, dans d'autres lieux, pour une pause bronzette.

12 - une plage de la mer Caspienne avec vue sur les plate-formes pétrolières

Nous avons effectué 1 865 km dans les pays du Caucase (Géorgie, Arménie et Azerbaïdjan) soit 39 537 km depuis notre départ (photo 13).

13 - notre parcours dans les pays du Caucase

Recette du jour

Dessert azéri au chocolat,

dégusté dans un restaurant de Bakou.

Très simple à réaliser, il suffit de découper en morceaux les carrés d'une tablette de chocolat et de les disposer harmonieusement dans une petite assiette sans aucun autre ingrédient ni décoration : un régal !

Bon appétit !

Kazakhstan

Mercredi 27 août 2009
Info N° 23

EN ROUTE POUR L'ASIE CENTRALE

Seule solution pour nous rendre en Asie Centrale à partir de l'Azerbaïdjan : traverser la mer Caspienne pour rejoindre Aktau au Kazakstan. La route du nord vers le Daguestan est impossible, les russes qui contrôlent ce pays ne veulent pas de touristes européens chez eux. La route du sud par l'Iran est quasi impossible, le visa iranien pour les touristes individuels est très difficile à obtenir. De plus, descendre en Iran nous obligerait à continuer vers le Pakistan, certes un beau pays mais peu sûr en ce moment. Pour nous rendre de l'autre côté de la mer Caspienne, il nous serait plus facile de prendre un bateau pour le Turkménistan que d'attendre celui pour Aktau, mais le visa de tourisme turkmène est impossible à obtenir sans faire partie d'un groupe. De plus, dans ce pays où le courrier postal est systématiquement lu, où les appels téléphoniques sont sur écoute et où internet est interdit, on ne peut voyager sans avoir réservé à l'avance toutes les nuits d'hôtel et sans être accompagné d'un guide local (comme en Lybie) qui coûte une fortune. On aurait pu à la limite obtenir un visa de transit de quelques jours, insuffisant pour traverser ce grand pays par les pistes.

Il faut donc nous rendre à Aktau au Kazakhstan. Il faut pour cela attendre qu'un bateau s'y rende. Il n'y a plus qu'un seul bateau trans-caspienne qui relie Bakou (Azerbaïdjan), Aktau (Kazakhstan) et Turkmenbashi (Turkmenistan). Le deuxième bateau a coulé l'an dernier faisant une centaine de morts. Personne ne peut nous dire si ce bateau partira. C'est en fait le bateau qui arrive plusieurs fois par semaine du Turkménistan qui se rend de temps en temps au Kazakhstan quand il y a suffisamment de marchandises à emporter. Les bateaux sont conçus pour charger des trains entiers de wagons de marchandises. Marchandises qui arrivent essentiellement de Turquie à destination de l'Asie Centrale. Quand les trains ne peuvent plus arriver, comme en août 2008, à cause de l'invasion de la Géorgie par les russes, il n'y a plus aucun bateau pour le Kazakhstan. Ces trains peuvent arriver à n'importe quel moment, ils ne sont pas annoncés et par voie de conséquence, un capitaine de bateau peut décider à tout moment et en dernière minute de se diriger vers Aktau. Il est donc nécessaire de venir aux nouvelles régulièrement sur le port. Le soir on nous conseille de revenir le lendemain à 9h. A 9h, on nous dit de revenir à 11h, puis vers 17h et enfin vers 23h. Impossible dans ces conditions d'aller bien loin. Il faut être prêts à partir à tout moment.

Pendant ce temps, sur le port, on fait la rencontre d'un routier turc (toujours aussi accueillants les turcs) et on prend nos premiers cours de russe (photo 1). On sait maintenant qu'il faut dire 1 god pour 1 an, 2,3 ou 4 goda pour 2,3 ou 4 ans mais 5 let pour 5 ans ou plus.

Pour notre part, on aurait presque pu prendre le bateau du dimanche 16 août mais nos visas kasakhs n'étaient valides qu'à partir du 18 août. Comme il y a environ 22 heures de traversée, il nous a été impossible de prendre ce bateau. Il a fallu attendre le suivant. Tous les jours, il était annoncé pour le lendemain. Enfin, le jeudi 20 août à 22h30, quand la petite dame de la caisse ferme boutique, elle nous promet un bateau pour le lendemain matin à 5h. Comme cette dame ne parle pas anglais, on ne sait pas trop si on doit être à l'embarquement à 5h ou si c'est l'heure de départ du bateau. On décide donc d'aller chercher vélos et bagages dans l'appartement confortable où nous nous sommes installés depuis 6 nuits et de passer cette dernière nuit en Azerbaïdjan sur les bancs près de la douane (photo 2).

1 - on sympathise avec les routiers qui, comme nous, attendent le bateau

2 - nuit, bien installés, sur les bancs du port

Pourquoi cette petite dame demande-t-elle aux gens de venir à 5h du matin alors qu'elle ouvre la caisse à 6h45 ! Il faut maintenant négocier le prix. Cette petite dame annonce 130 dollars par personne et descend le prix à 110 dollars pour ceux qui n'ont pas de gros moyens (à condition de réclamer). Mais pour avoir rencontré le directeur du port, nous savons que le prix officiel est de 100 dollars par personne. Bruno va donc essayer de négocier sous les 100 dollars. Il lui a fallu 1 heure d'âpres discussions pour arriver à 75 dollars par personne.

Nous embarquons à 8h30 et sortons du port à 10h pour stopper aussitôt. Les hommes-grenouilles sont appelés à la rescousse pour inspecter la coque du bateau qui aurait une entrée d'eau. A 13h30, nous sommes revenus au point de départ, le bateau arrimé dans le port. Nouveau départ à 15h30, cette fois sera la bonne, on s'éloigne petit à petit de Bakou (photo 3).

3 - on s'éloigne enfin de Bakou

Ce bateau n'est pas vraiment conçu pour emmener des passagers. Les trains de marchandises sont prioritaires. Trois camions : deux kazakhs et un turc devaient embarquer. Il n'y aura de la place que pour le turc. Les 2 chauffeurs kazakhs devront attendre le prochain bateau.
Nous n'avons jamais vu un bateau en si mauvais état. C'est sale, très sale (photo 4). Tout est cassé, dégradé. Rien ne fonctionne. L'unique WC est immonde (photo 5), bouché après seulement une heure. Notre cabine est aveugle. Il n'y a pas d'air, il y fait une chaleur insupportable, les matelas sont sales, les robinets du lavabos cassés tout comme les portes des placards. La salle de restaurant ne vaut pas mieux (photo 6). La salle de TV, sans TV, n'attire pas grand monde (photo 7). La vingtaine de passagers restent cloîtrés dans leurs tristes cabines. Seul, le salon paraît un peu plus confortable (photo 8), encore ne faut-il pas regarder l'état des coussins de trop près. Quant au rembourrage, il y a longtemps qu'il n'y en a plus.

4 - pas très propre ce lavabo !

5 - les WC sont immondes, quant aux odeurs...

6 - elle fait misérable cette salle de restaurant avec ses chaises sans dossier

7 - peu fréquentée, la salle de TV sans TV

8 - le salon paraît luxueux : c'est une fausse impression !

Après une nuit chahutée à cause d'une forte mer, nous arrivons à 13h30 au port d'Aktau. Cela aurait dû nous laisser pas mal de temps pour nous organiser dans ce nouveau pays, mais voilà...
La procédure, pour débarquer, est un peu particulière. Il faut placer nos bagages à main sur une remorque, monter dans un bus qui nous emmène au poste de douane, récupérer nos bagages et faire preuve de beaucoup de patience pour passer les barrières. Il nous faut maintenant récupérer nos bicyclettes restées dans le bateau. Il faut attendre que tous les wagons soient déchargés pour avoir accès à nos vélos. De retour à la douane, avec vélos et bagages, un militaire en poste devant la barrière nous fait face, bras croisés devant le visage. On connaît bien ce signe qui signifie "non, il n'y en a pas, c'est fini, c'est fermé ou c'est pas possible". On ne peut pas passer. Il faut faire contrôler nos bagages au bureau prévu à cet effet. Mais le bureau en question est fermé. Trop tard,

l'homme est rentré chez lui. Il ne reviendra peut-être pas avant l'arrivée du prochain bateau ! La situation semble bloquée. Isabelle commence à perdre patience. Un douanier moins têtu ou plus compréhensif que les autres finit tout de même par nous ouvrir la barrière. Il est 18h !
Notre ami, le routier turc, devra attendre 2 jours, délai nécessaire à la vérification de son chargement et de ses papiers.
Les formalités ne sont pas terminées, nous devons faire apposer un deuxième tampon sur un bout de papier au service de l'immigration d'Aktau. Comme c'est samedi soir, il nous faut attendre lundi matin pour ces démarches.

Lundi 7 septembre 2009
Info N° 24

D'AKTAU A BEYNEU (KAZAKHSTAN)
Nous voici en Asie Centrale sur la Route de la soie. Cette route mythique qui reliait l'Orient à l'Occident permettait le transport de soieries ainsi que de précieuses marchandises par les caravanes de chameaux (photo 1).

1 - la légendaire Route de la soie

L'Asie Centrale englobe 5 républiques soviétiques devenues indépendantes en 1991. Le Kazakhstan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, le Turkménistan et le Kirghizistan. Cet ensemble représente 7 fois la superficie de la France. Le Kazakhstan est le plus grand de ces 5 pays, plus de 5 fois la surface de la France et avec seulement 5 habitants au km^2 contre environ 115 en France. Nous allons dans un premier temps ne traverser qu'une petite partie de cet immense pays : d'Aktau à Beyneu où nous prendrons un train pour traverser le désert du Kyzyl Kum vers l'Ouzbékistan.
Parmi les cyclistes que nous avons croisés jusqu'ici, aucun n'a pédalé entre Aktau et Beyneu, tous ont pris le train ou l'avion. Même Jumber, ce fameux cycliste géorgien, n'a pas pédalé sur cette route. Nous allons tout de même tenter de rejoindre Beyneu en pédalant.
Nous laissons Aktau, jolie ville de bord de mer avec ses plages rafraîchissantes au bord de la Caspienne (photo 2) pour nous enfoncer dans un désert inhospitalier. Des centaines de kilomètres de monotonie, de routes plates, droites sans aucun repère si ce n'est le néant à perte de vue (photo 3). Tout juste, de place en place, quelques dromadaires ou chameaux et exceptionnellement une femme sortie de nulle part qui vend quelques bouteilles de lait de chamelles (photo 4). Puis de temps en temps une petite falaise à franchir (photo 5) et tout de suite les paysages prennent formes et couleurs (photo 6). Un plaisir intense pour quelques minutes puis à nouveau ces grandes étendues plates à l'infini.

2 - les plages d'Aktau, au bord de la Caspienne

3 - des centaines de kilomètres de désert

4 - moment exceptionnel dans ce désert : une rencontre

5 - une petite falaise rompt la monotonie

6 - le désert prend formes et couleurs

Heureusement les températures sont anormalement faibles. Autour de 30°C à l'ombre avec un vent rafraîchissant toujours soutenu. Nous avons beaucoup de chance, les autres années, le thermomètre dépasse largement 40°C à cette saison. Une petite tornade pointe le bout de son nez, le vent devient violent et le ciel s'assombrit subitement. Une chance, une yourte à proximité nous permet d'attendre à l'abri de la tourmente vite passée (photo 7).

7 - à l'abri sous la yourte, pendant la tourmente

Il y a un peu plus de 500 km jusqu'à Beyneu mais nous n'allons en parcourir que 230 à vélo jusqu'à ce que la piste prenne la place du goudron. Une très mauvaise piste longue de 300 km, tantôt de sable, tantôt de cailloux ou tôle ondulée qui nous oblige à faire du camion-stop.
Arrivés à Beyneu, nous retrouvons nos vélos à l'arrière du fourgon dans un état pitoyable, couverts d'une épaisse couche de poussière.
Mis à part à Aktau, où nous avons passé 2 nuits dans une maison confortable, le reste du temps les conditions de logement sont plutôt précaires : dans un vieux bâtiment en rénovation, dans de petites pièces poussiéreuses, à l'extérieur, sur des planches couvertes de couvertures en guise de matelas en compagnie de millions de moustiques (photo 8).
Nous avons pu néanmoins rencontrer le peuple kazakh à Aktau et à Beyneu. Femmes et hommes étant très typés, nous faisons tout de suite la différence entre kazakhs et russes. Les hommes, et pas seulement les anciens, portent encore la tioupé ou kalpak, chapeau de feutre traditionnel noir ou blanc orné de motifs géométriques (photo 9). Bruno en a déjà 2 dans ses sacoches, offerts par nos hôtes.

8 - des nuits souvent inconfortables en compagnie de millions de moustiques

9 - Kalpak ou tioupé porté par les hommes du plus jeune au plus vieux

Nous avons essayé la position accroupie sur les talons, position préférée des hommes qui se reposent, regardant passer la foule (photo 10), sans toutefois pouvoir rester bien longtemps sans avoir de multiples douleurs ou crampes.

10 - position de repos des hommes kazakhs

MARIAGE KAZAKH

Il faisait nuit quand nous avons eu terminé de dépoussiérer les vélos à l'arrivée à Beyneu. Il nous fallait trouver un hébergement. Nous sommes invités par une famille qui prépare le mariage

d'un fils pour le jour suivant. C'est ici que nous allons dormir à la belle étoile avec les moustiques. Cette famille nous invite au repas de mariage le jour suivant. La mariée arrive totalement voilée (photo 11) et ne pourra découvrir son visage qu'après un long cérémonial à son intention. Le repas n'a rien d'exceptionnel. On mange ce que l'on mange tous les jours dans les familles (photo 12) : tomates, concombres, charcuterie, salades composées, bonbons, gâteaux secs, raisin, poires et beaucoup de vodka ainsi que des boissons gazeuses fluo pour pousser les verres de vodka. Après avoir mangé les fruits et les gâteaux arrivent les plats de moutons ou plutôt de morceaux d'os et de gras. Pour terminer, en guise de dessert un grand bol de bouillon bien gras. Le repas est entrecoupé de pauses pour aller danser. Isabelle remportera le concours de danse du soir (photo 13) et se verra remettre un magnifique fer à repasser ! A 23h, tout est terminé et chacun regagne son logis.

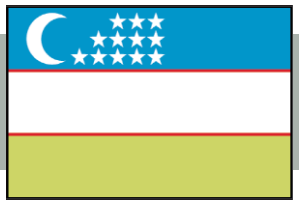
11 - la mariée ne découvrira son visage qu'après un long cérémonial

12 - un repas de mariage qui n'a rien d'exceptionnel

13 - Isabelle remporte le grand prix de danse

La fête fut toutefois gâchée quand l'un des invités, trop imbibé de vodka, pensa qu'il nous serait plus facile d'avancer s'il nous poussait un peu. Il percute l'arrière du vélo de Bruno avec sa voiture et explose le garde-boue.

Ouzbékistan



Lundi 14 septembre 2009
Info N° 25

LE TRAIN

De Beyneu, pour entrer en Ouzbékistan, il n'y a ni route, ni piste carrossable. Seules, une piste chamelière et une ligne de chemin de fer pour rejoindre Komgrat (photo 1). 600 km de voyage en train de 6h du matin à 18h30 pour 6 euros/personne.

1 - seul ce train permet de nous rendre à Komgrat en Ouzbékistan

La première épreuve consiste à caser nos bagages et nos bicyclettes dans le wagon. Il y a 3 planches, l'une au-dessus de l'autre. Celle du bas pour s'asseoir, celle du milieu pour s'allonger et celle du haut pour les bagages. C'est sur cette dernière que l'on doit réussir à caser bagages et vélos (photo 2). Nous prenons place sur la planche du bas, entassés avec d'autres passagers ainsi que les bagages à nos pieds qui n'ont pu prendre place sur la planche du haut. On fera tout le voyage sans pouvoir bouger, même pas allonger les jambes, assis sur une banquette tellement dure qu'on a mal aux fesses après quelques heures seulement. Encore pire que sur nos selles de vélos ! Quant à celui qui paie un supplément pour être allongé sur la planche du milieu, il va y rester pendant tout le voyage, faute de place ailleurs.

Les passagers, en majorité ouzbeks rapportent quantité de choses du Kazakhstan : des colis énormes, lourds, des paquets de pâtes de 10 kg et plus! A croire qu'il n'y a pas de pâtes sur les marchés ouzbeks. Il font du troc entre passagers.

Dans l'étroit couloir, c'est un ballet incessant de marchandes, les bras chargés de tout ce qui peut se vendre : nourriture froide ou chaude, friandises, boissons y compris et surtout bière et vodka, tabac, CD, DVD, jouets, tissus, vêtements, bijoux, journaux, téléphones portables... (photo 3). Elles montent, par dizaines, dans

chaque wagon lors de l'arrêt du train en gare passant d'un wagon à l'autre, criant leur marchandises, se croisant et se bousculant dans les couloirs et ceci jusqu'à la prochaine gare où elles vont descendre pour prendre le train qui croise et retourner chez elles. Celles qui sont dans le train d'en face montent à leur tour dans le nôtre et le ballet recommence.

2 - on case nos vélos comme on peut

3 - un ballet incessant de marchandes dans l'étroit couloir

Bien entendu, les wagons ne sont pas climatisés et les petites fenêtres ouvertes ne font entrer que de l'air chaud. On est bien contents d'avoir vécu cette aventure en train mais également ravis d'en descendre à 18h30.

EN ROUTE POUR LA MER D'ARAL

Le train nous dépose à Komgrat en république autonome de Karakalpakie, à l'extrême ouest de l'Ouzbékistan. Il nous faut tout d'abord changer des euros en sums, monnaie locale. Suivant le change, on a entre 200 000 et 250 000 sums pour 100 euros. Le plus gros billet en circulation étant de 1 000 sums, ça fait 200 à 250 billets pour 100 euros ! Ce n'est plus un porte-monnaie qu'il nous faut, c'est une valise !

Nous sommes à 100 km au sud de Moynaq, grande ville de 60 000 habitants dans les années 60, au bord de la mer d'Aral, aujourd'hui de plus en plus désertée par la population (photo 4). Nous décidons d'aller voir de plus près cette ville. On aurait pu prendre le bus (photo 5), ç'aurait été une aventure supplémentaire, mais il aurait fallu pour cela trouver à laisser vélos et bagages en sécurité à Komgrat.

4 - le désert envahit peu à peu les petites maisons en terre de Moynaq

5 - les vieux bus soviétiques font encore des centaines de kilomètres tous les jours entre les grandes villes

Quant aux tracteurs, s'ils sont amusants (photo 6), ils ne nous paraissent pas être le moyen de transport idéal pour traverser ce désert.

6 - amusant tracteur ouzbek

Nous avons donc décidé de traverser le désert de Kyzyl Kum à bicyclette. Une route qui aurait pu être facile si après 30 km (à peine 1/3 du parcours) nous n'avions pas eu ce satané vent de face qui nous épuise. Ce désert, planté de nombreux tamaris, tout le long de la route, n'est pas désagréable (photo 7).

7 - une route bordée de tamaris vers le désert de Kyzyl Kum

Si les rencontres sont rares sur ces longues lignes droites, elles n'en sont que plus surprenantes à l'image de ce jeune couple de polonais qui après avoir acheté cette vieille Moskvitch russe et avoir décapité le toit (photo 8) envisage de continuer après Moynaq vers le Kazakhstan à travers un désert sans route ni piste carrossable.

8 - ces polonais partent droit vers le désert

Quelques enfants méritent également une pause photos comme ce petit garçon qui rapporte le lait à la maison (photo 9) ou cette petite fille qui promène sa sœur dans un landau dernier cri (photo 10).

9 - ce petit garçon ramène le lait à la maison

10 - cette petite fille promène sa sœur dans un landau dernier cri

MAIS OU EST DONC PASSEE LA MER D'ARAL

A Moynaq, il n'est plus question aujourd'hui de se baigner ou de pêcher dans la mer d'Aral. Il faudrait traverser un désert de sable sur près de 200 km pour apercevoir ce qu'il en reste. La mer s'est retirée. Sa superficie est réduite de plus de la moitié et son volume des 2/3. La catastrophe a commencé dans les années 1950 et s'est accélérée à partir des années 1960, alors que les travaux d'irrigation massifs pour la culture intensive du coton battaient leur plein. Peu à peu, les 2 fleuves qui alimentaient la mer d'Aral, l'Amou Daria et le Syr Daria se firent de plus en plus minces et de plus en plus pollués.

Les spécialistes estiment qu'en 2020 la mer aura totalement disparu. Un nouveau désert avec quelques épaves de bateaux constitue le nouvel attrait touristique de la région (photos 11 et 12).

11 et 12 - un nouveau désert et quelques épaves de bateaux à la place de la mer d'Aral

Aujourd'hui, la mer, se retirant, s'est vidée de sa faune et de sa flore. La saturation par les pesticides et engrais chimiques, déversés dans cette poubelle marine, n'a laissé aucune chance aux poissons, qui de toute manière n'auraient pas survécus à l'élévation du degré de salinité de l'eau consécutif à l'abaissement du niveau de la mer.
De plus, la disparition de la mer a entraîné la disparition de la bulle d'évaporation qui se formait au-dessus de l'eau et protégeait toute la zone des vents froids de Sibérie. Ce n'est plus le cas désormais et la température en hiver chute jusqu'à - 40°C.
Comme si ce n'était pas suffisant, les vents charrient le sel et les dépôts de pesticides dans tout le Karakalpakstan, ruinant les récoltes, rendant la terre inculte et abaissant considérablement la durée de vie de la population.

Dimanche 27 septembre 2009
Info N° 26

KHIVA - BOUKHARA - SAMARCANDE

Trois merveilles sur la Route de la soie. Khiva sera notre première étape mais avant d'y arriver, il faut traverser une partie du désert de Kyzyl Kum. Pas de problème majeur jusqu'à ce que le vent forcisse et soulève la poussière du désert risquant d'endommager nos bicyclettes, le matériel photo, nos bronches et nos poumons. On grimpe alors les vélos dans un camion pour les descendre 100 km plus loin.
Pour accéder à Khiva, tout près du Turkménistan, il faut traverser l'Amou Daria, ce fleuve qui alimentait jadis la mer d'Aral et qui, aujourd'hui, se perd dans les sables. On traverse l'Amou Daria sur le pont de Béruni. Il est construit de barges rouillées posées sur l'eau et reliées entre-elles par des chaînes. La différence de niveau entre chaque barge est récupérée par des plaques de tôle mal jointes (photo 1). Un nouveau pont en construction depuis pas mal d'années remplacera peut-être un jour cette antiquité.

1 - le pont de Béruni sur l'Amou Daria

2 - Khiva

La vieille ville de Khiva, ceinte d'une muraille de plus de 2 km, 8 m de hauteur et 6 m d'épaisseur, est un véritable musée à ciel ouvert (photo 2). Cette ville intérieure, longue de 600 m et large de 400 m ne compte pas moins de 4 minarets, 6 mosquées, 6 mausolées et 24 madrasas (écoles coraniques). Les architectes de l'époque ont dû faire preuve de tous leurs talents pour imbriquer toujours plus de monuments à l'intérieur des murs. Les russes, qui ont déclaré Khiva, musée à ciel ouvert, en 1967, l'ont entièrement vidé de ses habitants. Depuis l'indépendance en 1991, 1 500 familles ont repris possession de leurs maisons redonnant vie à ce musée.
A Khiva, nous avons eu l'immense chance de nous voir offrir une nuit confortable dans un hôtel de luxe sans n'avoir rien demandé à personne.
Il nous faut à nouveau traverser le désert pour nous rendre à Boukhara. Nous ferons à nouveau du camion-stop et éviterons 300 km de bicyclette sur une route ennuyeuse et en très très mauvais état. Il nous faut de toute façon gagner du temps sur cette longue traversée d'ouest en est de l'Ouzbékistan car nous n'avons qu'un mois de visa.
La ville de Boukhara a été interdite aux non fidèles pendant des siècles. Les touristes sont attendus aujourd'hui de pied ferme par les nombreux commerçants de tapis, de bijoux, d'instruments de musique... qui ont pris place dans les cours des mosquées, des madrasas (photo 3) et sous les coupoles aux bulbes insolites situées au croisement des rues (photo 4). Ces coupoles avec leurs hautes entrées ogivales permettaient aux commerçants et à leurs chameaux, chargés de marchandises, d'y pénétrer facilement. C'était et c'est toujours un endroit de choix pour le commerce parce qu'il y fait beaucoup plus frais qu'à l'extérieur.

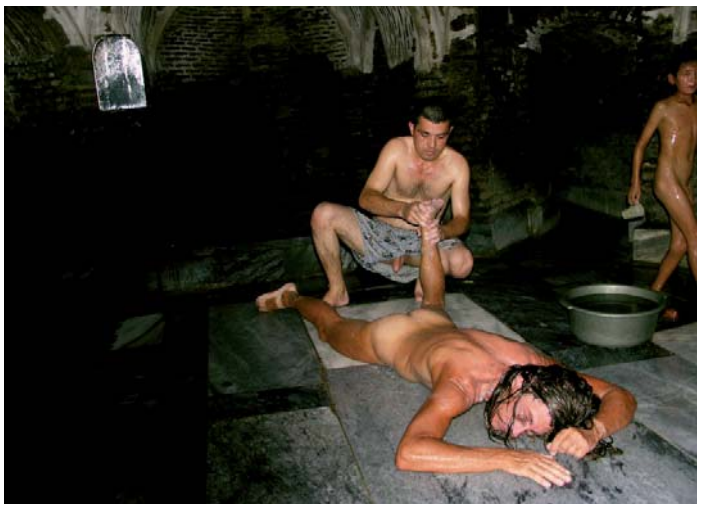
3 - une madrasa à Boukhara

4 - les coupoles insolites de Boukhara

La vieille ville de Boukhara est restée habitée et bien vivante. Nous avons d'ailleurs réussi à passer 2 nuits dans l'une de ces vieilles maisons dans une famille charmante (photo 5).

5 - deux nuits dans cette famille dans la vieille ville de Boukhara

Cerise sur le gâteau, nous avons fait une petite pause pendant les heures les plus chaudes, non pas dans un bar climatisé, mais dans l'atmosphère surchauffée et humide d'un hammam de la ville, étonnamment ouvert aux 2 sexes en même temps (nous sommes en pays musulman) pour un décrassage en profondeur de la peau et un massage réparateur (photo 6).



6 - séance massage au hammam

7 - les coupoles émeraudes émergent aux 4 coins de la ville de Samarcande

Français, japonais, allemands, américains... sont nombreux aujourd'hui à venir contempler les dômes émeraudes de Samarcande (photo 7) et mettre enfin des images sur les récits des grands voyageurs tel Marco Polo. Bien qu'à l'emplacement du gigantesque palais de Tamerlan s'élève maintenant un hôtel, Samarcande a conservé bon nombre de ses trésors architecturaux dont la mosquée Bibi Khanum, la plus grande d'Asie centrale, les 3 monumentales madrasas de la place du Registan, le mausolée du Gour Emir ou tombeau du souverain Tamerlan (photo 8).

8 - Samarcande devant le Gour Emir

C'est Lénine qui fit entreprendre les premières restaurations de ces somptueux monuments afin de sauver la culture du passé mais ce sont aussi les russes qui ont rasé toutes les maisons autour des monuments pour faire de Samarcande une ville au schéma typiquement soviétique : grandes artères, parcs boisés et fleuris, immenses places et parkings d'autobus... Pour ce faire, les habitants de la vieille ville ont été expropriés et leurs maisons détruites. On ne se promène pas à Samarcande, on va d'un monument à l'autre.

Pour notre part, nous avons, et de loin, préféré déambuler dans les ruelles de Boukhara et de Khiva que sur les larges avenues de Samarcande. Nous avons, par contre, préféré l'éclairage des monuments de Samarcande (photo 9) à la mise en lumière de Khiva trop clinquante (photo 10).

9 - Samarcande la nuit : la place du Registan

10 - une mise en lumière de Khiva d'un goût douteux

L'EDUCATION SCOLAIRE EN OUZBEKISTAN

Obligatoires et gratuites, les écoles ouzbeks semblent en très bon état : neuves ou récemment rénovées. Les élèves semblent choyés mais ce n'est que façade. Les professeurs peu payés (70 euros/mois), souvent mal formés et en nombre insuffisant ne peuvent donner l'égalité des chances à tous les enfants. Les femmes auront leur retraite à 50 ans, les hommes à 55 ans. Ecole primaire de 6 à 15 ans, de la première à la neuvième classe. Il n'y a pas de redoublement pour les mauvais élèves. A 15 ans, un brevet dirigera les enfants vers le lycée pour des études supérieures ou au collège pour des études professionnelles plus courtes. Après 3 ans d'études, un concours sélectif permet d'entrer à l'université qui mènera au Bac en 4 années. Les élèves obtiennent leur Bac entre 22 et 24 ans. Ils sont parfois obligés de repasser le concours plusieurs années de suite pour pouvoir entrer à l'université.

Les cours commencent le 2 septembre et se terminent fin mai, du lundi au samedi de 8h30 à 14h30 avec une récréation de 15 mn en milieu de matinée. Il n'y a pas de cantine. Les élèves mangent à la maison en rentrant.

15 jours de vacances d'hiver (du 1er au 15 janvier) et de nombreux jours fériés pour les fêtes religieuses et familiales mais aussi pour la fête de l'Indépendance, des professeurs, du défenseur de la Patrie, de l'honneur et de la mémoire, de la nature, du travail, des récoltes, des melons et du raisin, de l'art...

Le russe est enseigné dès la deuxième année mais n'est pas considéré comme une langue étrangère. La première langue étrangère au choix entre anglais, français, allemand, arabe ou hindi (Inde) est enseignée à partir de la sixième année. Bien entendu, c'est l'anglais qui obtient le plus de succès.

11 - jupes plus ou moins courtes pour les filles

L'uniforme est obligatoire : en général jupe noire, plus ou moins courte (photo 11) et chemisier blanc ou robe bleue et tablier blanc (photo 12) pour les filles et pantalon noir et chemise blanche pour les garçons parfois avec la cravate. Les petites filles portent des coiffures de tulle qui les font ressembler à de mini bigoudènes (photo 13).

12 - les écolières portent parfois un tablier de dentelles

13 - avec leurs coiffures de tulle, les fillettes ressemblent à de mini bigoudènes

CONDITIONS DE VIE DIFFICILE

Mauvaises routes nous faisant vibrer ainsi que nos vélos à tout instant, villages espacés, longues lignes droites sur des portions de routes désertiques et monotones, fumées d'échappements nauséabondes, vent, sable et poussière omniprésents rendent nos conditions de pédaleurs errants pénibles depuis que nous sommes en Asie centrale.

Dîners pris autour d'une table basse, assis sur le sol dans des positions qui ne nous sont pas habituelles. On ne sait jamais ni où, ni comment placer nos jambes pour éviter crampes, courbatures et fourmillements.

Pas de salles de bains, il y a parfois une douche au fond du jardin entre 4 planches. Il faut remplir le réservoir perché avec des seaux d'eau (photo 14) mais le plus souvent, il n'y a que les seaux d'eau pour se laver. On ne sait jamais ni où poser nos affaires, ni où mettre nos pieds sur des sols souvent crasseux.

14 - douche rudimentaire à remplir au fond du jardin

Nos nuits, non plus ne sont pas très confortables. On nous installe de jolies couvertures sur un sol de moquette ou tapis. C'est très joli, très coloré mais on a vraiment l'impression de dormir par terre. Impossible d'installer nos matelas auto-gonflants sans offenser la maîtresse de maison qui nous a installé le couchage avec amour. Il faut faire avec. La plupart des gens ici dorment sur ces couvertures qui leur conviennent, certainement parce qu'ils y sont habitués depuis toujours et peut-être sommes nous maintenant trop vieux pour ces conditions. Et encore, sommes nous bien contents les nuits où les moustiques ne viennent pas perturber notre sommeil. Nous dormons la plupart du temps sous un poster géant représentant une cascade (photo 15). Toujours le même poster, mais de taille différente, dans toutes les maisons. Un rêve, sans doute, que ces images de cascades à cause du manque d'eau dans le pays.

15 - de fins matelas sous la cascade pour la nuit

Il est clair que nous prenons moins de plaisir à rouler en Asie centrale qu'en Europe.
Nous n'écrivons pas cela pour nous plaindre de nos conditions de vie et nous sommes ravis de la gentillesse des gens qui nous reçoivent et qui font tout ce qu'ils peuvent pour nous être agréables mais pour expliquer notre quotidien largement diffèrent de ce que l'on vit en Europe.
On se surprend à dire ce qu'on ne dirait pas en France. Par exemple : "chouette, le ciel est gris ce matin" puis peu après "le soleil est déjà revenu, c'est pas de chance".
Pour notre santé, tout va bien, à peine légèrement patraques de temps en temps à cause d'une petite crise de foie. La cuisine à l'huile de coton, très indigeste pour nos estomacs européens en est certainement la cause.

Jeudi 15 octobre 2009
Info N° 27

LE COTON

L'Ouzbékistan était le plus gros producteur de coton de l'Union Soviétique. Une culture très polluante qui demande également beaucoup d'eau. Aujourd'hui 4ème producteur mondial et 2ème exportateur, l'Ouzbékistan produit 75% du coton de l'Asie centrale. Depuis l'indépendance, quelques surfaces ont été reconverties dans la culture du blé ou des pastèques et melons (photo 1), mais beaucoup moins que dans d'autres pays. Le système économique n'a pas évolué, l'Etat fixe les prix, souvent dérisoires, et sanctionne les Kolkhozes dont la rentabilité n'atteint pas les objectifs fixés. Ceux-ci, compte tenu de l'épuisement des sols et de la vétusté des équipements agricoles, sont rarement atteints.

1 - pastèques et melons ont pris la place de quelques parcelles de coton

Nous faisons route vers Tashkent alors que la saison du ramassage du coton démarre. Nous croisons des dizaines de convois de cars, comptant jusqu'à 50 véhicules emmenant les ramasseurs vers les champs et autant de camions-bennes réquisitionnés pour l'occasion transportant le nécessaire pour héberger et nourrir les ramasseurs. Une véritable migration de la population des villes vers les champs.
Le ramassage du coton est obligatoire pour tous les travailleurs ainsi que tous les étudiants et leurs professeurs (photo 2). Chacun devra donner 40 jours de son temps à l'Etat. Ils seront en contrepartie logés et nourris dans des conditions que l'on n'ose même pas imaginer et bien sûr ne seront pas payés. Les ouzbeks nous ont en outre assuré que leur Président est juste et bon !!!

2 - médecins en corvées de ramassage de coton : les malades attendront !

La plante du coton produit une jolie fleur (photo 3) qui donne naissance à un fruit de la taille d'une petite noisette qui deviendra gros comme une balle de ping pong. Cette bogue éclate alors et le coton qu'elle contient gonfle et s'épanouit en une grosse boule blanche (photo 4). Les cueilleurs équipés d'un grand sac de toile noué autour des reins empoignent ces boules et les fourrent dans les sacs (photo 5).

3 - la fleur de coton

4 - le coton prêt à être cueilli

5 - une fois les sacs pleins, ils sont vidés dans la remorque

LES BAZARS

Si les monuments d'Asie centrale font partie des merveilles de notre planète, les bazars orientaux sont à nos yeux des spectacles vivants bien plus passionnants que la visite des monuments aussi intéressants soient-ils.

Ces bazars sont à chaque fois un foisonnement de couleurs éclatantes tant sur les étals que dans les allées à commencer par les robes des marchandes et des passantes (photo 6).

6 - foisonnement de couleurs sur les marchés

Le marché de Samarcande, comme tous les marchés d'Orient, regroupe les marchands par spécialités : marché des épices, des graines, des légumes, des fruits frais (photo 7), des sucreries, des fruits secs, des gâteaux (photo 8), du matériel agricole, de l'équipement des maisons, des objets religieux, des vêtements, des chapeaux (photos 9)... Il n'y a pas un mais cent bazars. S'y ajoutent les vendeurs ambulants qui offrent des tas de bricoles, maïs (photo 10) ou samsas, tout juste sortis du four.

7 - vendeur de grenades haut perché

8 - des gâteaux bien plus beaux que bons

9 - bazar des chapeaux

10 - vendeuses ambulantes de maïs

Partout un festival de couleurs, de senteurs et de brouhaha. Des couleurs souvent éclatantes, en parfaite harmonie avec les légumes, les ustensiles et les robes des vendeuses (photo 11).

11 - harmonie des couleurs

Les marchands doivent avoir l'œil : dès qu'ils ont le dos tourné, c'est le chat ou le pigeon qui va venir chipper un peu de nourriture (photo 12).
Le pain est fabriqué sur place, dans la rue, décoré avec des pochoirs, il est mis à cuire sur les parois brûlantes des fours en terre (photo 13) puis proposé au public dans des brouettes ou landaus (photo 14).

12 - un client inattendu et peu apprécié

13 - four à pain

14 - landau de pains

LA POLICE

Après avoir lu l'excellent livre de Bernard Ollivier "vers Samarcande" (tome 2 de sa longue marche), on était en droit d'être inquiets sur les méthodes employées par la police pour plumer les touristes. Bernard Ollivier a traversé l'Ouzbékistan à pied en 2000. Les autorités ont-elles lu son livre et donné ordre aux policiers de traiter avec plus d'égard les touristes ou est-ce notre statut de voyageur à vélo qui nous épargne tous ces problèmes ? Toujours est-il que nous n'avons jamais été importunés par la police, même pas un contrôle des passeports. Tout juste, nous lancent-ils un grand "at kouda" lors de notre passage signifiant "d'où venez-vous ?" et ce avec un grand sourire et de grands signes amicaux.

Ils ne sont pas les seuls à vouloir savoir qui nous sommes. On entend mille fois par jour en provenance du trottoir, des magasins, de l'intérieur des voitures, camions ou du fin fonds des champs : "at kouda".

IL NOUS FAUT VITE PARTIR

Entrés en Ouzbékistan le 30 août, nous pensions que notre visa était valide jusqu'au 30 septembre.

Arrivés à Tashkent le 24 septembre, nous apprenons par l'Ambassade de France que nos visas expirent le 25 septembre, un mois après la date d'émission. Après confirmation par le Ministère des affaires étrangères il nous faut nous rendre très vite à l'Ambassade du Kazakhstan, notre prochaine destination, pour essayer d'obtenir un visa de toute urgence (nous avions déjà un visa kazakh qui nous a servi pour la traversée d'Aktau à Beyneu mais il n'est plus valable). Le visa kazakh, délivré habituellement en 2 jours, va nous être attribué le lendemain matin, soit le 25 septembre. Il est donc temps de prendre la route.

Pas d'affolement toutefois, la frontière n'est qu'a une trentaine de kilomètres. Pas le temps de visiter Tashkent mais un peu de temps pour dépenser nos derniers sums en glaces et boissons fraîches et travailler un peu nos infos sur internet. Il faut profiter d'être dans une grande ville avec accès facile sur internet.

Sur les derniers kilomètres avant la frontière, des automobilistes nous font comprendre que celle-ci est fermée. Malgré tout, nous y allons ne serait-ce que pour essayer de négocier notre passage avec les douaniers mettant en avant la date de validité de nos visas qui expirent dans quelques heures. Mais les militaires armés, en poste avancé, nous empêchent d'aller plus loin. Il faut rebrousser chemin et aller à un autre poste frontière 80 kilomètres plus au sud, si on a bien tout compris.

On retourne au carrefour où il y avait un poste de police pour trouver une solution à notre problème. On téléphone à l'Ambassade de France pour leur exposer la situation et leur signaler que nous ne pourrons pas quitter le pays ce jour. Nous arrivons, après bien des difficultés à avoir le Consul en ligne qui nous dit qu'il faut qu'on quitte le territoire coûte que coûte au risque d'avoir de gros problèmes mais qu'il ne peut en aucun cas nous aider, pas même intervenir auprès des autorités du pays.

Il nous faut donc louer les services d'une mini-camionnette taxi pour nous emmener à l'autre poste frontière (il est déjà 17h, il fait nuit à 18h, il est trop tard pour y aller en pédalant).

Le temps de ré-installer tous les bagages sur les vélos, nous arrivons à 19h30 au poste frontière. Le militaire en poste devant la grille nous reçoit les bras croisés devant le visage. "niet", fermé, trop tard ! La douane ferme à 19h30, il est trop tard maintenant pour entrer. Il nous fera tout de même passer après avoir vu la date limite de validité de nos visas.

Quand on sort de la douane ouzbèke, les grilles se ferment derrière nous. Tout le monde rentre à la maison et il en est de même côté kazakh. Nous sommes piégés dans l'espace entre les 2 frontières !

Après 2 heures de patience, un garde montre le bout de son nez côté kazakh. Il fait venir un gradé qui va nous installer pour la nuit dans la salle de contrôle des bagages (photo 15). Il est tombé des cordes toute la nuit, nous aurions pu être dehors sur le goudron du no man's land.

15 - nuit à la douane dans la salle de contrôle des bagages

16 - autour d'un plov

Recette du jour

Plov ouzbek *(photo 16)*

La grande spécialité du pays. Le plat que la maîtresse de maison se doit de faire pour ses invités. Nous en avons mangé quasiment tous les jours et cela continuera au Kazakhstan.

Ingrédients : 500 g de carottes, 1 tête d'ail, 500 g de bœuf, mouton ou poulet, 1 kg de riz, sel, huile de tournesol ou mieux huile de coton, 2 oignons.

Couper les oignons en fines lamelles, les carottes en fins bâtonnets et la viande en petits morceaux. Verser de l'huile dans un grand wok jusqu'à ce qu'elle s'étende sur près d'un centimètre d'épaisseur. Faire chauffer à feu moyen. Pour vérifier la température de l'huile, mettre quelques morceaux d'oignons dedans : quand les oignons deviennent noirs, l'huile est prête. On enlève alors les oignons.

Mettre la viande et la tête d'ail dans l'huile et faire cuire en remuant 7 à 8 mn jusqu'à ce que la viande soit dorée. Ajouter les oignons et faire cuire 5 à 6 mn supplémentaires en remuant. Ajouter les carottes et recouvrir d'eau et laisser mijoter jusqu'à ce qu'elles soient cuites.

Rincer le riz. Faire bouillir de l'eau et mettre ensuite le riz dans l'eau bouillante environ 10 minutes. Egoutter le riz. Mettre le riz dans le wok. Ajouter de l'eau pour recouvrir le riz d'environ 2 cm. Ne pas mélanger les aliments. Couvrir et laisser gonfler jusqu'à complète disparition de l'eau.

Pour servir, mélanger le riz, les carottes et les oignons. Etaler dans un plat pour former une demi-sphère. Ajouter sur le dessus la viande.

Ce plat sera disposé au centre de la table accompagné d'une salade de tomates, de fruits secs, de fruits de saison, de biscuits, de bonbons au chocolat et de thé. Chacun piochera à sa guise dans le plat avec une cuillère à soupe

Bon appétit !

Kazakhstan

Samedi 31 octobre 2009
Info N° 28

KAZAKHSTAN
Y'en a marre !
Ras le bol des formalités administratives. Ces visas qui nous coûtent une fortune, limités dans le temps et difficiles à obtenir. Il faut prévoir plusieurs mois à l'avance, lorsque l'on fait la demande de visas, la date d'entrée dans le pays. C'est cette date, apposée sur le visa, qui conditionne la date de sortie du pays un mois plus tard. Si on arrive dans le pays 15 jours après la date que nous avions prévue, nous n'avons plus que 15 jours de validité de visas. Exception toutefois pour l'Azerbaïdjan où nous avions 1 mois à partir de la date d'entrée effective.
Il faut tout programmer à l'avance, pédaler toujours pédaler pour être dans les temps à l'autre bout du pays. Pas moyen de traîner, d'accepter une invitation impromptue... il faut faire des détours par les capitales pour demander les visas du ou des pays suivants et attendre que ces bureaucrates veuillent bien nous les délivrer.
Dans certains pays, les contraintes continuent après le passage de la frontière. Au Kazakhstan, par exemple, il faut se faire enregistrer dans les 5 jours dans un bureau de la police de l'immigration. Un tampon à faire apposer sur un bout de papier, grand comme un post-it, qui nous est remis à la douane (photo 1). Pour quoi faire ?

1 - les visas sur nos passeports ne suffisent pas, il faut faire tamponner ce morceau de papier

Cela nous a obligés, à Aktau, la première fois que nous sommes entrés au Kazakhstan, d'attendre l'ouverture des bureaux le lundi alors que nous sommes arrivés le samedi. Pour notre seconde entrée au Kazakhstan, il a fallu s'activer pour arriver dans une grande ville qui possède un bureau de l'immigration avant le cinquième jour.
Ras le bol de ces bureaucrates qui nous mettent des bâtons dans les roues, qui ne font pas la différence entre un automobiliste, un cycliste ou un marcheur quand ils nous envoient à plusieurs centaines de kilomètres chercher un papier ou une autorisation.

MONOTONIE
Des jours et des jours, encore et encore, de lignes droites dans la steppe kazakhe jaunie par le soleil et le manque d'eau (photo 2). Rien à l'horizon, la plaine à l'infini. De temps en temps un abri bus décoré et occupé (photo 3), c'est l'occasion d'un arrêt photos, l'occasion de dégourdir nos jambes. Ailleurs, un cavalier surgit de nulle part traverse la route et continue son chemin à travers les steppes (photo 4).

2 - la steppe à l'infini

3 - un abri bus occupé

4 - un cavalier surgit de nulle part

On s'est approché un moment de la frontière kirghize et du massif d'Ala Too Kunggoy, contrefort du Pamir avec ses sommets déjà enneigés (photo 5), malheureusement le plus souvent drapés dans une brume bleutée.

5 - les contreforts du Pamir déjà enneigés

On ne peut pas rouler normalement : la route est mauvaise. Il faut avoir un œil rivé sur le goudron pour éviter trous, bosses ou l'araignée qui traverse (photo 6) et l'autre œil sur le rétroviseur pour surveiller autos, bus et camions qui arrivent à vitesses folles dans notre dos.

6 - on laisse passer l'araignée

Nous avons pu le vérifier alors que notre hôte nous emmène jusqu'à chez lui dans sa vieille Audi. L'aiguille du compteur de vitesse dépasse les 160 km/h sur une route à double sens, la voiture rebondissant de bosses en bosses.
On rompt la monotonie en s'amusant d'un rien. Tout est prétexte à faire un arrêt pour partager quelques instants avec les acteurs de la route comme ces marchands de melons et pastèques (photo 7).

7 - trop difficile à caser sur le porte-bagages, on déguste melons et pastèques sur place

C'est la pleine saison, ils sont nombreux sur les bords des routes, ils nous crient "at kouda" (d'où venez-vous ?) et nous offrent volontiers un melon ou une pastèque que l'on déguste sur place parce qu'il est bien difficile de les arrimer correctement sur le porte-bagages.
Les vieux bus attirent également notre attention. Vieux bus français mis à la retraite, qui coulent de vieux jours ici (photo 8), rendant encore de bien précieux services.

8 - de vieux bus français font retraite en Asie centrale

Un petit village à l'horizon, il y a forcément une école. On va s'y arrêter au cas où il y aurait une connexion internet. A peine arrêtés qu'on est pris d'assaut par une nuée de gamins. Filles et garçons accourent pour échanger quelques mots d'anglais avec les étrangers ou simplement par curiosité. Les filles ne seront pas longtemps aux premières places ; les garçons, tels des bulldozers en furie bousculent tout sur leur passage et relèguent très vite les filles aux arrières places (photo 9).

9 - "les bulldozers" se précipitent devant l'objectif

10 - petits restos bien agréables mais position bien inconfortable

On alterne déjeuner dans la nature avec nos provisions et déjeuner dans les petits restos, installés autour des tables basses des boxes individuels, protégés du soleil par la végétation (photo 10).

HOSPITALITE

Dès la première nuit au Kazakhstan, nous sommes hébergés dans le village d'Abay chez Rosa et Sundet (photo 11). Nous y sommes tellement bien que nous acceptons la proposition de Sundet de rester une seconde nuit. Sundet est missionnaire protestant, il va nous donner de nombreuses adresses de pasteurs et amis qui se trouvent sur notre route.

11 - première nuit au Kazakhstan dans une famille charmante. Sundet (3ème en partant de la droite) va nous communiquer plusieurs adresses d'hébergement

A Qulan, nous serons hébergés chez Tania et Igor (photo 12) tous 2 coréens avec qui nous partagerons les repas. Là aussi, nous resterons 2 nuits pour cause de très mauvais temps. Par chance, le chauffage est allumé, ce qui n'est pas toujours le cas.

12 - à la table du pasteur coréen

On garde un souvenir ému de notre passage à Mongchuly, 2 nuits chez Galia et Pieter, un couple russe bien seul, leurs enfants vivant en Russie. Ils ne parlent pas un mot d'anglais mais nous allons tout de même passer une journée bien agréable avec eux. Nous mangeons autour d'une table, assis sur des chaises et couchons dans un lit ! Voilà bien longtemps que nous n'avons pas eu droit à un tel confort. Ils verseront des larmes lors de notre départ (photo 13).

13 - ce couple russe ne parle pas un mot d'anglais mais on se comprend parfaitement

Bien entendu, il y a eu quantité d'autres rencontres, quantité de kazakhs, russes, coréens, de protestants, luthériens, baptistes ou musulmans qui nous ont tous reçus avec un grand cœur. Des moments inoubliables pour nous faire oublier la monotonie de la route.

AUTOMNE EXPRESS

Jeudi 1er octobre : le ciel est bleu, il fait encore très chaud, voire étouffant, l'été semble encore bien installé et pour longtemps !
Vendredi 2 octobre : le ciel est toujours bleu, il fait beaucoup moins chaud, une température bien agréable pour rouler à bicyclette. Il semble que l'automne s'installe !
Samedi 3 octobre : le ciel est toujours bleu mais un vent glacial souffle sur la steppe kazakhe. Il nous faut ressortir polaires et blousons. Il semble que l'hiver arrive à grand pas !
L'automne aura été de bien courte durée. Une nouvelle tentative de l'automne, quelques jours plus tard, qui essaie de repousser l'hiver, se soldera par un échec. Le froid revient très vite et semble vouloir s'installer pour longtemps (photo 14).

14 - l'hiver s'installe durablement

Depuis si longtemps, avec des températures égales ou supérieures à 30°C, on a froid lorsque le thermomètre affiche 20°C et on grelotte à 15°C ! Il faut maintenant affronter des températures qui ont bien du mal à dépasser 10°C en milieu d'après-midi. La chute est brutale !
L'hiver, comme tous les ans en Asie centrale, va être rude. Le thermomètre va descendre jusqu'à - 40°C. Il ne sera plus possible de franchir les cols pour aller vers la Chine, pas plus que de monter vers le nord en Sibérie. Aussi, avons nous décidé de prendre un peu de vacances et de passer l'hiver en France.

CASSE-TETE

Nous avons acheté des billets d'avion pour Paris via Tachkent et Prague au départ d'Almaty au Kazakhstan pour le 27 octobre 2009. Nos visas kazakhs ne sont valables que jusqu'au 24 octobre. Il va donc encore falloir se battre avec les autorités du pays pour prolonger nos visas. Le problème, (et de taille), c'est que les visas de tourisme délivrés par le Kazakhstan ne peuvent pas être prolongés. 30 jours maximum, un point c'est tout, pas un de plus ! Qu'à cela ne tienne, on va demander un nouveau visa de 30 jours. Mais là aussi, il y a problème, et de taille !!! Un nouveau visa ne peut être délivré dans le pays. Il faudrait aller dans la capitale d'un pays voisin (pour lesquels nous n'avons pas de visas) pour en faire la demande. La situation semble bien compliquée alors nous nous rendons à l'ambassade de France pour essayer de démêler le problème. Pas de chance, l'ambassade est fermée pour cause de déménagement.

C'est alors que la chance nous sourit (un miracle, diraient les religieux). Kazbek, tout comme nous se casse le nez devant les portes fermées de l'ambassade de France. Il venait pour une demande de visa pour la France. Il parle parfaitement le français et se propose de nous emmener jusqu'à la police de l'immigration. Là, comme prévu, on nous dit qu'il est impossible de prolonger un visa de tourisme. C'est alors que Kazbek intervient (il a été 4 ans consul à l'ambassade du Kazakhstan à Paris) et que la situation se retourne en notre faveur. Nous aurons nos visas prolongés de quelques jours dès le lendemain. Pour nous remettre de nos émotions, Kazbek nous invite à déjeuner au restaurant (photo 15).

15 - Kazbek, ex-consul du Kazakhstan en France, va nous être d'un grand secours

Lundi 16 novembre 2009
Info N° 29

ALMATY

Billets d'avion en poche pour le 27 octobre, on ne se presse pas : 50 km par jour maximum et une journée de repos de temps en temps. On avait prévu d'arriver à Almaty vers le 20 octobre, le temps de visiter et de régler le problème de nos visas. Le sort en décide autrement. A 200 km d'Almaty, la jante arrière du vélo d'Isabelle se fend : plus possible d'avancer. On doit mettre les vélos dans un mini-bus pour faire réparer à Almaty. On y arrive bien plus tôt que prévu, dans l'après-midi du 16 octobre. Des cyclistes que l'on stoppe sur la route vont nous communiquer l'adresse d'Ildar, un mécano consciencieux, parlant un peu le français pour avoir travaillé 1 an en France pour une équipe de coureurs cyclistes (photo 1). Il va nous changer la jante de suite de manière à ce que l'on puisse se déplacer à vélo dans Almaty. Nos vélos ont besoin d'un gros entretien. On doit changer les chaînes, pignons, plateaux, câbles, gaines, axes de roues avant, béquilles, garde-boue... Ildar fait ce qu'il peut mais certaines pièces ne sont pas disponibles au Kazakhstan, on devra les acheter en France. Les cyclistes sont très rares ici et de ce fait les pièces de rechange toutes aussi rares ou made in China de mauvaise qualité.

1 - Ildar, un mécano consciencieux

Il nous faut maintenant trouver à se loger pour plusieurs jours. On va piocher dans les adresses que l'on nous a données au fil des jours. Malheureusement la plupart des téléphones ne répondent pas ou bien le frère, la sœur ou l'ami de nos hôtes ne sont plus disponibles ou plus disposés à nous recevoir. Nous trouvons refuge pour 3 nuits dans l'appartement de 3 jolies étudiantes (photo 2).

2 - ces jolies étudiantes nous hébergent 3 nuits et nous préparent le "bes barmak"

Gulnara et Gulnaz nous préparent un "bes barmak" (les 5 doigts de la main) qui se mange avec les mains d'où son nom. Gulnara et Gulnaz sont les copines de la fille de la sœur de la femme de Sundet (voir info 28). La veille de notre départ, un oncle fournit une bouteille de champagne kazakh pour fêter notre rencontre (photo 3).

3 - soirée champagne pour fêter notre présence

Nous passerons le reste du séjour à Almaty avec Gulzhar et Kuan dans leur confortable appartement. Nous avions rencontré Kuan à Aktau, au bord de la mer Caspienne, 3 000 kilomètres plus à l'ouest. Il était alors fiancé à Gulzhar, il est maintenant marié. Kuan importe des produits italiens, essentiellement alimentaires, qu'il revend aux nombreux italiens qui travaillent sur les plateformes pétrolières de la mer Caspienne. Il vit à Aktau et possède également un appartement à Almaty où il vient de temps en temps. Kuan et Gulzhar vont nous emmener un soir à l'opéra voir un spectacle retraçant les amours tumultueux d'un prince et d'une princesse au X^{ème} ou XII^{ème} siècle dans la Chine éternelle (photo 4).

4 - une soirée à l'opéra

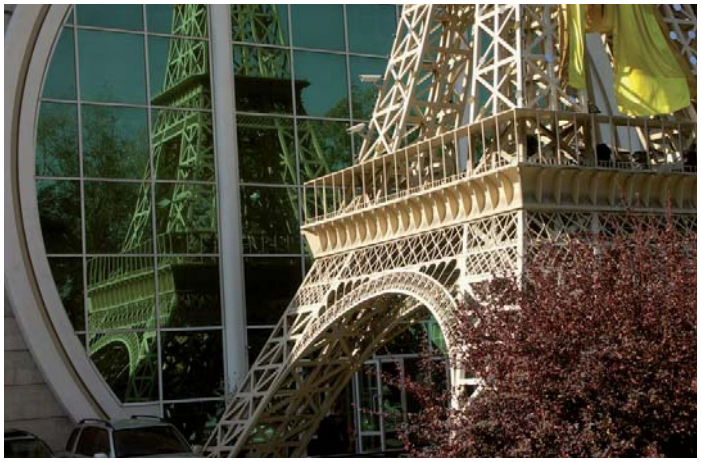
Almaty est devenue la capitale de la République socialiste du Kazakhstan en 1927 sous le nom d'Alma-Ata. La ville porte le nom d'Almaty depuis l'indépendance du pays en 1991 et perd son statut de capitale du pays au profit d'Astana en décembre 1997. Almaty étant trop proche du Kirghizistan et de la Chine, le gouvernement a souhaité déplacer la capitale plus au nord, plus près des frontières russes. La région d'Astana, peuplée majoritairement de russes, largement tournée économiquement et culturellement vers la Russie, va devenir petit à petit plus kazakhe. Mais la nouvelle capitale, encore aujourd'hui en construction, peine à plaire. Cette ville neuve, sans âme, au climat de surcroît particulièrement rigoureux (aux portes de la Sibérie), ne fait pas l'unanimité : les administrations rechignent à s'y installer. Toutefois, d'après les plans du gouvernement, elles devraient toutes avoir quitté Almaty en 2030.
La ville d'Almaty est particulièrement attrayante. Située au pied des hautes montagnes du Pamir (photo 5), les stations de sports d'hiver ne sont qu'à quelques heures en bus ou en voiture.

5 - les hautes montagnes du Pamir à portée de mains des derniers immeubles d'Almaty

Culturellement très dynamique, de nombreux musées, spectacles, salles de théâtre... en font l'une des villes les plus attrayantes d'Asie Centrale. Le samedi, les jeunes mariés arrivent tout au long de la journée, les uns derrière les autres devant la mairie (photo 6) et paradent dans les rues de la ville à l'intérieur d'immenses limousines.

6 - mariages à la chaîne, tous les samedis, devant la mairie

Notre tour de la ville passe par la tour Eiffel (photo 7), monument que l'on retrouve dans plusieurs pays de notre planète et se poursuit par la visite de l'étonnante église Zenkov (photo 8). Construite en bois, aux couleurs éclatantes, elle a résisté à tous les tremblements de terre depuis 1904. Elle est construite au cœur du parc Panfilov qui a déjà endossé sa tenue d'automne (photo 9). On a pris le temps de flâner dans les allées du bazar Zélione, tant pour le plaisir des yeux que pour le plaisir du nez (photo 10).



7 - Paris fait rêver le monde entier

8 - un des plus beaux monuments d'Almaty : l'église Zenkov

9 - le parc Panfilov, au cœur de la ville, en tenue d'automne

10 - le bazar, ses odeurs, ses couleurs

Le Kazakhstan est un pays musulman. L'islam y est particulièrement libre et tolérant. Il est extrêmement rare d'entendre l'appel à la prière s'élever des mosquées. Les kazakhs sont peu pratiquants et boivent souvent un petit verre de l'incontournable vodka. La bière ne coule pas à flot mais les petits bars à bière sont nombreux. On y entre volontiers quand les températures extérieures nous glacent les os. Ces bars à bières, toujours de petites tailles, permettent, outre de déguster un demi, de déguster également des produits de la mer : poissons séchés, écrevisses... L'accueil y est souvent chaleureux et parfois très agréable (photo 11).

11 - une trace de notre passage sur le mur de ce bar à bières sous l'œil de ces charmantes employées

Les kazakhs, s'ils diffèrent des européens par leur physique, n'en diffèrent que peu par leur tenue vestimentaire. Ils sont habillés à l'occidental et avec beaucoup d'élégance : moins de jeans délavés ou troués qu'en Europe par exemple. Les jeunes filles ou jeunes femmes portent peu le pantalon. Le port de la robe ou de la jupe, souvent très courtes, est souvent préféré au pantalon. Il est bien plus rare qu'en Europe de croiser une jeune femme portant le foulard et la longue jilbab. Nous n'en avons vu qu'une seule, dans les rues d'Almaty, durant tout notre séjour au Kazakhstan (photo 12).

12 - contraste

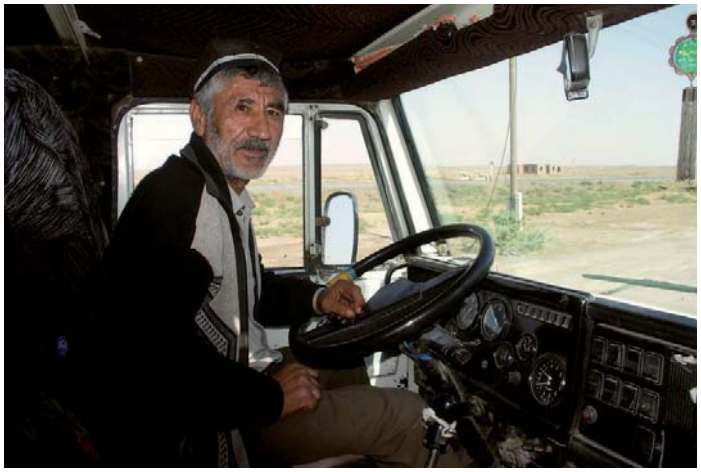
Nous avons pédalé 2 584 kilomètres en Asie Centrale (moitié en Ouzbékistan et moitié au Kazakhstan) et avons utilisé les moyens de transport (train, camions) sur environ 1 300 kilomètres (photo 13).

13 - notre parcours en Asie Centrale

Nous avons fait 9 100 km en 2009 et un peu plus de 42 000 km depuis le début de l'aventure.

Jeudi 3 décembre 2009
Info N° 30

Pour terminer l'année 2009, quelques portraits d'Asie centrale (Ouzbékistan et Kazakhstan).



1 - sympathique chauffeur de camion avec qui nous avons fait un bout de chemin

2 - un bien joli képi pour ce policier qui peut vendre un permis de conduire et mettre une amende aussitôt pour non respect du code de la route

3 - une gendarmette qui ne coûte pas cher à l'Etat

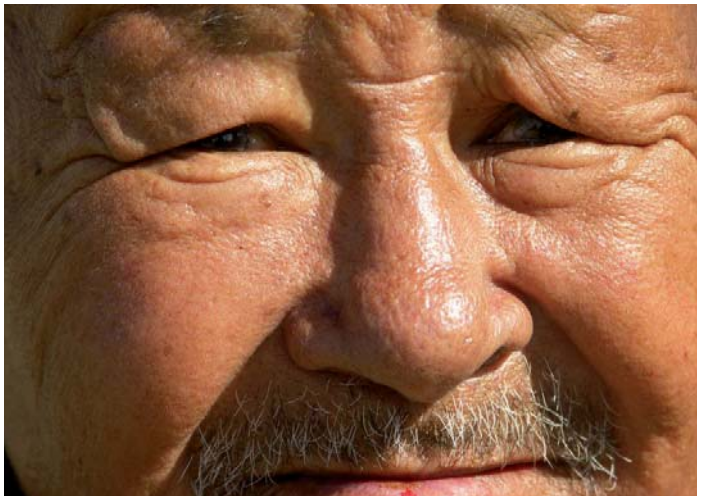
4 - si jeunes et déjà en infraction

5 - harmonie !

6 - dans une rue passante de Khiva: "j'aime les photos, je pose"

7 - par une chaude journée d'été, préparation des conserves pour l'hiver

8 - Une grand-mère ouzbek



9 - un beau faciès d'Asie centrale

10 - Le berger scrute l'horizon pour surveiller son troupeau

11 - découpage en petits morceaux des brins de paille

12 - Aksakal : barbe blanche en ouzbek. Figures emblématiques de l'Asie centrale, mémoire vivante de leur quartier, ces vieillards, en général issus d'une famille respectée, président les conseils de quartier. Les décisions de ces sages sont respectées à la lettre même si elles n'ont aucune valeur officielle

13 - face à l'objectif, les enfants restent très nature

14 - rastas en pays musulman